Anton Pavlovitch Tchekhov

MA VIE

Récit d’un provincial

Traduction de Denis Roche

MA VIE – RÉCIT D’UN PROVINCIAL

I

Le directeur me dit :

– Je ne vous garde que par estime pour votre vénéré père, sans cela, il y a longtemps que je vous aurais fait voler en l'air.

Je lui répondis :

– Vous me flattez, Excellence, en supposant que je puisse m'envoler dans les airs.

Et j'entendis qu'il ajoutait :

– Faites sortir ce monsieur, il me porte sur les nerfs.

Deux jours après, je fus renvoyé.

Ainsi, depuis le temps où je fus tenu pour adulte, je changeai dix fois d'emploi, au grand désespoir de mon père, l'architecte de la ville.

J'avais passé par différentes administrations, mais mes dix emplois se ressemblaient comme des gouttes d'eau : il fallait rester assis, écrire, entendre des observations bêtes ou grossières, en attendant le jour qu'on me renvoyât.

Mon père, quand j'entrai chez lui, était profondément enfoui dans son fauteuil, les yeux clos. Sa figure maigre, sèche, avec un reflet violacé aux endroits rasés (il ressemblait à un vieil organiste catholique), exprimait l'humilité et la soumission.

Sans répondre à mon bonjour, et sans ouvrir les yeux, il me dit :

– Si ma chère femme, ta mère, était vivante, ta façon de vivre serait pour elle une source de continuelle affliction ; dans sa mort prématurée, je vois un dessein de Dieu. Dis-moi, malheureux, reprit-il en ouvrant les yeux, ce que je dois faire de toi ?

Naguère, quand j'étais plus jeune, mes parents et mes

connaissances savaient ce qu'on devait faire de moi ; les uns me conseillaient de m'engager comme volontaire, les autres d'entrer dans une pharmacie, d'autres au télégraphe ; maintenant que j'avais vingt-cinq ans et grisonnais déjà aux tempes, et que j'avais été successivement et volontaire, et pharmacien, et télégraphiste, il semblait que j'eusse déjà tout épuisé sur la terre, et on ne me donnait plus de conseils : on se contentait de hocher la tête en soupirant.

– Que penses-tu de toi-même ? poursuivit mon père. Les jeunes gens de ton âge ont déjà une position sociale affermie, mais toi, regarde : tu es un prolétaire, un mendiant ; tu vis à ma charge !

Et, comme de coutume, il se mit à dire que les jeunes gens d'aujourd'hui se perdent par manque de foi, par matérialisme et par présomption, et qu'il faut supprimer les spectacles de société qui détournent les jeunes gens de la religion et de leurs devoirs.

– Demain, conclut-il, nous irons ensemble chez ton directeur ; tu t'excuseras et lui promettras de faire ton service consciencieusement. Tu ne dois pas rester un seul jour sans situation.

– Je vous prie de m'écouter, lui dis-je sombre, n'attendant rien de bon de cette conversation. Ce que vous appelez une situation constitue le privilège du capital et de l'instruction. Les gens pauvres et sans instruction gagnent leur pain par le travail physique ; je ne vois pas pourquoi je ferais exception à la règle.

– Quand tu commences à parler de travail physique, dit-il, avec irritation, cela devient bête et banal. Comprends donc, garçon stupide, tête sans cervelle, qu'il y a en toi, en dehors du travail physique, l'esprit divin, le feu sacré, qui te distinguent au plus haut degré d'un âne ou d'un reptile, et qui te rapprochent de la divinité ! Ton arrière-grand-père, le général Pôloznév, s'est battu à Borodino ; ton grand-père était poète, orateur, et maréchal de la noblesse ; ton oncle était

pédagogue ; et moi, ton père, enfin, je suis architecte. Tous les Pôloznév se sont-ils transmis le feu sacré pour que tu l'éteignes ainsi ?

– Il faut être juste, lui dis-je ; il y a des millions d'hommes qui sont assujettis au travail physique.

– Bien, qu'ils le soient ! C'est qu'ils ne savent pas faire autre chose ; n'importe qui, même un imbécile fini et un malfaiteur, peut s'occuper de travail physique ; ce travail est le propre de l'esclave et du barbare, tandis que le feu sacré n'est donné qu'à peu de personnes !

Mais il était inutile de continuer cette conversation. Mon père avait une haute opinion de lui-même et ne croyait qu'à ses propres arguments. Je savais d'ailleurs fort bien que le dédain avec lequel il parlait du travail manuel tenait moins à des considérations sur le feu sacré, qu'à la peur secrète de me voir devenir ouvrier et faire parler de moi dans toute la ville. Le principal était que mes amis, depuis longtemps sortis de l'Université, étaient en bonnes voies (le fils du directeur de la Banque d'État était déjà assesseur de collège), et moi, fils unique, je n'étais rien. Il était inutile et désagréable de poursuivre la conversation, mais je demeurais assis et répondais mollement, espérant qu'on me comprendrait enfin.

Toute la question était claire et simple, et ne revenait qu'au moyen par lequel je me procurerais une bouchée de pain ; mais on n'apercevait pas cette simplicité-là ; et on me parlait, en arrondissant des phrases doucereuses, de Borodino, du feu sacré, de cet oncle, poète oublié, qui écrivait des vers faux et mauvais. On m'appelait grossièrement tête sans cervelle, et homme stupide… Et j'aurais tant voulu qu'on me comprît ! En dépit de tout, j'aime mon père et ma sœur ; et depuis mon enfance j'ai eu l'habitude de les consulter, – habitude dont je ne me déferai probablement jamais. – À tort ou à raison, je crains toujours de leur faire de la peine et je crains, quand je vois la nuque de mon père rougir d'émotion, qu'il ne soit frappé de congestion.

– Rester dans une chambre mal aérée, lui dis-je, copier et recopier, faire concurrence à une machine à écrire, c'est honteux et mortifiant. Peut-il être question là dedans de feu sacré ?

– Quoi qu'il en soit, dit mon père, c'est un travail intellectuel. Mais, assez ! finissons-en avec cette conversation… En tout cas, je te préviens que si tu n'entres pas derechef dans une administration, et si tu suis tes méprisables inclinations, ma fille et moi, nous te priverons de notre amour. Je te déshériterai ; je le jure par le vrai Dieu !

Tout à fait sincèrement, pour lui montrer la pureté des principes que je voulais suivre, je lui dis :

– La question d'héritage est pour moi sans importance ; je renonce à tout, d'avance.

Je ne sais pourquoi, et sans que je m'y attendisse du tout, ces mots parurent injurieux à mon père ; il devint cramoisi.

– N'ose pas me parler ainsi ! imbécile, cria-t-il d'une voix aiguë. Vaurien ! (Et rapidement, d'un geste adroit et coutumier, il me gifla sur les deux joues.) Tu commences à t'oublier !

Dans mon enfance, quand mon père me battait, je devais me tenir droit et le regarder en face. Maintenant aussi, tandis qu'il me battait, j'étais tout interdit ; et comme si j'étais toujours un enfant, je me tenais raide et tâchais de le regarder droit dans les yeux. Mon père était vieux et très maigre, mais ses muscles minces devaient être solides comme des courroies, parce qu'il faisait très mal quand il battait.

Je reculai dans l'antichambre ; il prit alors un parapluie et m'en frappa à plusieurs reprises à la tête et aux épaules. À ce moment, ma sœur ouvrit la porte du salon pour savoir la cause du bruit ; mais elle se détourna tout de suite avec une expression de terreur et de pitié, sans prononcer un mot pour ma défense.

Mon intention de ne plus retourner au bureau et de commencer une vie nouvelle était inébranlable. Il ne restait qu'à choisir un genre de travail, et cela ne semblait pas particulièrement difficile. Il me paraissait que j'étais très robuste, résistant et apte aux plus durs labeurs. Une vie monotone, une nourriture détestable, dans la puanteur et la rudesse de l'entourage, avec l'idée constante du gain et du morceau de pain, m'attendaient. Et qui sait ? En revenant de mon travail par la Bolchâïa Dvoriânnskaïa (la grande rue de la Noblesse), j'envierais peut-être souvent l'ingénieur Dôljikov qui vivait de travail intellectuel ?

Mais en pensant à tous ces déboires futurs, j'étais gai. Naguère, j'avais rêvé d'une carrière libérale. Je m'imaginais maître d'école, médecin ou écrivain, mais ce ne furent là que des rêves. Le penchant aux distractions intellectuelles, – le théâtre, par exemple, et la lecture, – était développé en moi jusqu'à la passion ; mais je ne sais si j'avais de l'aptitude pour le travail de l'esprit. Au lycée, j'éprouvais une aversion si invincible pour la langue grecque que l'on dut me retirer de quatrième. Longtemps des professeurs vinrent me préparer pour la cinquième. À la fin, j'entrai dans diverses administrations, passant la majeure partie du temps à ne rien faire. Et l'on me disait que c'était là du travail intellectuel !…

Mon application, tant dans la sphère de l'étude que dans celle du service administratif, n'exigeait ni tension d'esprit, ni talent, ni aptitudes personnelles, ni élévation créatrice de l'esprit ; cette application était toute machinale. Je place une semblable activité au-dessous du travail physique. Je la méprise et ne crois pas une minute qu'elle puisse servir d'excuse à une vie oisive, insoucieuse, puisqu'elle n'est elle-même qu'un leurre, un des aspects de l'oisiveté. Je n'ai probablement jamais connu le véritable travail intellectuel…

Le soir vint. Nous habitions la Bolchâïa Dvoriânnskaïa. C'était la principale rue de la ville, et faute d'un jardin public convenable, notre *beau monde*{1} s'y promenait. Cette belle rue

était une sorte de jardin ; elle était plantée des deux côtés de peupliers blancs qui embaumaient, surtout après la pluie. Par-dessus les palissades et les grilles se penchaient des acacias, de hauts lilas, des sainte-Lucie, et des pommiers. Le crépuscule de mai, la verdure nouvelle et tendre, semée d'ombres, l'odeur des lilas, le bourdonnement des hannetons, la tranquillité, la chaleur, comme tout cela semblait nouveau et extraordinaire chaque année, bien que tout cela se renouvelât au printemps ! Je me tenais près de la grille et regardais les promeneurs. Avec la plupart d'entre eux, j'avais grandi et polissonné ; mais maintenant ma familiarité aurait pu les troubler parce que j'étais habillé pauvrement et pas à la mode. On disait de mes pantalons étroits et de mes larges bottines disgracieuses que c'étaient des macaronis dans des bateaux. De plus, j'avais en ville mauvaise réputation parce que je n'avais pas de situation, que je jouais souvent au billard dans de mauvais estaminets, et aussi peut-être, parce qu'on m'avait conduit deux fois, sans aucun motif, chez l'officier de gendarmerie{2}…

Dans la grande maison en face de la nôtre, chez l'ingénieur Dôljikov, on jouait du piano. Il commençait à faire sombre et les étoiles clignotaient dans le ciel. Lentement, rendant les saluts qu'on lui faisait, mon père, coiffé de son vieux chapeau haut de forme à larges bords relevés, passa, donnant le bras à ma sœur.

– Regarde, lui dit-il, en lui montrant le ciel avec le parapluie dont il venait de me frapper, regarde le ciel. Les plus petites étoiles sont des mondes. Comme l'homme est petit en comparaison de l'univers !

Et il disait cela comme s'il fût extraordinairement flatté et s'il lui fût agréable d'être si infime. Quel homme dépourvu de génie ! Il était malheureusement en ville le seul architecte ; aussi, depuis quinze à vingt ans, il ne s'y trouvait pas, à ma connaissance, une seule maison passable. Quand on lui commandait un plan, mon père dessinait d'abord la salle et le salon. De même que, au temps jadis, les jeunes filles des

Instituts{3} ne savaient danser qu'en partant de la cheminée ; de même l'idée artistique de mon père ne pouvait partir que de la salle et du salon. Il y ajoutait la salle à manger, la chambre des enfants, le bureau ; il réunissait ensuite ces pièces par des portes, qui toutes se commandaient infailliblement, en sorte que chaque pièce avait deux ou trois portes de trop.

Vraisemblablement, sa conception était extrêmement embarrassée et courte ; et chaque fois, comme s'il sentait que quelque chose manquait, mon père recourait à différentes adjonctions, les aboutant les unes aux autres. Je vois, dans ma mémoire, une entrée étroite, des petits corridors, des escaliers tortus menant à un demi-étage, où l'on ne peut se tenir que courbé, et où le plancher, au lieu d'être uni, forme trois marches, comme dans les bains de vapeur. La cuisine était infailliblement dans le sous-sol, voûtée et carrelée de briques. La façade avait une expression obstinée et dure ; elle offrait des lignes sèches, timides. La toiture était écrasée, et sur de grosses cheminées, ventrues, s'élevaient des mitres, inévitablement grillagées et des girouettes noires et grinçantes. Toutes les maisons construites par mon père se ressemblaient. On ne sait pourquoi, elles me rappelaient vaguement son chapeau haut de forme, sa nuque maigre et obstinée… Avec le temps, on s'habitua en ville au manque de talent de mon père ; il s'y implanta et devint notre style.

Ce style, mon père l'introduisit aussi dans la vie de ma sœur ; et tout d'abord il lui donna le nom de Cléopâtra, tandis qu'il me prénommait Missaïl. Quand ma sœur était encore petite, mon père l'effarait en lui parlant des étoiles, des anciens sages, de nos ancêtres, ou en lui expliquant longuement ce qu'est la vie, le devoir. Et maintenant qu'elle avait vingt-six ans, il continuait de même, ne lui permettant de donner le bras qu'à lui-même et s'imaginant que, tôt ou tard, un jeune homme convenable se présenterait qui voudrait l'épouser par estime pour ses qualités personnelles, à lui. Cléopâtra adorait son père, le craignait, et croyait à son esprit

extraordinaire.

Il fit tout à fait noir et peu à peu la rue devint déserte. Dans la maison d'en face, la musique se tut. La porte cochère s'ouvrit toute grande et, jouant doucement de ses grelots, une voiture à trois chevaux descendit notre rue. C'était l'ingénieur et sa fille, qui allaient se promener. Il était temps d'aller me coucher !

J'avais une chambre à la maison, mais je vivais dans la cour, dans un appentis adossé à un hangar de briques, que l'on avait construit dans le temps pour serrer les harnais. On avait, pour cela, enfoncé dans le mur de gros champignons en bois. L'appentis était maintenant inutile et mon père y logeait depuis trente ans ses journaux qu'il faisait relier par semestre, on ne sait pourquoi, et défendait à tous de toucher. En habitant l'appentis, j'étais moins souvent sous les yeux de mon père et de ses invités, et il me semblait qu'en ne vivant pas dans une vraie chambre, et ne venant pas dîner chaque jour à la maison, les paroles de mon père, que je vivais à ses dépens, étaient moins humiliantes pour moi.

Ma sœur m'attendait. Elle m'apportait pour souper, en cachette de mon père, une petite tranche de veau froid et un morceau de pain. Chez nous, on répétait souvent : « L'argent aime les comptes », « le copek fait le rouble », etc., et ma sœur, écrasée par ces platitudes, s'efforçait uniquement de réduire les dépenses. À cause de cela, on mangeait mal.

Ayant posé l'assiette sur la table, ma sœur s'assit sur mon lit et se mit à pleurer.

– Missaïl, dit-elle, que fais-tu de nous ?

Elle ne se couvrit pas le visage ; ses larmes coulèrent sur sa poitrine et ses mains ; et son expression était douloureuse. Elle s'affaissa sur mon oreiller, laissant couler ses larmes, tremblant de tout son corps, et sanglotant.

– Tu as encore quitté ta place, dit-elle. Oh ! comme c'est affreux !

– Mais comprends, sœur ! lui dis-je.

Et parce qu'elle pleurait, le désespoir m'envahit.

Comme un fait exprès, tout le pétrole de ma petite lampe était brûlé ; la mèche fumait et la lampe allait s'éteindre. Les champignons aux murs semblaient plus rébarbatifs et leurs ombres dansaient.

– Aie pitié de nous ! dit ma sœur, en se levant. Notre père a un chagrin immense, et moi j'en suis malade ; je deviens folle. Qu'adviendra-t-il de toi ? demanda-t-elle en sanglotant toujours, et tendant les bras vers moi… Je t'en prie, je t'en supplie, au nom de notre mère défunte, retourne à ton bureau !

– Je ne peux pas, Cléopâtra, lui dis-je, sentant que j'allais céder. Je ne peux pas !

– Pourquoi ? continua ma sœur. Si tu ne t'es pas entendu avec tes chefs, cherche une autre place. Pourquoi ne pas entrer au chemin de fer ? Je viens de causer avec Anioûta Blagovo. Elle m'assure qu'on t'y prendra, et, même, elle a promis d'intervenir pour toi. Au nom de Dieu, réfléchis, Missaïl ! Réfléchis, je t'en supplie !

Nous parlâmes encore un peu, et je cédai ; je dis que la pensée de servir au chemin de fer ne m'était jamais venue et que j'étais prêt à essayer. Ella sourit joyeusement, les larmes aux yeux, me serra la main et continua encore à pleurer, ne pouvant s'arrêter. Et j'allai chercher du pétrole à la cuisine.

II

Dans notre ville, parmi les amateurs de spectacles de société, de concerts et de tableaux vivants, organisés dans un but de bienfaisance, le premier rang revenait aux Ajôguine. Ils habitaient leur maison sur la Bolchâïa Dvoriânnskâïa, fournissaient toujours le local, et prenaient sur eux tous les soucis et tous les frais. Cette famille de propriétaires riches possédait dans le district près de trois mille arpents avec une magnifique maison ; mais elle n'aimait pas la campagne et habitait la ville, été comme hiver. La famille se composait de la mère, grande femme maigre et délicate, portant les cheveux courts, une blouse courte et une jupe à l'anglaise – et de trois filles. En parlant d'elles, on ne les nommait pas par leurs prénoms ; on disait simplement : l'aînée, la cadette et la plus jeune. Elles avaient toutes de vilains mentons pointus, étaient myopes, voûtées et habillées comme leur mère. Elles blésaient lourdement, et, malgré cela, elles prenaient inévitablement part à chaque spectacle. Elles avaient toujours en train quelque entreprise de bienfaisance, jouaient, déclamaient ou chantaient. Elles étaient très sérieuses et ne souriaient jamais. Et, même dans les vaudevilles avec chant, elles jouaient sans la moindre gaieté, avec un air absorbé, comme si elles faisaient de la comptabilité.

J'aimais ces spectacles et surtout les répétitions, fréquentes, désordonnées, bruyantes, après lesquelles on nous offrait à souper. Au choix des pièces et à la répartition des rôles je ne prenais aucune part. Mais le travail dans les coulisses me revenait. Je brossais les décors, copiais les rôles. Je soufflais, grimais, et on m'avait confié l'exécution des effets, comme le tonnerre, le chant du rossignol, etc, etc. Comme je n'avais ni état défini, ni vêtements convenables, je me tenais pendant les répétitions dans l'ombre des coulisses et me taisais modestement.

Je peignais les décors dans le hangar ou dans la cour. Un

peintre, ou comme il se qualifiait lui-même, un entrepreneur de peinture, m'aidait. Il s'appelait Andréy Ivânov. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, très maigre et pâle, la poitrine rentrée, les tempes creuses, et des bleus sous les yeux, l'air même un peu effrayant. Il avait je ne sais quelle maladie de langueur, et chaque automne et chaque printemps, on disait qu'il s'en allait ; mais après être resté couché quelque temps, il se relevait et disait ensuite étonné : « Voilà, je ne suis pas encore mort ! »

En ville, on l'appelait Rédka{4}, et on disait que c'était son véritable nom. Il aimait comme moi le théâtre, et, à peine entendait-il dire qu'un spectacle s'organisait, il abandonnait tous ses travaux et venait peindre des décors chez les Ajôguine.

Le lendemain de mon explication avec ma sœur, je travaillai chez eux du matin au soir. La répétition était fixée à sept heures et une heure avant le commencement du spectacle, tous les acteurs étaient au complet dans la salle. Sur la scène, l'aînée, la cadette et la plus jeune circulaient, en lisant leurs rôles. Rédka, en long pardessus rougeâtre, un cache-nez autour du cou, accoudé au mur, regardait la scène d'un air pieux. Mme Ajôguine s'approchait de l'un ou de l'autre de ses invités et disait à chacun quelque chose d'agréable. Elle regardait chacun fixement et parlait bas, comme si elle lui confiait un secret.

– Il doit être bien difficile de peindre des décors, dit-elle doucement, en s'approchant de moi. Nous venions à l'instant de parler avec Mme Moufké des préjugés quand je vous ai vu entrer. Mon Dieu, toute, toute ma vie j'ai lutté contre les préjugés ! Pour convaincre les domestiques que toutes leurs terreurs sont vaines, je laisse toujours brûler trois bougies, et je commence toutes mes affaires sérieuses un treize.

Survint la fille de l'ingénieur Dôljikov, jolie, blonde, potelée, habillée, comme on disait : « tout à la parisienne ». Elle ne jouait pas, mais on mettait pour elle une chaise sur la

scène pendant les répétitions, et le spectacle ne commençait que lorsqu'elle apparaissait au premier rang, joyeuse, et éblouissant tout le monde par sa mise. Il lui était permis, comme à un oiseau huppé de la capitale, de faire des remarques aux répétitions, et elle les faisait avec un gentil sourire condescendant. On voyait qu'elle considérait nos spectacles d'amateurs comme des jeux d'enfants. On disait d'elle qu'elle avait étudié le chant au Conservatoire de Pétersbourg et même, qu'elle avait chanté tout un hiver dans un opéra privé. Elle me plaisait beaucoup, et, durant les répétitions et les spectacles, je ne la quittais pas des yeux.

J'avais déjà pris le cahier pour souffler, quand ma sœur survint à l'improviste. Sans ôter son manteau et son chapeau, elle s'approcha de moi et me dit :

– Viens, je te prie.

Je sortis.

Derrière la scène, près de la porte se tenait Anioûta Blagovo, elle aussi en chapeau, avec une voilette sombre. C'était la fille du président du tribunal ; il habitait depuis longtemps notre ville, presque depuis la fondation de la Cour d'arrondissement. Comme elle était de haute taille et bien faite, sa participation aux tableaux vivants était réputée obligatoire ; mais quand elle représentait une fée ou la gloire, sa figure brûlait de honte.

Elle ne jouait pas dans les pièces, ne venait aux répétitions qu'une minute, pour quelque affaire, et n'entrait pas dans la salle. On voyait que, maintenant aussi, elle n'était venue que pour une minute.

– Mon père m'a parlé de vous, dit-elle sèchement, sans me regarder, et rougissant. M. Dôljikov a promis de vous donner un emploi au chemin de fer. Il sera chez lui demain ; allez-y.

Je m'inclinai et la remerciai de s'être dérangée.

– Vous pouvez laisser cela, dit-elle, en indiquant le cahier

que je tenais.

Elle et ma sœur s'approchèrent de Mme Ajôguine et chuchotèrent quelques minutes en me regardant ; elles se concertaient sur quelque chose.

– En effet, dit Mme Ajôguine en s'approchant de moi, et en me regardant fixement dans les yeux ; en effet, si cela vous détourne des occupations sérieuses (elle m'enleva le cahier des mains), vous pouvez le remettre à quelqu'un ; ne vous inquiétez pas, mon ami, allez en paix.

Je pris congé et sortis tout confus. En descendant l'escalier, je vis ma sœur et Anioûta Blagovo qui causaient vivement de quelque chose, probablement de mon entrée au chemin de fer, et qui se pressaient. Ma sœur n'était jamais venue aux répétitions ; sa conscience, sans doute, la torturait maintenant : elle craignait que notre père n'apprît qu'elle était allée sans sa permission chez les Ajôguine.

Le lendemain, je me rendis vers une heure chez Dôljikov. Le valet de chambre m'introduisit dans une très belle pièce qui était le salon de l'ingénieur et, en même temps, son cabinet de travail. Tout y était élégant et semblait singulier à un homme aussi peu expérimenté que moi. Des tapis de prix, d'énormes fauteuils, des bronzes, des tableaux, des cadres dorés ou en peluche. Des photographies de très belles femmes, éparpillées sur les murs, des visages spirituels, beaux, des poses aisées. La porte du salon ouvrait directement dans le jardin, sur la terrasse. On voyait les lilas, la table mise pour le déjeuner, beaucoup de bouteilles, un bouquet de roses. Cela sentait le printemps, le cigare fin et le bonheur. Il semblait que tout disait : Voyez, cet homme a vécu, a travaillé, et il a enfin atteint tout le bonheur possible sur terre ! Près de la table à écrire, la fille de l'ingénieur lisait le journal.

– Vous venez parler à mon père ? demanda-t-elle. Il prend une douche ; il va venir tout de suite ; asseyez-vous en attendant, je vous prie.

Je m’assis.

– Vous demeurez en face, n’est-ce pas ? dit-elle après un court silence.

– Oui.

– Par désœuvrement, excusez-moi, je regarde tous les jours à la fenêtre ce qui se passe, poursuivit-elle en regardant le journal, et je vous vois souvent vous et votre sœur. Elle a toujours une expression si bonne et si concentrée.

Dôljikov entra. Il s’essuyait le cou avec une serviette.

– Papa, monsieur Pôloznév, dit sa fille.

– Oui, oui, dit-il vivement sans me tendre la main ; Blagovo m’a parlé de vous. Mais, écoutez : que puis-je vous donner ? quelles places ai-je ? Vous êtes drôles, messieurs ! continua-t-il plus haut et comme s’il me faisait une remontrance. Il en vient, comme cela chez moi, une vingtaine par jour. Ils s’imaginent que c’est une administration. Mais c’est d’une ligne de chemin de fer que je m’occupe, messieurs ; et ce sont des travaux forcés ! J’ai besoin de mécaniciens, de serruriers, de terrassiers, de menuisiers, de puisatiers, et vous ne savez tous qu’écrire, rester assis… rien de plus ! Vous n’êtes tous que des scribes !

Et je sentis qu’il émanait de lui la même félicité que de ses tapis et de ses fauteuils. Il était replet, bien portant, bien lavé, les joues rouges, la poitrine large ; en chemise d’indienne et pantalons larges, il était tel qu’une figurine de postillon en porcelaine. Il avait une petite barbe frisée, taillée en rond, pas un poil gris, le nez busqué, les yeux foncés, radieux et innocents.

– Que savez-vous faire ? reprit-il. Vous ne savez rien ! Moi, je suis ingénieur, je suis un homme à l’abri du besoin, mais avant que je me sois frayé ma route, j’ai tiré la harde longtemps. J’ai commencé par être mécanicien ; j’ai travaillé deux ans en Belgique comme simple graisseur de roues.

Songez-y vous-même, mon bon ! quel travail puis-je vous offrir ?

– Vous avez sans doute raison… balbutiai-je, confus, ne pouvant pas supporter le regard de ses yeux radieux et innocents.

– Savez-vous au moins faire marcher un appareil ? me demanda-t-il, après avoir réfléchi.

– Oui, j'ai été employé au télégraphe.

– Ah ! alors nous verrons ! Allez pour l'instant à Doubètchnia. J'ai là-bas une sorte de télégraphiste, mais qui ne vaut absolument rien.

– Quelles seront mes occupations ? demandai-je.

– Nous verrons plus tard. Allez-y tout de suite et je donnerai des ordres. Seulement, s'il vous plaît, ni ivrognerie, ni aucune espèce de réclamation ; sinon, je vous renvoie.

Il s'éloigna sans même me saluer de la tête. Je m'inclinai devant lui et devant sa fille qui lisait le journal, et je sortis. J'avais le cœur si gros que lorsque ma sœur me demanda comment j'avais été reçu, je ne pus dire un mot.

Pour aller à Doubètchnia, je me levai de grand matin, avec le soleil. Il n'y avait pas âme qui vive sur notre grande rue de la Noblesse ; tout le monde dormait et mes pas résonnaient solitaires et sourds. Les peupliers, couverts de rosée, emplissaient l'air d'une douce odeur. J'étais triste, je ne voulais pas quitter la ville… Je l'aimais, ma ville ! Elle me semblait si belle, si douce ! J'aimais cette verdure, les calmes matins ensoleillés, le son de nos cloches, mais les gens avec lesquels je vivais dans cette ville m'ennuyaient, m'étaient étrangers et, parfois même, me dégoûtaient ; je ne les aimais, ni ne les comprenais. Je ne comprenais pas pourquoi et de quoi vivaient ces soixante-cinq mille hommes. Je savais qu'à Kîmry on fabrique des chaussures, qu'à Toûla on fait des samovars et des fusils, qu'Odessa est un port ; mais ce qu'était

notre ville, et ce qu'on y faisait, je ne le savais pas.

La Bolchâïa Dvoriânnskaïa et deux autres rues convenables vivaient de capitaux et d'appointements de fonctionnaires ; mais de quoi vivaient les huit autres rues, qui s'allongeaient parallèlement sur trois verstes et disparaissaient derrière la colline, cela avait toujours été pour moi une énigme impénétrable.

Comment vivaient ses habitants, il est honteux de le dire… Ni jardin, ni théâtre, ni orchestre convenable. Les bibliothèques de la ville et du club n'étaient fréquentées que par les jeunes juifs, et les revues et les livres nouveaux restaient des mois sans être lus. Les riches et les intellectuels dormaient dans des chambres petites et mal aérées, dans des lits de bois, pleins de punaises. On tenait les enfants dans des pièces abominablement sales, appelées chambres d'enfants, et les domestiques, même vieux et respectables, couchaient par terre à la cuisine et avaient des guenilles pour couvertures. Les jours gras, les maisons sentaient le *borchtch*{5}, et, les jours maigres, l'esturgeon frit à l'huile de tournesol. On mangeait mal, on buvait une eau insalubre.

À l'hôtel de ville, chez le gouverneur, chez l'archevêque, dans toutes les maisons, on disait depuis nombre d'années, qu'on manquait en ville d'eau potable, et à bon marché, et qu'il était indispensable d'emprunter deux cent mille roubles au gouvernement pour en amener. Des gens très riches, dont il était une trentaine dans notre ville, et qui parfois perdaient au jeu des domaines entiers, buvaient aussi de cette mauvaise eau et parlaient toute leur vie avec frénésie d'un emprunt ; et je ne comprenais pas cela ! Il me semblait qu'il eût été plus simple pour eux de sortir ces deux cent mille roubles de leurs poches. Dans toute la ville, je ne connaissais pas un seul honnête homme. Mon père touchait des pots-de-vin et s'imaginait qu'on les lui donnait par estime pour ses qualités morales. Les lycéens, afin de passer d'une classe dans une autre, prenaient pension chez leurs maîtres, qui la leur faisaient payer très

cher. La femme du commandant de recrutement recevait de l'argent des recrues et permettait même qu'on lui offrît des parties fines, si bien qu'une fois, à l'église, elle ne put pas, s'étant agenouillée, se lever, parce qu'elle était ivre. Pendant l'appel de la classe, les médecins militaires touchaient aussi de l'argent. Le médecin de la mairie et le vétérinaire avaient mis un impôt sur les bouchers et les restaurants. À l'école du district, on trafiquait des certificats qui donnent une exemption de service militaire de troisième catégorie. Les prêtres-doyens recevaient de l'argent des paroisses qui étaient sous leur dépendance et des marguilliers. Au conseil municipal, à la commission des artisans, à la commission de médecine, dans toutes les autres administrations, on criait à chaque impétrant : « Il faut remercier ! » Et l'interpellé revenait pour donner trente à quarante copeks ! Et ceux qui ne prenaient pas d'argent, comme par exemple, les membres du tribunal étaient hautains, ne vous donnaient que deux doigts au lieu d'une poignée de main, se distinguaient par leur froideur, la mesquinerie de leurs raisonnements, jouaient beaucoup aux cartes, buvaient beaucoup, faisaient des mariages d'argent et avaient incontestablement une influence fâcheuse et pernicieuse sur la société. Seules, les jeunes filles exhalaient de la pureté. La plupart d'entre elles avaient de nobles aspirations, l'âme droite et honnête ; mais elles ne comprenaient pas la vie et croyaient aussi que les pots-de-vin se donnaient en reconnaissance des qualités morales. Mariées, elles vieillissaient vite, se laissaient aller, et s'enlisaient sans espoir dans la fange d'une existence banale et mesquinement bourgeoise.

III

On construisait près de chez nous un chemin de fer. Les jours de fêtes une foule de déguenillés qu'on appelait « le train », et qu'on craignait, se promenait dans la ville. Souvent, j'avais vu conduire à la police quelque déguenillé, la figure en sang, derrière lequel, comme preuve matérielle de son vol, on portait un samovar ou du linge lavé, encore humide.

« Le train » s'assemblait ordinairement près des cabarets et sur les marchés. Il buvait, mangeait, jurait ordurièrement et lançait au passage de chaque femme de mœurs légères un sifflement aigu. Nos marchands, pour distraire cette racaille affamée, faisaient boire de la vodka aux chiens et aux chats, attachaient à la queue d'un chien un bidon à pétrole et se mettaient à l'exciter. Le chien s'élançait dans la rue, trimbalant le bidon, et hurlant de peur, il lui semblait qu'il était poursuivi par un monstre ; il courait loin de la ville, dans les champs, et il restait là, à bout de forces. Il y avait en ville quelques chiens qui tremblaient toujours, la queue entre les jambes ; on disait qu'ils n'avaient pas pu supporter un divertissement de ce genre et étaient devenus fous.

On construisait la gare à cinq verstes de la ville. Les ingénieurs avaient demandé, à ce qu'on racontait, un versement de cinquante mille roubles pour faire passer le chemin de fer près de la ville, et l'administration municipale, ne consentant qu'à donner quarante mille roubles, l'affaire ne s'était pas faite. À présent les habitants s'en repentaient, car il fallait construire une route jusqu'à la gare, ce qui, d'après le devis, coûterait bien plus cher. Sur toute la ligne, les traverses et les rails étaient déjà posés, et des trains de service circulaient, transportant du matériel et des ouvriers ; le retard apporté à l'inauguration ne provenait que des ponts, que construisait Dôljikov, et de quelques stations, qui n'étaient pas achevées.

Doubètchnia, c'était le nom de la première station, se trouvait à dix-sept verstes de la ville. Je m'y rendis à pied. Les blés d'automne et de printemps verdissaient au soleil matinal. Le paysage était plat, gai et, au loin, se dessinaient la gare, des tumuli, des maisons de campagne… Comme on était bien ici, en liberté ! Et comme je voulais, ne fût-ce que dans cette seule matinée, me pénétrer de ma liberté, afin de ne pas penser à ce qui se passait en ville, à mes peines, et à ce qu'il fallait manger. Rien ne me gâtait autant la vie que le sentiment aigu de la faim, alors que la représentation d'un gruau de sarrasin, de côtelettes ou de poisson frit, venait se mêler étrangement à mes meilleures pensées. Seul dans les champs, je regarde une alouette, suspendue immobile dans le ciel, et qui s'égosille comme si elle avait une crise de nerfs ; et je pense : « Comme il serait bon de manger du pain beurré ! » Ou bien, je m'assieds près de la route ; je ferme les yeux pour me reposer, écouter le magnifique concert de mai, et je me rappelle l'odeur de la pomme de terre cuite… Grand comme je le suis et avec ma forte constitution, j'étais, à la maison, mal nourri, en sorte que ma principale sensation, dans le courant de la journée, était la faim. C'est peut-être pour cela que je comprenais si bien les gens qui ne travaillent que pour un morceau de pain et qui ne peuvent parler que de victuailles.

À Doubétchnia, on crépissait l'intérieur de la gare, et on construisait le couronnement en bois du réservoir d'eau. Il faisait chaud, on sentait le mortier ; les ouvriers traînaient paresseusement sur des tas de copeaux et de déchets. L'aiguilleur dormait à côté de sa guérite et le soleil lui brûlait le visage. Pas un arbre. Le fil télégraphique, sur lequel des vautours étaient posés çà et là, tintait faiblement. Ne sachant que faire, je me rappelai qu'à mes questions sur la nature de mon travail, l'ingénieur m'avait répondu : « Nous verrons ! » Que pouvait-on « voir » dans ce désert ?… Les plâtriers parlaient de leur contremaître et d'un certain Fédot Vassîliév que je ne connaissais pas. Peu à peu, l'angoisse s'empara de moi ; cette angoisse physique où l'on sent qu'on a des mains,

des pieds, tout un grand corps, et où l'on n'en sait que faire, ni où aller…

Après avoir marché au moins deux heures, je remarquai que, à partir de la gare, des poteaux télégraphiques se détachaient à droite de la ligne et aboutissaient, au bout d'une verste et demi ou deux, à un mur de pierre. Les ouvriers me dirent que c'était le bureau ; je compris que c'était là où je devais aller. C'était une très vieille maison de campagne, depuis longtemps abandonnée. Le mur de clôture en pierre poreuse s'était écroulé par places, le toit de l'aile, dont le gros mur donnait dans les champs, était rouillé, et, par endroits, il y brillait des rapiècements de fer-blanc. Par delà la porte cochère, on voyait une cour spacieuse, envahie par les mauvaises herbes, et une vieille maison de maîtres avec des persiennes et une haute toiture, également mangée par la rouille. À droite et à gauche, deux ailes pareilles. Les fenêtres de l'une étaient fermées de planches ; près de l'autre, aux fenêtres ouvertes, pendait du linge et erraient des petits veaux. Le dernier poteau du télégraphe se trouvait dans la cour même et son fil allait à la fenêtre de l'aile qui donnait sur les champs.

La porte était ouverte ; j'entrai… Près de l'appareil télégraphique était assis un jeune homme aux cheveux bruns frisés, en veston de toile. Il me regarda d'abord sévèrement, mais tout de suite il sourit et me dit :

– Bonjour, Petit Profit !

C'était Ivane Tchéprakov, mon camarade de lycée, chassé de seconde pour avoir fumé.

Jadis, en automne, nous attrapions ensemble des chardonnerets, des tarins et des verdiers ; et nous les vendions au marché, de grand matin, quand nos parents étaient encore couchés. Nous guettions des bandes de sansonnets de passage et les tirions avec de la grenaille ; puis nous ramassions les blessés. Les uns mouraient chez nous dans des souffrances horribles (je me rappelle encore comme ils gémissaient la nuit

dans la cage) ; et nous vendions ceux qui guérissaient, en jurant effrontément que tous étaient des mâles.

Un jour au marché, j'offris le dernier sansonnet qui me restait et le vendis un copek. « C'est tout de même un petit profit ! » dis-je en manière de consolation. À partir de ce moment, les gamins des rues et les lycéens ne m'appelèrent plus que Petit Profit. Et encore à présent, les gamins et les boutiquiers me taquinent parfois ainsi, bien que, en dehors de moi, personne ne sache plus d'où provient ce surnom.

Tchéprakov était faible de constitution, étroit de poitrine, voûté, avec de longues jambes. Ses cravates étaient roulées en corde ; il n'avait pas de gilet et portait des bottes pires que les miennes, avec des talons déjetés.

Ses yeux clignaient rarement et il avait une expression inquiète, comme s'il voulait saisir quelque chose ; il s'agitait toujours.

– Attends donc !… disait-il en s'agitant… Mais écoute !… Que viens-je donc de dire ?

Nous causâmes. Il m'apprit que la propriété dans laquelle nous nous trouvions appartenait tout récemment encore aux Tchéprakov ; elle était passée cet automne seulement à l'ingénieur Dôljikov, qui considérait comme plus avantageux d'avoir des propriétés que des titres ; il avait déjà acheté trois belles propriétés dans les environs. La mère de Tchéprakov, au moment de la vente, s'était réservé le droit de vivre deux ans dans une des ailes de la maison, et avait obtenu une place pour son fils au bureau.

– Lui est-il difficile d'acheter ! dit Tchéprakov parlant de l'ingénieur. Ne rançonne-t-il pas assez les entrepreneurs ? Il écorche tout le monde !

Puis il m'emmena dîner, ayant soudainement résolu que je vivrais avec lui dans l'aile et que je prendrais mes repas chez sa mère.

– Bien qu'elle soit pingre, dit-il, elle ne te fera pas payer cher.

Dans les petites chambres où vivait sa mère, on était très à l'étroit. Toutes les pièces, même l'entrée et l'antichambre, étaient encombrées de meubles, qu'après la vente du bien on y avait transportés de la grande maison. Tous ces meubles étaient anciens, en acajou.

Mme Tchéprakov, femme âgée, très corpulente, avec des yeux à la chinoise, était assise à la fenêtre dans un grand fauteuil, et tricotait un bas. Elle me reçut cérémonieusement.

– Maman, c'est Pôloznév, dit Tchéprakov en me présentant ; il vient travailler ici.

– Est-ce que vous êtes noble ? me demanda sa mère d'une voix étrange et désagréable. (Il me semblait que de la graisse bouillait dans sa gorge.)

– Oui, répondis-je.

– Asseyez-vous.

Le dîner était mauvais. On servit un ramequin au fromage blanc, amer, et une soupe au lait. Les yeux d'Hélèna Nikîforovna clignaient sans cesse étrangement, tantôt l'un, tantôt l'autre. Bien qu'elle parlât et mangeât, il y avait déjà quelque chose de mort dans toute sa personne et il traînait autour d'elle une odeur de cadavre. La vie, comme un petit feu qui persiste, couvait à peine en elle, ainsi que ce double sentiment qu'elle était une propriétaire noble, ayant eu naguère des serfs, et qu'elle était une générale à qui les domestiques doivent donner le titre d'excellence. Et quand ces pitoyables restes de vie se ravivaient un instant, elle disait à son fils :

– *Jean*{6}, tu ne tiens pas ton couteau comme il faut !

Ou bien, elle se tournait vers moi, essoufflée, avec l'affectation d'une maîtresse de maison qui veut intéresser son hôte et disait :

– Vous savez, nous avons vendu notre propriété. C'est dommage assurément ; nous y étions habitués ; mais Dôljikov a promis de nommer Jean chef de la gare de Doubètchnia, en sorte que nous ne partirons pas d'ici. Nous habiterons la gare qui sera comme notre maison. L'ingénieur est si bon ! Ne trouvez-vous pas qu'il est beau ?

Naguère, les Tchéprakov vivaient richement, mais, après la mort du général, tout changea. Hélèna Nikîforovna commença par se brouiller avec ses voisins, à plaider, et elle cessa de payer régulièrement les régisseurs et les ouvriers. Elle craignait toujours qu'on ne la volât, et au bout de quelques dix ans, Doubètchnia devint méconnaissable.

Derrière la grande maison, il y avait un vieux jardin déjà redevenu sauvage, étouffé par les mauvaises herbes et les arbrisseaux. Je passai sur la terrasse, belle encore et solide. Par la porte vitrée, on apercevait une pièce parquetée, qui avait dû être le salon ; il n'y restait qu'un piano ancien et, aux murs, des gravures dans de larges cadres en acajou. Des pivoines et des pavots, vestiges des anciens parterres, dressaient au-dessus de l'herbe leurs têtes blanches ou écarlates. Dans les allées poussaient, à l'envi l'un de l'autre, de jeunes érables et des ormes, que les vaches broutaient. Cela formait broussailles et le jardin paraissait impénétrable.

Mais il n'en était ainsi qu'auprès de la maison où il y avait des peupliers, des pins et de vieux tilleuls du même âge qu'elle, jalonnant les anciennes allées. Au delà on avait nettoyé le jardin pour y faucher de l'herbe ; et là on n'étouffait plus comme dans une étuve, les toiles d'araignées ne nous entraient plus dans la bouche et les yeux ; un peu d'air circulait.

Plus on s'éloignait, plus il y avait d'espace ; et les cerisiers, les pruniers, les pommiers, aux larges branches qu'enlaidissaient des tuteurs et des cancers, et des poiriers, si hauts qu'on n'y pouvait pas croire, poussaient en toute liberté. Cette partie du jardin était louée par des marchands de la

ville. Un moujik, faible d'esprit, qui habitait une hutte, la gardait des voleurs et des sansonnets.

Le jardin, toujours plus éclairci, se transformait en une véritable prairie, descendait vers la rivière couverte de roseaux verts et de saules pleureurs. Près de l'écluse du moulin, il y avait un bief profond et poissonneux. Le petit moulin au toit de chaume tictaquait furieusement ; les grenouilles coassaient à tue-tête. Sur l'eau, unie comme une glace, se formaient parfois des ronds, et les nénuphars, remués par les poissons joyeux, frissonnaient doucement. De l'autre côté de la petite rivière, se trouvait le hameau de Doubètchnia. Le bief, bleu et calme, attirait, promettant la fraîcheur et le repos. Et maintenant, tout cela, le bief, le moulin, les rives attrayantes, tout appartenait à l'ingénieur…

Mon nouveau service commença. Je recevais les télégrammes et les transmettais ; je tenais différents registres, et recopiais les bons, les plaintes et les rapports que nous envoyaient des contremaîtres et des maîtres-ouvriers peu lettrés. Mais, la plus grande partie de la journée, je ne faisais rien et arpentais la chambre, attendant les dépêches ; ou bien, je mettais à ma place un petit garçon, et allais me promener au jardin jusqu'à ce que le gamin vînt me dire que l'appareil appelait.

Je dînais chez Mme Tchéprakov. On servait très rarement de la viande ; les plats se composaient de laitage, et, le mercredi et le vendredi, on faisait maigre. On se servait ces jours-là d'assiettes roses qu'on appelait « les assiettes maigres ». Mme Tchéprakov clignait toujours des yeux ; et en sa présence, je me sentais toujours mal à l'aise.

Comme il n'y avait pas assez de travail, même pour un seul, Tchéprakov ne faisait rien. Il dormait ou s'en allait avec son fusil, tirer des canards sur le bief. Le soir, il s'enivrait au village ou à la gare ; et, avant de se coucher, il se regardait dans une petite glace en criant :

– Bonjour, Ivane Tchéprakov !

Ivre, il était très pâle, se frottait sans cesse les mains, et riait comme s'il hennissait : gui-gui-gui ! Par effronterie il se déshabillait entièrement et courait nu dans les champs. Il mangeait des mouches, les trouvant aigrelettes.

IV

Un jour, après le repas, il accourut tout essoufflé en me disant :

– Viens, ta sœur est arrivée.

Je sortis.

En effet, près de l'entrée de la grande maison, se trouvait un véhicule de louage ; ma sœur était venue de la ville avec Anioûta Blagovo et un monsieur en dolmande toile blanche. En m'approchant, je le reconnus ; c'était le frère d'Anioûta, alors médecin militaire.

– Nous sommes venus faire un pique-nique, me dit-il, cela ne vous dérange pas ?

Ma sœur et Anioûta voulaient me demander si j'étais satisfait de ma situation, mais elles se taisaient l'une et l'autre et me regardaient ; je me taisais aussi. Elles comprirent que la vie ne me plaisait pas à Doubètchnia et ma sœur en eut les larmes aux yeux ; Anioûta Blagovo devint rouge.

Nous allâmes au jardin.

Le médecin marchait en avant et disait, enthousiasmé :

– Quel bon air ici ! Mère divine ! quel bon air !

Il paraissait encore tout à fait jeune, sa façon de parler et son allure sentaient l'Université, et le regard de ses yeux gris était vif, simple et ouvert comme celui d'un brave étudiant. À côté de sa belle et grande sœur, il paraissait faible et maigre. Sa barbe était peu fournie, sa voix fluette, mais assez agréable. Il était venu en congé chez les siens et disait qu'en automne, il irait à Pétersbourg passer son doctorat{7}. Il était déjà marié et avait trois enfants. Il s'était marié pendant sa seconde année de médecine, et, on racontait en ville qu'il était malheureux en ménage et vivait déjà séparé de sa femme.

– Quelle heure est-il ? demanda ma sœur, inquiète. Il faut

que nous rentrions de bonne heure ; papa ne m'a laissée libre que jusqu'à six heures.

– Ah ! votre père ! soupira le futur docteur.

J'allumai le samovar et nous prîmes le thé sur un tapis, devant la terrasse de la grande maison. Le médecin, à genoux, buvait son thé à la soucoupe et disait combien il se sentait heureux. Puis, Tchéprakov alla chercher la clé et ouvrit la porte vitrée, et nous entrâmes dans la maison. Il y régnait une obscurité mystérieuse ; cela sentait les champignons et nos pas résonnaient sourdement comme s'il y avait une cave sous le plancher. Blagovo, debout, effleura les touches du piano, qui répondirent faiblement d'un son tremblant, cassé, mais harmonieux. Le jeune homme essaya sa voix, prit quelques notes et chanta une romance, grimaçant et frappant du pied avec impatience lorsqu'une touche restait muette. Ma sœur ne parlait plus de rentrer ; elle allait et venait, émue, dans la chambre, et disait :

– Je me sens gaie ! très, très gaie !

On sentait dans sa voix de l'étonnement, comme si elle doutait que son âme pût être aussi heureuse. C'était la première fois de ma vie que je la voyais ainsi. Elle avait même embelli. De profil elle était laide ; son nez et sa bouche avançaient et elle avait l'air de souffler ; mais ses yeux sombres étaient beaux ; son teint pâle, très délicat, avait une touchante expression de bonté et de tristesse. Quand elle parlait, elle paraissait gentille, et même jolie.

Nous tenions, elle et moi, de notre mère, étant larges d'épaules, forts, résistants, mais Cléopâtra était d'une pâleur maladive. Elle toussait souvent, et, dans ses yeux, je remarquais parfois l'expression des gens sérieusement malades, qui cachent leur maladie. Dans sa gaieté présente, il y avait quelque chose d'enfantin, de naïf, comme si la joie que dans notre enfance on pourchassait et éteignait par une éducation sévère, s'était soudain réveillée en elle et délivrée.

Mais quand vint le soir et que l'on fit avancer les chevaux, ma sœur se calma, se recroquevilla, et elle prit place dans le véhicule comme sur un banc d'accusés ; ils partirent et le bruit s'éloigna…

Anioûta Blagovo ne m'avait pas dit un seul mot.

– Étrange jeune fille ! pensai-je.

Survint le carême de la Saint-Pierre, durant lequel on ne nous nourrissait que de plats maigres. Oisif, sans occupation déterminée, la tristesse physique m'accablait. Mécontent de moi, nonchalant, affamé, je flânais dans la propriété, n'attendant qu'une disposition d'esprit convenable pour partir.

Un certain jour, vers le soir, quand Rédka se trouvait au bureau, Dôljikov entra inopinément, très hâlé, blanc de poussière. Il avait passé trois jours à visiter le secteur et était arrivé à Doubètchnia sur une locomotive ; de la gare, il était venu à pied. En attendant la voiture, qui devait le ramener, il fit avec son intendant le tour de la propriété, donnant ses ordres à haute voix ; puis il resta chez nous une heure entière, écrivant des lettres.

Tandis qu'il était là, plusieurs télégrammes arrivèrent à son adresse ; et il donna lui-même les réponses. Nous restions tous trois muets, sur le qui-vive.

– Quel désordre ! dit-il avec dégoût, ayant consulté un registre. Dans deux semaines je transférerai le bureau à la gare et n'aurai plus rien à faire de vous, messieurs.

– Je fais tout ce que je peux, votre Noblesse, dit Tchéprakov.

– Oui, oui, je le vois !… Vous ne savez, continua l'ingénieur, en me regardant, que toucher vos appointements ; vous comptez toujours sur les protections pour avancer vite et facilement. Mais je ne tiendrai pas compte des protections. Personne, messieurs, n'a fait de démarches pour moi ; avant qu'on m'ait nommé directeur de cette ligne, j'étais mécanicien,

et j'ai travaillé en Belgique comme simple graisseur. Et toi, Pantéley, demanda-t-il en se tournant vers Rédka, que fais-tu ici ? Tu te saoules avec eux ?

Il appelait tous les hommes du peuple Pantéley, et les gens tels que Tchéprakov et moi, il les méprisait et les traitait derrière leur dos d'ivrognes, de bêtes et de crapules. En général, il était dur pour les petits employés, leur infligeait des amendes, et les chassait froidement, sans explication.

Enfin la voiture vint le prendre. En manière d'adieux, il nous promit à tous les trois de nous renvoyer dans deux semaines, traita son intendant d'imbécile, et, s'étant étalé dans la calèche, il partit grand train vers la ville.

– Andrêy Ivânovitch, dis-je à Rédka, prenez-moi comme ouvrier.

– Bon, entendu !

Et nous nous rendîmes en ville. Quand la gare et la propriété se trouvèrent loin de nous, je demandai :

– Andrêy Ivânovitch, pourquoi êtes-vous venu tantôt à Doubètchnia ?

– D'abord mes ouvriers travaillent sur la ligne, et, ensuite, je venais payer des intérêts à la générale. L'été dernier, je lui ai emprunté cinquante roubles ; je lui paie maintenant un rouble par mois.

Le peintre s'arrêta et me prit par un de mes boutons :

– Missaïl Alexéïévitch, mon ange, j'estime que si un homme du peuple ou un monsieur touche le moindre intérêt, c'est, par cela seul, un malfaiteur. Dans l'âme d'un tel homme, la vérité ne peut pas exister.

Mince, pâle, terrible, Rédka ferma les yeux, secoua la tête et prononça d'un ton d'oracle :

– Le puceron mange l'herbe, la rouille mange le fer et le mensonge mange l'âme. Mon Dieu, sauve-nous, pauvres

pécheurs que nous sommes !

V

Rédka n'était pas pratique, ne savait pas s'organiser. Il prenait plus d'ouvrage qu'il n'en pouvait exécuter, et, en faisant ses comptes, se perdait ; il s'affolait et était presque toujours en déficit. Il faisait des peintures, posait les vitres, collait les papiers et se chargeait même de travaux de couverture. Je me souviens que, pour de minimes commandes, il courait parfois deux ou trois jours pour trouver des couvreurs. C'était un excellent ouvrier et il lui arrivait de gagner jusqu'à dix roubles par jour. N'eût été son désir d'être patron coûte que coûte, et de s'intituler entrepreneur, il aurait eu sans doute les poches bien garnies.

Il était payé à forfait et nous payait, ses ouvriers et moi, à la journée soixante-dix copeks à un rouble. Tant que durait la belle saison, nous faisions différents travaux au dehors ; mais nous peignions surtout les toits. Faute d'habitude, les pieds me brûlaient comme si je marchais sur un four ardent, et quand je mettais des bottes de feutre, je ne pouvais pas y résister. Mais ce ne fut que les premiers temps ; ensuite je m'accoutumai et tout alla bien. Je vivais maintenant au milieu de gens pour qui le travail manuel était obligatoire et qui travaillaient comme des chevaux de trait, souvent sans comprendre la signification morale du labeur ; terme que d'ailleurs ils n'employaient jamais. Parmi eux, je me sentais aussi une bête de somme, mais je comprenais de plus en plus l'obligation et la nécessité de ce que je faisais ; et cela, allégeant ma vie, me délivrait du doute.

Le premier temps, tout m'intéressait, tout m'était nouveau, comme si je venais de naître une seconde fois. Je pouvais dormir sur la terre, marcher pieds nus, ce qui est très agréable ; je pouvais me mêler au simple peuple sans gêner personne. Quand un cheval de fiacre tombait dans la rue, je courais aider à le relever, sans craindre de salir mes vêtements. Le principal était de vivre à mon propre compte et

de n'être à la charge de personne.

La peinture des toits, surtout en fournissant l'huile et la couleur, était considérée comme un ouvrage très lucratif ; à cause de cela, de bons maîtres-ouvriers, comme Rédka, ne faisaient pas fi de ce travail grossier et ennuyeux. En pantalons courts, les pieds maigres et violets, il marchait sur les toits, ressemblant à une cigogne ; et je l'entendais dire, tout en maniant le pinceau et soupirant lourdement :

– Malheur, malheur à nous, pauvres pécheurs !

Il marchait sur les toits tout aussi aisément que sur un plancher. Bien qu'il fût malade et pâle comme un mort, son agilité était extraordinaire.

Tout comme les jeunes, il peignait les dômes et les coupoles des églises, sans échafaudages, à l'aide seulement d'échelles et de cordes, et quand il était à une grande hauteur, il était un peu effrayant de le voir se redresser soudain de toute sa taille et proclamer à on ne sait qui :

– Le puceron mange l'herbe, la rouille le fer et le mensonge l'âme !

Ou bien, pensant à quelque chose, il se répondait tout haut :

– Tout est possible ! Tout peut arriver !

Quand je rentrais de mon travail, tous les gens assis sur des bancs près des portes, tous les marchands, les gamins, et leurs patrons, me lançaient diverses remarques moqueuses et méchantes, et cela m'irritait au début et me semblait monstrueux.

– Petit Profit ! Barbouilleur ! Ocre !

Personne n'était plus malveillant pour moi que ceux qui avaient été, naguère encore, de petites gens et avaient gagné leur pain en trimant. Au marché, quand je passais près du marchand de fer, on m'aspergeait d'eau, comme par hasard, et

même, une fois, on lança un bâton contre moi. Un marchand de poisson, à cheveux blancs, me barra le passage et m'apostropha avec colère :

– Ce n'est pas de toi qu'on a pitié, imbécile ! C'est de ton père !

Mes connaissances, quand elles me rencontraient, étaient gênées, on ne sait pourquoi. Certains me prenaient pour un original et un bouffon ; d'autres me plaignaient ; les troisièmes ne savaient comment se comporter et j'avais peine à les comprendre. Un jour, je rencontrai Anioûta Blagovo. J'allais à mon travail et portais deux longs pinceaux et un seau de couleur. M'ayant reconnu, Anioûta rougit.

– Je vous prie de ne pas me saluer dans la rue… me dit-elle nerveusement, d'une voix tremblante et sévère, sans me tendre la main. Et des larmes brillèrent dans ses yeux. Si vous croyez que vous faites ce que vous devez, soit !… mais je vous prie d'éviter de me rencontrer !

Je n'habitais plus la Bolchâïa Dvoriânnskaïa, mais le faubourg Makârikha, chez mon ancienne bonne, Kârpovna, brave vieille, taciturne, qui pressentait toujours quelque malheur, craignait tous les songes et voyait même dans les abeilles et les guêpes qui entraient dans sa chambre de mauvais présages. Et de m'être fait ouvrier, cela aussi ne présageait, à son avis, rien de bon.

– Malheur à toi, disait-elle en remuant tristement la tête. Malheur à toi.

Dans la petite maison vivait avec elle son fils adoptif Prokôfy, le boucher, un garçon de trente ans, énorme, mal bâti, roux, avec des moustaches raides. Me rencontrant il me cédait respectueusement le pas, et quand il était ivre, me saluait militairement, les cinq doigts de sa main écartés. Le soir, il soupait et je l'entendais, à travers la cloison de planches, soupirer et grogner, en ingurgitant l'un après l'autre des verres de vodka.

– Mère ! appelait-il à mi-voix.

– Eh bien, répondait Kârpovna qui aimait à la folie son fils adoptif. Qu'as-tu, mon petit ?

– Je peux, mère, vous donner une satisfaction. En cette vie terrestre et cette vallée de larmes, je vous nourrirai jusqu'à vos vieux jours ; et quand vous mourrez, je vous enterrerai à mes frais. Je le dis, et ce sera.

Je me levais tous les jours avant l'aube, et me couchais tôt. Nous autres, ouvriers peintres, nous mangions beaucoup et dormions profondément ; mais je ne sais pourquoi, j'avais, la nuit, de très forts battements de cœur. Je ne me disputais pas avec mes camarades.

Les injures, les jurons affreux et les invectives dans le genre de : « que tes yeux éclatent », ou : « que le choléra te torde », ne cessaient pas, mais nous vivions cependant en bonne intelligence. Les camarades supposaient que j'appartenais à une secte religieuse et se moquaient de moi avec bonhomie, disant que même mon père m'avait renié. Ils racontaient aussi qu'ils allaient rarement eux-mêmes à l'église et que beaucoup d'entre eux n'avaient pas été à confesse depuis dix ans. Ils justifiaient leur libertinage en disant que le peintre est parmi les hommes comme le choucas parmi les oiseaux. Ils m'aimaient et me traitaient avec respect. Il leur plaisait évidemment que je ne fusse pas buveur, ne fumasse pas, et menasse une vie calme et rangée. Ils étaient seulement surpris de ne pas me voir comme eux voler l'huile, ni aller avec eux demander des pourboires aux clients. Voler de l'huile et de la couleur au patron, était un usage du métier, et n'était pas regardé comme un vol. Il est à remarquer qu'un homme aussi juste que Rédka emportait chaque fois, en quittant le travail, un peu de blanc de céruse et d'huile. Demander des pourboires ne faisait aucune honte, même aux vieillards respectables qui possédaient des maisons à Makârikha ; et il était déplaisant et honteux de voir la foule des camarades féliciter un homme de rien, au commencement et à la fin des travaux, et le remercier

humblement de ce qu'il leur eût donné dix copeks.

Ils se tenaient avec les clients comme de rusés courtisans et je me rappelais presque chaque jour le Polonius de Shakespeare.

– Il pleuvra probablement, disait le client en regardant le ciel.

– Il pleuvra, il pleuvra certainement, acquiesçaient les peintres.

– Cependant les nuages ne sont pas des nuages de pluie ; il ne pleuvra peut-être pas.

– Il ne pleuvra pas, votre Noblesse ; il ne pleuvra assurément pas.

Derrière eux, ils parlaient des clients ironiquement ; et par exemple, voyant un monsieur assis à un balcon, lisant son journal, ils disaient :

– Il lit le journal et je parie qu'il n'a rien à manger.

Je n'allais pas voir les miens. En rentrant chez moi, je trouvais des billets courts et inquiets, où ma sœur me parlait de mon père. Tantôt, à dîner, il avait été particulièrement préoccupé ; tantôt il avait chancelé, s'était enfermé chez lui, et n'était pas sorti de longtemps. Ces nouvelles m'agitaient. Je ne pouvais pas dormir, et parfois j'allais rôder à la Bolchâïa Dvoriânnskaïa, devant notre maison, regardant les fenêtres sombres, et tâchant de deviner si chez nous tout allait bien. Ma sœur venait les dimanches, en cachette, faisant mine de ne pas venir chez moi, mais chez notre bonne. Si elle entrait chez moi, elle était très pâle, les yeux en larmes ; et tout de suite elle recommençait à pleurer.

– Notre père n'y résistera pas, disait-elle. S'il lui arrivait – Dieu nous en préserve ! – un malheur, ta conscience te le reprocherait toute la vie. C'est affreux, Missaïl ! Je t'en supplie au nom de notre mère, change de conduite !

– Sœur, lui disais-je, comment changer quand je suis sûr d'agir selon ma conscience ! Comprends-moi !

– Je sais que tu agis selon ta conscience, mais peut-être pourrais-tu t'y prendre autrement pour n'affliger personne.

– Oh ! saints du Paradis ! soupirait la vieille bonne derrière la porte. Malheur à toi ! Il y aura du malheur, mes chéris !

VI

Un dimanche, Blagovo arriva chez moi à l'improviste. Il avait son dolman de toile, une chemise de soie et de hautes bottes vernies.

– Je viens chez vous en étudiant, commença-t-il, me serrant fortement la main. J'entends parler de vous chaque jour et je voudrais causer avec vous, comme on dit, à cœur ouvert. On s'ennuie mortellement en ville ; il n'y a pas âme qui vive ; personne à qui dire un mot. Comme il fait chaud, Mère très pure !… poursuivit-il en enlevant sa veste, et restant en chemise de soie. Mon cher, permettez-moi de causer avec vous !

Je m'ennuyais et souhaitais moi aussi depuis longtemps de me trouver avec des gens qui ne fussent pas peintres en bâtiments ; je fus sincèrement heureux de le voir.

– Je commencerai par vous dire, fit-il en s'asseyant sur mon lit, que je sympathise de tout mon cœur avec vous, et que je respecte profondément votre manière de vivre. Ici, en ville, on ne vous comprend pas et il n'y a personne qui le puisse, car, vous le savez vous-même, il n'y a, à peu d'exceptions près, ici, que des « groins » comme dit Gogol. Mais je vous avais deviné tout de suite, le jour du pique-nique. Vous êtes une âme noble, vous êtes un homme honnête, élevé ! Je vous estime et je considère comme un grand honneur de vous serrer la main, poursuivit-il avec emphase. Pour changer aussi brusquement et radicalement sa vie que vous l'avez fait, il a fallu passer par une évolution spirituelle complexe ; et, pour continuer cette vie, et vous trouver constamment à la hauteur de vos convictions, il vous faut chaque jour une grande tension d'esprit et de cœur. Maintenant, pour commencer, ne trouvez-vous pas, dites-moi, que si vous aviez dépensé cette volonté, cet effort, tout ce potentiel à quelque autre but, – par exemple, à devenir un grand savant ou un artiste, – votre vie

n'eût pas été plus large, plus profonde et n'aurait pas été plus féconde à tous les points de vue ?

Nous causâmes, et, quand nous en vînmes à parler du labeur physique, j'émis l'idée qu'il ne fallait pas que les forts opprimassent les faibles, que la minorité fût un parasite de la majorité, une pompe aspirant chroniquement les meilleurs sucs ; autrement dit, qu'il fallait que tous, sans exception, les faibles et les forts, les riches et les pauvres, prissent une part égale à la lutte pour l'existence, et qu'en ce cas, il n'y avait pas de meilleur mode de nivellement que le travail physique, considéré comme un devoir général.

– Donc, selon vous, tout le monde, sans exception, doit être occupé à un labeur physique ? demanda le docteur.

– Oui.

– Et ne trouvez-vous pas que, si tout le monde et, dans ce nombre, l'élite, les penseurs et les savants, prenant part à la lutte pour l'existence, chacun pour soi, perd son temps à casser des pierres ou à peindre des toits, cela peut être une sérieuse menace pour le progrès ?

– Où est donc le danger ? demandai-je. Le progrès consiste dans l'amour, dans l'accomplissement des lois morales ; si vous n'opprimez personne, si vous n'êtes à charge à personne, quel autre progrès vous faut-il encore ?

– Mais permettez ! dit tout à coup Blagovo avec fougue ; mais permettez ! Si l'escargot dans sa coquille s'occupe de son propre perfectionnement et épluche la loi morale, appelez-vous cela le progrès ?

– Pourquoi l'éplucherait-il ? dis-je, irrité. Si vous ne forcez pas votre prochain à vous nourrir, à vous habiller, à vous donner à boire, à vous défendre, dans cette vie qui est toute fondée sur l'esclavage, n'est-ce pas un progrès ? À mon avis, c'est le progrès le plus tangible, et peut-être le seul possible et nécessaire à l'humanité.

– Les limites du progrès universel sont infinies, et il est même étrange, pardonnez-moi de le dire, de parler d'un progrès possible, limité à nos besoins ou à des considérations passagères.

– Si les bornes du progrès sont infinies, comme vous le dites, cela signifie, répondis-je, que ses buts ne sont pas définis ; c'est vivre et ne pas savoir nettement pour quoi l'on vit !

– Soit ! Mais « ne pas savoir » est, en ce sens-là, moins triste que ce que vous appelez « savoir ». Je gravis un escalier qui s'appelle progrès, civilisation, culture ; je monte, je monte, ne sachant positivement pas où je vais ; mais au fond est-ce seulement à cause de cet escalier merveilleux qu'il vaut la peine de vivre ? Et vous, vous savez pourquoi vous vivez : pour que les uns n'asservissent pas les autres ; pour que l'artiste et que celui qui broie ses couleurs aient le même repas. Mais c'est là le côté petit-bourgeois, et « pot-au-feu », le côté gris de la vie ; et vivre pour cela seulement, n'est-ce pas écœurant ? Si certains insectes en asservissent d'autres, qu'ils aillent au diable, qu'ils se dévorent entre eux ! Nous n'avons pas à y penser. Ils mourront quand même et pourriront, que vous les sauviez ou non de l'esclavage. Il faut penser au grand « inconnu » qui attend toute l'humanité dans un avenir lointain.

Blagovo discutait avec chaleur, mais, en même temps, il était évident qu'une autre idée l'occupait.

– Votre sœur ne viendra sans doute pas, dit-il après avoir regardé sa montre. Hier elle était chez mes parents et disait qu'elle viendrait vous voir… Vous parlez continuellement de l'esclavage, reprit-il. C'est un cas particulier, et toutes ces questions l'humanité les résout graduellement et d'elle-même…

Nous parlâmes de progression graduelle. Je dis que la question d'agir bien ou mal, chacun doit la décider sans attendre que l'humanité s'occupe de la résoudre par voie de

développement progressif. D'ailleurs la progression comporte du bien et du mal. À côté du développement progressif des idées humanitaires, il y a la croissance progressive d'idées d'un autre ordre. Le servage n'existe plus, mais le capitalisme croît. En ce temps d'idées libérales, tout comme au temps de Baty{8}, la majorité nourrit, habille et défend la minorité, tout en restant elle-même affamée, dévêtue, et désarmée. Un pareil système s'accorde très bien avec toutes les influences et tous les courants que l'on voudra, parce que l'on cultive progressivement aussi l'art d'asservir. Nous ne fustigeons plus nos domestiques à l'écurie, mais nous donnons à l'esclavage des formes raffinées, ou du moins nous savons trouver une excuse à ses diverses applications. Chez nous les idées sont une chose ; mais si maintenant, à la fin du dix-neuvième siècle, nous pouvions nous décharger encore sur les ouvriers, même de nos fonctions physiologiques les plus désagréables, nous le ferions, et nous dirions, pour notre défense, que si les meilleurs, les penseurs et les savants doivent perdre un temps précieux à accomplir ces fonctions, un danger sérieux menace le progrès.

Ma sœur survint. Voyant le docteur, elle s'émut, se troubla et se mit à dire qu'il était temps de rentrer à la maison, auprès de son père.

– Cléopâtra Alexéïévna, dit Blagovo persuasivement, mettant ses deux mains sur son cœur, que peut-il arriver à votre père si vous passez encore une demi-heure avec nous ?

Il était sincère et savait persuader. Ma sœur, ayant réfléchi une minute, se mit à rire et s'égaya soudain comme lors du pique-nique. Nous allâmes dans les champs et nous nous assîmes sur l'herbe, continuant notre conversation. Et nous regardions la ville où les fenêtres, tournées vers l'ouest, semblaient en or, parce que le soleil se couchait.

Après ce jour-là, chaque fois que ma sœur venait chez moi, Blagovo y apparaissait aussi, et tous deux se saluaient comme si leur rencontre était fortuite. Ma sœur nous écoutait discuter,

tous les deux, et, pendant ce temps, elle avait une expression joyeuse, ravie, émue et curieuse. Il me semblait que, devant ses yeux, s'ouvrait peu à peu un monde tout nouveau, qu'elle tâchait de pénétrer maintenant. En l'absence du médecin, elle était silencieuse et triste, et si elle pleurait quelquefois, assise sur mon lit, c'était pour des raisons qu'elle ne me disait pas.

En août, Rédka nous ordonna de nous préparer à aller travailler sur la ligne. Deux jours avant qu'on nous « poussât » comme un troupeau hors de la ville, mon père vint chez moi. Il s'assit et lentement, sans me regarder, essuya sa figure rouge, puis il prit dans sa poche notre *Messager* local et, sans se presser, appuyant sur chaque mot, il lut que mon camarade, le fils du directeur du bureau de la banque d'État, était nommé chef de division à la Chambre des finances.

– Et maintenant, dit-il en pliant le journal, regarde-toi ; tu n'es qu'un mendiant, un déguenillé, un vaurien ! Les ouvriers et les paysans eux-mêmes réclament l'instruction ; et toi, un Pôloznév, qui a des ancêtres nobles et distingués, tu descends dans la boue ! Mais je ne suis pas venu ici pour te parler : je ne m'occupe plus de toi, continua-t-il d'une voix sourde en se levant ; je suis venu savoir où est ta sœur, vaurien ! Elle a quitté la maison après dîner ; il est déjà près de huit heures, et elle n'est pas rentrée ! Elle a commencé à sortir sans me le dire ; elle est moins respectueuse avec moi, et je sens là le résultat de ta mauvaise et honteuse influence ! Où est-elle ?

Il avait à la main le parapluie que je connaissais ; je me troublais et me raidissais comme un écolier, attendant qu'il se mît à me battre. Mais il remarqua que je regardais son parapluie, et cela le retint probablement.

– Vis à ton gré, me dit-il ; je te prive de ma bénédiction.

– Oh ! saints de lumière ! balbutia ma bonne derrière la porte : malheureux que tu es ! Oh ! mon cœur pressent un malheur !…

Je travaillai sur la ligne. Pendant tout le mois d'août les

pluies tombèrent sans cesse ; il faisait humide et froid ; on ne pouvait pas rentrer le blé, et, dans les grandes exploitations où l'on moissonnait à la machine, la paille restait, non pas en meules, mais en tas ; et je me rappelle que ces malheureux tas devenaient chaque jour plus noirs et que les grains commençaient à germer. Il était difficile de travailler. Les averses abîmaient tout ce que nous faisions. Rester dans les bâtiments de la gare et y dormir nous était interdit ; nous nichions dans les huttes de terre, sales et humides, où les cheminots vivaient en été. La nuit, je ne pouvais pas dormir à cause du froid et des cloportes qui couraient sur ma figure et mes mains. Et quand on travaillait près des ponts, chaque soir des cheminots en foule venaient chez nous, uniquement pour « rosser les peintres » ; c'était pour eux une espèce de sport. On nous rossait, on nous volait nos pinceaux, et, pour nous mettre hors de nous et nous forcer à nous battre, on abîmait notre ouvrage ; par exemple, on barbouillait en vert les guérites.

Pour mettre le comble à nos malheurs, Rédka commença à nous payer très irrégulièrement. Tous les travaux de peinture du secteur avaient été adjugés à un entrepreneur ; celui-ci les avait passés à un autre et ce dernier les passa à Rédka en se réservant 20 pour 100. Le travail en lui-même était désavantageux et encore la pluie survint !

Le temps passait sans que nous travaillions et Rédka nous devait nos journées. Les ouvriers, affamés, étaient prêts à le battre ; ils l'appelaient filou, buveur de sang, Judas le vendeur du Christ, et lui, le malheureux, soupirait, levait de désespoir les mains au ciel, et allait à tous moments chez Mme Tchéprakov emprunter de l'argent.

VII

L'automne fut pluvieux, sombre, boueux. Quand la morte-saison arriva, je restais des trois jours à la maison, sans ouvrage. Alors, je faisais différents travaux autres que la peinture. Par exemple, je traînais de la terre pour faire des sols battus et je recevais, pour cela, vingt copeks par jour. Blagovo était à Pétersbourg. Ma sœur ne venait plus chez moi. Rédka, malade, était couché, attendant chaque jour la mort.

Mon humeur, elle aussi, était couleur d'automne. Peut-être parce que, devenu ouvrier, je ne voyais que l'envers de la vie, je faisais presque chaque jour des découvertes qui me désespéraient. Ceux de mes concitoyens sur lesquels je n'avais précédemment aucune opinion, ou qui, à première vue, semblaient honnêtes, m'apparaissaient maintenant bas, cruels, capables de toutes les vilenies.

Comme nous étions des gens du peuple, on nous grugeait ; on nous trompait sur notre salaire ; on nous faisait attendre des heures sous des porches froids ou à la cuisine ; on nous insultait ; on nous traitait grossièrement.

Cet automne, je collais des papiers dans le salon de lecture de notre club. J'étais payé sept copeks le rouleau, et on m'enjoignit de signer que j'en avais reçu douze. Quand je refusai de le faire, un monsieur de bonne mine, avec des lunettes en or, l'un des administrateurs du club, me dit :

– Si tu parles encore, mauvais garnement, je te casse la gueule.

Et quand le domestique lui souffla que j'étais le fils de l'architecte Pôloznév, il se troubla, rougit, mais se remettant aussitôt, il dit :

– Que le diable l'emporte !

Dans les boutiques, on nous débitait, à nous autres ouvriers, de la viande passée, de la farine moisie et du thé qui

avait déjà servi. À l'église, la police nous bousculait ; à l'hôpital, les infirmiers et les infirmières nous volaient, et, si, par pauvreté, nous ne leur donnions pas de pourboires, par représailles on nous servait à manger dans de la vaisselle sale. À la poste, le plus petit des employés s'arrogeait le droit de nous traiter comme des animaux et de crier grossièrement et impudemment : « Patiente ! Ne peux-tu pas attendre ? » Les chiens de garde mêmes nous traitaient sans aménité et se jetaient sur nous avec une fureur particulière. Mais ce qui me frappait le plus dans ma nouvelle situation, c'était le manque absolu de justice, ce que le peuple traduit par les mots : « Ils ont oublié Dieu. » Rarement un jour passait sans filouterie. Les marchands, en nous vendant l'huile de lin, les entrepreneurs, les ouvriers, et même les clients, nous trompaient. Il ne pouvait pas être question, on l'entend bien, d'aucun droit pour nous. L'argent même que nous avions gagné, nous devions le quémander respectueusement comme une aumône, restant sans casquette à la porte de l'escalier de service.

Je tapissais au club une des chambres voisines de la salle de lecture ; un soir, comme je m'apprêtais à partir, la fille de Dôljikov entra dans cette pièce, un paquet de livres à la main.

Je la saluai.

– Ah ! bonjour, dit-elle, en me reconnaissant tout de suite et me tendant la main. Enchantée de vous voir !

Elle souriait et regardait avec curiosité ma blouse, mon seau de colle, les papiers étendus par terre. Je me troublai, et elle aussi se sentit gênée.

– Excusez-moi de vous regarder ainsi, dit-elle ; on m'a beaucoup parlé de vous. Surtout le docteur Blagovo qui est tout simplement amoureux de vous. J'ai déjà fait la connaissance de votre sœur ; c'est une jeune fille charmante, sympathique, mais je n'ai pu la convaincre que, dans votre simplification d'existence, il n'y a rien d'effrayant. Au contraire, vous êtes maintenant l'homme le plus intéressant de la ville.

Elle regarda à nouveau le seau à colle, les papiers et poursuivit :

– J'ai demandé au docteur Blagovo qu'il me fasse faire plus ample connaissance avec vous ; il a évidemment oublié ou il n'en a pas eu le loisir. Quoi qu'il en soit, maintenant, nous nous connaissons, et si vous veniez chez moi sans façon, j'en serais bien obligée. J'ai tellement envie de causer ! Je suis une personne simple, dit-elle en me tendant la main. J'espère que chez moi vous vous sentirez à l'aise. Mon père est en ce moment à Pétersbourg.

Elle disparut dans le salon de lecture avec un froufrou de robe, et, rentré à la maison, je ne pus m'endormir de longtemps.

Durant ce même triste automne, une bonne âme, voulant adoucir mon existence, m'envoyait de temps à autre du thé, des citrons, des biscuits, des gelinottes rôties. Karpôvna disait qu'un soldat apportait cela, mais sans savoir de la part de qui. Le soldat s'enquérait de ma santé, demandait si je dînais tous les jours et si j'avais des vêtements chauds. Quand vinrent les gelées, on m'envoya, toujours par le soldat, et en mon absence, une écharpe molle en tricot, d'où émanait une douce odeur à peine perceptible ; et je devinai qui était ma bonne fée. L'écharpe sentait le muguet, le parfum préféré d'Anioûta Blagovo.

L'hiver, il y eut plus d'ouvrage et ce fut plus gai : Rédka se remit, et nous travaillions dans l'église du cimetière à enduire l'iconostase pour la redorer. C'était un travail propre, tranquille, et, comme disaient les nôtres, avantageux. On pouvait gagner beaucoup en un jour, et le temps coulait vite, sans que l'on s'en aperçût. Ni injures, ni rires, ni conversations bruyantes. L'endroit même invitait au calme, à la dévotion, aux idées sérieuses et paisibles. Absorbés par le travail, nous nous tenions immobiles comme des statues. Il régnait un silence absolu, comme il convient dans les cimetières, et s'il arrivait qu'un instrument tombât, ou que la flamme d'un

lampadaire crépitât, ces bruits résonnaient fortement et rudement, et nous nous retournions. Après un long silence on entendait parfois un bourdonnement semblable à un vol d'abeilles. C'était l'enterrement d'un enfant, que l'on chantait à mi-voix au parvis. Ou bien l'artiste qui peignait dans la coupole une colombe entourée d'étoiles commençait à siffler doucement, mais se reprenant, il se taisait aussitôt. Ou encore c'était Rédka, se parlant à lui-même et qui disait avec un soupir : « Tout peut arriver ! Tout ! » Ou bien au-dessus de nos têtes, retentissait une sonnerie lente et lugubre ; et les peintres disaient que c'était sans doute l'enterrement d'un riche.

Je passais mes journées dans le silence, dans la pénombre de l'église, et durant les longues soirées je jouais au billard ou j'allais au théâtre, au paradis, dans mon nouveau costume de jersey, acheté avec l'argent que j'avais gagné. Les spectacles et les concerts chez les Ojôguine étaient commencés ; Rédka maintenant brossait seul les décors. Il me racontait le sujet des pièces et des tableaux vivants qu'il voyait ; et je l'écoutais avec envie. J'avais un vif désir d'aller aux répétitions, mais je ne me décidais pas à me rendre chez les Ojôguine.

Blagovo arriva une semaine avant Noël ; nous reprîmes nos discussions, et, le soir, nous jouions au billard. Il quittait son habit, déboutonnait sa chemise et tâchait de se donner un air de viveur acharné. Il buvait peu, mais bruyamment ; et il s'ingéniait à dépenser jusqu'à vingt roubles dans un mauvais traktir tel que le « Volga ».

Ma sœur recommençait à venir me voir. En se retrouvant, ils feignaient chaque fois l'étonnement, mais à la figure joyeuse et gênée de Cléopâtra, il était manifeste que ces rencontres n'étaient pas dues au hasard. Un soir que nous jouions au billard, Blagovo me dit :

– Pourquoi n'allez-vous pas chez Mlle Dôljikov ? Vous ne connaissez pas Maria Vîctorovna ? Elle a de l'esprit ; elle est exquise ; c'est une âme simple et bonne.

Je lui racontai comment l'ingénieur m'avait reçu au

printemps.

– N'y pensez plus ! dit, le docteur en riant. L'ingénieur est une personne, et sa fille, une autre. Croyez-moi, mon cher, ne la froissez pas ; allez un jour la voir. Par exemple, allons-y demain soir. Voulez-vous ?

Je me laissai entraîner. Le lendemain soir, ayant endossé mon costume neuf, un peu ému, je me rendis chez Mlle Dôljikov.

Le domestique ne me parut plus aussi hautain et rébarbatif, et les meubles aussi luxueux que le matin où j'étais venu en solliciteur. Maria Vîctorovna m'attendait. Elle me reçut comme une vieille connaissance, et me serra fortement la main, en amie. Elle avait une robe de drap gris avec des manches larges et une coiffure, qu'en ville, un an après, lorsqu'elle devint à la mode, on appela : « oreilles de chien ». Ses cheveux étaient ramenés sur les oreilles, et la figure de Maria Vîctorovna en semblait plus large. Elle me parut, cette fois, ressembler beaucoup à son père qui avait aussi la figure large et colorée, et une vague expression de postillon. Elle était belle et élégante, mais plus toute jeune, l'air d'avoir trente ans, bien qu'elle n'en eût que vingt-cinq, au plus.

– Ce cher docteur, comme je lui suis reconnaissante ! dit-elle, en me faisant asseoir. Sans lui, vous ne seriez pas venu. Je m'ennuie à périr ! Mon père est parti et m'a laissée seule, et je ne sais que faire dans cette ville.

Puis elle se mit à me demander où je travaillais, où je vivais et combien je gagnais.

– Vous ne dépensez que ce que vous gagnez ? me demanda-t-elle.

– Pas davantage.

– Heureux homme ! soupira-t-elle. Il me semble que tout le mal, dans la vie, provient de l'oisiveté, de l'ennui, du vide de l'âme, toutes choses inévitables quand on prend l'habitude de

vivre aux dépens des autres. Ne croyez pas que je dise cela par pose ; je suis très sincère. Il n'est ni intéressant, ni agréable d'être riche. On a dit : « Une richesse mal acquise vous fait des amis. » C'est qu'il n'y a pas et ne peut pas y avoir de richesse bien acquise.

Elle regarda les meubles avec une expression sérieuse et froide, comme pour les compter et poursuivit :

– Le confort et les agréments de la vie ont un attrait magique ; ils séduisent même les plus forts. Dans le temps, nous vivions, mon père et moi, modestement, et maintenant, voyez ! Le croirait-on ! dit-elle, levant les épaules : nous dépensons jusqu'à vingt mille roubles par an… En province !

– Il faut regarder, dis-je, le confort et les agréments de la vie comme le privilège inévitable du capital et de l'instruction, et il me semble qu'on peut en jouir même en exerçant les travaux les plus pénibles et les plus sales. Votre père est riche, mais pour cela, il a dû commencer, comme il le dit, par être graisseur et mécanicien.

Elle sourit et hocha la tête d'un air sceptique.

– Papa mange parfois aussi du pain et boit du *kvass*{9}, dit-elle ; mais ce n'est que par amusement, ou par caprice.

À ce moment, la sonnette retentit et elle se leva.

– Les gens instruits et riches doivent travailler comme tout le monde, poursuivit-elle, et le confort doit être le même pour tous. Il ne doit exister aucun privilège. Mais laissons la philosophie ! Racontez-moi quelque chose de gai. Parlez-moi de vos peintres, comment sont-ils ? amusants ?

Blagovo entra. Je me mis à parler de mes camarades, mais, faute d'habitude, j'étais embarrassé et parlais à la façon d'un ethnographe, sérieusement et sans flamme. Le futur docteur rapporta aussi quelques anecdotes sur la vie des ouvriers. Il se balançait, pleurait, se mettait à genoux, faisait l'ivrogne, se couchait à terre. C'était un vrai jeu d'artiste, et Maria

Vîctorovna riait aux larmes en le regardant. Ensuite il joua du piano, chanta de sa voix de ténor fluette, mais agréable, et Maria Vîctorovna se tenait à côté de lui, choisissant les morceaux et le corrigeant quand il se trompait.

– J'ai entendu dire que vous chantiez aussi ? lui dis-je.

– Comment donc « aussi » ? releva Blagovo. Elle chante merveilleusement, c'est une artiste ! Et ce que vous allez lui dire !

– Jadis, me répondit Maria Vîctorovna, je travaillais sérieusement le chant, mais maintenant je l'ai abandonné…

Et assise sur un petit tabouret, elle nous raconta sa vie à Pétersbourg, mimant des chanteurs célèbres, imitant leurs voix et leur façon de chanter. Elle fit sur une feuille d'album le portrait du docteur, puis le mien ; elle dessinait mal, mais attrapait la ressemblance.

Elle riait, plaisantait, minaudait un peu, et cela lui allait mieux que de parler de richesse mal acquise ; il me semblait qu'elle m'avait parlé de richesse et de confort, non pas sérieusement, mais pour imiter quelqu'un. C'était une excellente actrice comique. Je la comparais, en pensée, aux jeunes filles de la ville ; l'honnête et belle Anioûta Blagovo elle-même s'effaçait, comparée à elle. La différence était grande : une belle rose de jardin et une églantine sauvage.

Nous soupâmes. Le docteur et Maria Vîctorovna burent du vin rouge, du champagne et du café avec du cognac. Ils trinquaient à l'amitié, à l'esprit, au progrès, à la liberté ; et ils ne s'enivraient pas. Ils étaient seulement devenus plus rouges et riaient souvent aux larmes, sans motif. Pour ne pas paraître ennuyeux, je bus aussi du vin rouge.

– Les natures riches, douées de talent, disait Mlle Dôljikov, savent comment elles doivent vivre et vont droit leur chemin, mais les gens moyens, comme moi, par exemple, ne savent rien et ne peuvent rien par eux-mêmes ; il ne leur reste qu'à découvrir un profond courant social et à se laisser aller là où il

les emporte.

– Pouvons-nous découvrir ce qui n'existe pas ? demanda Blagovo.

– Nous ne découvrons rien parce que nous ne savons pas voir.

– Croyez-vous ? Les courants sociaux, voilà encore une invention littéraire ! Il n'y en a pas chez nous…

La discussion s'engagea.

– Nous n'avons pas et n'avons pas eu de profonds courants sociaux, dit le docteur en élevant la voix. Dieu sait ce qu'a été inventer la littérature moderne ! Elle a inventé, par exemple, des travailleurs intellectuels vivant à la campagne ; mais, fouillez toutes les campagnes et vous ne trouverez que des Néouvajaï-Koryto{10}, en veston ou en redingote noire qui font quatre fautes dans un mot de trois lettres. La vie cultivée chez nous n'a pas encore commencé : c'est la même sauvagerie, la même complète goujaterie, le même néant qu'il y a cinq cents ans. Les courants, les aspirations, tout cela est insignifiant, misérable, lié à des petits intérêts de rien. Peut-on trouver là quelque chose de sérieux ? S'il vous semble avoir découvert un profond courant social, et si, en le suivant vous sacrifiez votre vie à des idéals modernes, dans le goût du jour comme de libérer les insectes de l'asservissement ou de s'abstenir de viandes… je vous en félicite, mademoiselle. Nous devons étudier sans cesse, mais pour ce qui est des profonds courants sociaux, attendons encore. Nous ne sommes pas encore parvenus jusqu'à eux, et, en toute conscience, nous n'y comprenons rien.

– Vous n'y comprenez rien, mais moi je comprends, dit Maria Vîctorovna. Dieu, que vous êtes ennuyeux aujourd'hui !

– Oui, notre devoir est d'étudier sans cesse, d'amasser le plus possible de connaissances, parce que les courants sociaux sérieux sont là où il y a du savoir ; et le bonheur des générations futures n'est que dans le savoir. Je bois à la

science !

– Une chose est indiscutable, dit Maria Vîctorovna après avoir réfléchi : il faut arranger la vie autrement ; celle qu'on a menée jusqu'à présent ne vaut rien ; n'en parlons plus !

Quand nous sortîmes de chez elle, deux heures sonnaient à la cathédrale.

– Vous a-t-elle plu ? demanda Blagovo. N'est-ce pas qu'elle est charmante ?

Le jour de Noël, nous dînâmes chez Maria Vîctorovna, puis nous retournâmes chez elle presque chaque jour pendant les fêtes. Personne ne venait la voir ; elle avait raison de dire que, sauf le docteur et moi, elle n'avait pas de connaissances en ville. Nous passions la plus grande partie du temps en causeries. Parfois Blagovo apportait un livre et lisait à haute voix. En réalité, il était le premier homme instruit que j'eusse rencontré. Je ne puis juger s'il savait beaucoup de choses, mais il montrait continuellement son savoir pour en faire profiter les autres. Quand il parlait de quelque sujet médical, il ne ressemblait à aucun des médecins de la ville. Il produisait une impression particulière et nouvelle. Il me paraissait que, s'il voulait, il pouvait devenir un vrai savant. C'était peut-être le seul homme qui eût alors de l'influence sur moi. En le suivant et en lisant les livres qu'il me donnait, je ressentis peu à peu le besoin de savoir qui aurait spiritualisé mon triste labeur. Il me semblait même étrange que j'ignorasse, avant de le connaître, que tout l'univers se compose de soixante corps simples. Je ne savais pas ce qu'étaient l'huile, les couleurs, et me demandais comment j'avais pu l'ignorer. La fréquentation de Blagovo me releva moralement. Je discutais souvent avec lui, et, bien qu'ordinairement je gardasse mon opinion, je commençais pourtant à remarquer, grâce à lui, que bien des choses étaient obscures pour moi. Et je tâchais d'acquérir des notions plus précises pour qu'il y eût moins de lacunes dans mes connaissances, et d'équivoque dans ma conscience.

Toutefois, cet homme, le plus instruit de la ville et qui

avait le plus de valeur, était loin d'être une perfection. Dans ses façons, dans sa coutume de changer toute conversation en discussion, dans sa voix de ténor, d'ailleurs agréable, et même dans son amabilité, il y avait quelque chose de rustique, de séminariste. Et quand il enlevait sa redingote et se montrait en manches de chemise, ou quand il jetait un pourboire au garçon, il me semblait que, malgré sa culture, le Tartare survivait encore en lui.

Au moment des Rois, il repartit un matin pour Pétersbourg. Ma sœur vint me voir après dîner ; sans ôter sa pelisse et sa toque, elle restait assise, silencieuse, pâle, le regard fixe. Elle avait des frissons et on voyait qu'elle cherchait à se dominer.

– Tu as probablement pris froid, lui dis-je ?

Ses yeux se remplirent de larmes ; elle se leva et passa chez Kârpovna sans m'avoir dit un mot, comme si je l'avais offensée.

Peu après, j'entendis qu'elle disait, sur un ton de profonde amertume :

– Ma bonne, pourquoi ai-je vécu jusqu'à présent ? Conviens-en ; n'ai-je pas gâché ma jeunesse ? Passer les meilleures années de sa vie à inscrire des dépenses, à servir le thé, à compter des copeks, à amuser des hôtes, et croire qu'il n'y a rien de mieux au monde !… Ma bonne, comprends-moi, j'ai aussi des exigences humaines ! je veux vivre, moi aussi, et on a fait de moi une ménagère ! C'est affreux, affreux !

Elle jeta son trousseau de clés à travers la porte et il tomba dans ma chambre. C'étaient les clés du buffet, de l'armoire de la cuisine, de la cave et de la boîte à thé, ces mêmes clés que portait jadis ma mère.

– Oh ! saints du Paradis ! s'effraya la bonne. Saints bienheureux !

En s'en allant, ma sœur entra chez moi, ramassa les clés et dit :

– Excuse-moi. Il se passe en moi des choses étranges, ces derniers temps.

VIII

Un soir, en rentrant très tard de chez Maria Vîctorovna, je trouvai dans ma chambre un jeune agent de police, vêtu d'un uniforme neuf. Il était assis devant ma table et feuilletait un livre.

– Ah ! enfin ! dit-il en se levant et s'étirant. C'est la troisième fois que je viens chez vous. Le gouverneur a ordonné que vous vous présentiez chez lui demain matin à neuf heures précises.

Il prit de moi un récépissé, portant que j'exécuterais exactement l'ordre de son Excellence, et partit. Cette visite tardive, et l'ordre inattendu de me rendre chez le gouverneur, me causèrent une impression accablante. Dès l'enfance, je gardais la peur des gendarmes, des policiers, des gens de loi, et maintenant l'inquiétude me tenaillait comme si véritablement j'étais coupable. Et je ne parvenais pas à m'endormir. Ma bonne et Prokôfy étaient aussi inquiets et ne dormirent pas.

Ajoutez à cela que Kârpovna souffrait d'une oreille ; elle gémissait et se mit plusieurs fois à pleurer de douleur. Entendant que je ne dormais pas, Prokôfy entra doucement chez moi avec une petite lampe et s'assit à côté de ma table.

– Vous devriez boire une *poivrée*{11}, dit-il après avoir réfléchi. Dans cette vallée de larmes, quand on a bu, tout devient supportable. Si on versait aussi de la poivrée dans l'oreille de ma mère, ça lui ferait du bien.

Vers trois heures, il s'apprêtait à se rendre à l'abattoir. Je savais que je ne dormirais pas jusqu'au moment d'aller chez le gouverneur ; et pour tuer le temps de n'importe quelle façon, je l'accompagnai. Nous nous éclairions avec une lanterne, et son commis Nicôlka, garçon de treize ans, avec des taches bleues de froid sur la figure, et l'air d'un vrai brigand, nous suivait en traîneau. Il gourmandait le cheval d'une voix

enrouée.

– Chez le gouverneur, me disait Prokôfy, en chemin, on vous tancera. Il y a les réprimandes du gouverneur, celles de l'archimandrite, celles des officiers, celles des docteurs. Chaque condition sociale a sa règle, et comme vous ne suivez pas la vôtre, on ne peut pas vous le pardonner.

L'abattoir se trouvait derrière le cimetière. Je ne l'avais vu que de loin. C'étaient trois lugubres hangars entourés d'une palissade grise, d'où s'échappait une suffocante puanteur quand le vent soufflait de leur côté, durant les chaudes journées d'été. Entré dans la cour, je ne distinguais pas les hangars dans l'obscurité. Je heurtais des chevaux et des traîneaux vides ou déjà chargés de viande. Les hommes circulaient avec des lanternes et juraient d'une façon répugnante. Prokôfy et Nicôlka juraient tout aussi salement, et l'air retentissait de jurons, de toux et de hennissements de chevaux.

Cela sentait les cadavres et le fumier… Il dégelait ; la neige se mêlait de boue, et il me semblait, dans l'obscurité, que je marchais dans des mares de sang.

Ayant rempli notre traîneau de viande, nous nous rendîmes au marché, au banc de Prokôfy. Il commençait à faire jour. Une à une, des cuisinières avec des paniers, et de vieilles dames en pelisses, arrivèrent. Prokôfy, une hache à la main, avec son tablier blanc taché de sang, jurait atrocement, se signait en regardant l'église, hurlait dans tout le marché, assurant qu'il vendait la viande à son prix, et même avec perte. Il pesait mal, rendait mal la monnaie ; les cuisinières s'en apercevaient, mais étourdies par ses cris, elles ne protestaient pas, se contentant de l'appeler bourreau. Levant et abaissant sa terrible hache, il prenait des poses pittoresques, et chaque fois qu'avec un air féroce, il criait « hak », je craignais qu'il ne coupât réellement la tête ou le bras de quelqu'un. Je passai toute la matinée à son banc, et quand j'allai chez le gouverneur, ma pelisse sentait la viande et le

sang. Mon état d'âme était comme si l'on m'eût ordonné d'attaquer un ours avec un épieu. Je me rappelle le haut escalier avec un tapis rayé, et le jeune fonctionnaire, avec un habit à boutons dorés, qui, silencieusement, me montra des deux mains la porte, et courut m'annoncer. Je pénétrai dans une salle dont l'ameublement était luxueux, mais froid et sans goût. Les glaces hautes et étroites entre les fenêtres et les portières jaune vif faisaient mal aux yeux. On voyait que les gouverneurs changeaient, mais les meubles demeuraient : Le jeune fonctionnaire me montra une autre porte des deux mains, et je me dirigeai vers une grande table verte, derrière laquelle se tenait un général, ayant au cou l'ordre de Saint-Vladimir.

– Monsieur Pôloznév, commença-t-il, tenant une lettre à la main, et ouvrant largement la bouche en rond comme pour prononcer la lettre 0, je vous ai prié de vous présenter ici pour vous expliquer ce qui suit. Votre estimé père s'est adressé oralement et par écrit au maréchal de la noblesse du gouvernement, le priant de vous faire appeler et de vous représenter l'inconvenance de votre conduite, incompatible avec la qualité de noble, que vous avez l'honneur de posséder. Son Excellence, Alexandre Pâvlovitch{12}, considérant avec raison que votre conduite peut servir de mauvais exemple, et jugeant que ses seules admonestations seraient insuffisantes et que des mesures administratives s'imposent, m'a soumis dans cette lettre ses vues à votre égard. Je les partage entièrement.

Il dit cela tranquillement, respectueusement, se tenant droit, exactement comme si j'étais son chef. Et il me regardait sans aucune sévérité. Son visage était flétri, usé, tout ridé ; sous ses yeux pendaient des poches ; il se teignait les cheveux et on ne pouvait déterminer quel âge il avait, quarante ans ou soixante.

– J'espère, dit-il, que vous comprendrez la délicatesse de l'estimé Alexandre Pâvlovitch, qui ne s'est pas adressé à moi officiellement, mais comme à un particulier. Je ne vous ai pas,

non plus, convoqué officiellement ; je ne vous parle pas à titre de gouverneur, mais en fervent admirateur de monsieur votre père. Je vous prie donc, ou de modifier votre conduite et de revenir aux obligations convenant à votre rang, ou, pour éviter le scandale, de vous en aller dans un autre endroit, où l'on ne vous connaîtra pas, et où vous pourrez vous occuper de ce qui vous plaira. Dans le cas contraire, je devrai recourir à des mesures extrêmes.

Il demeura silencieux une demi-minute, la bouche ouverte, en me regardant.

– Êtes-vous végétarien ? me demanda-t-il.

– Non, Excellence, je mange de la viande.

Il s'assit et prit un papier. Je le saluai et partis. Il ne valait plus la peine d'aller travailler avant le dîner. Je me rendis à la maison pour dormir, mais je n'y réussis pas à cause de l'impression désagréable et pénible, que m'avaient donnée l'abattoir et l'entretien avec le gouverneur. Et, ayant attendu le soir, troublé, de mauvaise humeur, je me rendis chez Maria Vîctorovna et lui racontai tout. Elle me regarda avec perplexité comme si elle ne me croyait pas ; puis, tout à coup, elle se mit à rire bruyamment, joyeusement, comme aiment à rire les gens débonnaires et gais.

– Si on racontait cela à Pétersbourg ! dit-elle, s'écroulant de rire, penchée sur son bureau. Si on racontait cela à Pétersbourg !

IX

Nous nous voyions maintenant souvent, jusqu'à deux fois par jour. Presque chaque jour, après dîner, elle venait au cimetière et, en m'attendant, elle lisait les inscriptions sur les croix et les monuments. Quelquefois, elle entrait à l'église et, debout à côté de moi, me regardait travailler. Le silence, le travail naïf des peintres et des doreurs, le bon sens de Rédka, et le fait que je ne me distinguais en rien des autres ouvriers, que je travaillais comme eux en manches de chemise, chaussé de pieds de bottes et qu'on me tutoyait, tout cela était nouveau pour elle et l'impressionnait. Une fois, devant elle, un ouvrier qui dessinait la colombe en haut du dôme, me cria :

– Missaïl, passe-moi de la céruse.

Je lui portai la céruse, et quand je redescendais l'échafaudage vacillant, elle me regarda, touchée aux larmes, et souriante :

– Comme vous êtes gentil ! dit-elle.

Je gardais de mon enfance un souvenir : le perroquet vert d'un des hommes riches de notre ville, envolé de sa cage. Ce joli oiseau vola tout un mois dans la ville, allant paresseusement de jardin en jardin, seul, sans asile ; Maria Vîctorovna me rappelait cet oiseau.

– En dehors du cimetière, me disait-elle en riant, je n'ai positivement où aller. La ville m'ennuie jusqu'au dégoût. Chez les Ojôguine on lit, on blèse, et ces temps-ci, je ne les supporte pas. Votre sœur est sauvage, et Mlle Blagovo me déteste, je ne sais pourquoi. Je n'aime pas le théâtre. Où voulez-vous que j'aille ?

Quand je venais chez elle, je sentais la couleur et la térébenthine ; mes mains étaient noires, et cela lui plaisait. Elle voulait aussi que je ne vinsse chez elle qu'avec mes vêtements de travail ; mais, dans son salon, ce costume me

gênait. Je me troublais comme si j'étais en uniforme ; et, pour aller chez elle je mettais toujours mon costume neuf en jersey. Cela lui déplaisait.

– Avouez, me dit-elle une fois, que vous ne vous êtes pas encore complètement fait à votre nouveau métier ? Le costume d'ouvrier vous gêne, vous n'y êtes pas à l'aise ? Est-ce parce que vous manquez de conviction et n'êtes pas satisfait de votre rôle ? Le travail même que vous avez choisi, votre peinture, peut-elle vous satisfaire ? demanda-t-elle en riant. La peinture enjolive et consolide les objets ; mais ceux-ci appartiennent aux bourgeois, aux riches, et au bout du compte, sont des choses de luxe. Vous avez dit maintes fois que chacun doit gagner son pain de ses propres mains ; mais vous, vous gagnez de l'argent, et non du pain. Pourquoi ne pas vous en tenir au sens littéral de vos paroles ? Il faut réellement gagner son pain ; autrement dit, il faut labourer, semer, faucher ou faire quelque chose qui ait un rapport direct avec l'exploitation des champs, par exemple, paître les vaches, travailler la terre, bâtir des isbas…

Elle ouvrit une jolie armoire placée près de son bureau, et dit :

– Je vous raconte tout cela parce que je veux vous initier à mon secret. Voici ma bibliothèque rurale : il y a là tout ce qui concerne les champs, le potager, le jardin, l'étable et les ruches. Je lis tout avec avidité et me suis déjà assimilé la théorie jusqu'au moindre détail. Mon rêve, mon doux rêve, est d'aller m'établir dès le mois de mars à notre Doubètchnia. Quel endroit merveilleux, n'est-ce pas ? La première année, je m'orienterai et m'habituerai ; la seconde, je travaillerai moi-même sans ménager, comme on dit, mes forces. Mon père m'a promis de me donner Doubètchnia ; j'en ferai ce que je voudrai.

Rougissante, émue aux larmes, et riant, elle rêvait tout haut à la façon dont elle vivrait à Doubètchnia, et combien ce serait intéressant ; je l'enviais. Mars était proche. Les jours

devenaient de plus en plus longs, et pendant les clairs après-midi ensoleillés, la neige fondait sur les toits ; on sentait le printemps. Moi aussi, j'avais envie d'aller à la campagne.

Quand elle dit qu'elle irait à Doubètchnia, je songeai combien j'allais être seul en ville et me sentis jaloux de son armoire à livres et du travail rural auquel elle se livrerait. Je ne connaissais ni n'aimais le travail des champs, et voulais lui dire que le travail agricole est une occupation d'esclaves ; mais je me souvins que mon père avait dit maintes fois quelque chose de semblable, et je restai coi.

Arriva le grand carême. L'ingénieur revint de Pétersbourg ; je commençais déjà à l'oublier. Il revint à l'improviste, sans avoir envoyé même un télégramme. Quand j'apparus le soir comme de coutume, il allait et venait dans le salon, bien lavé, les cheveux fraîchement coupés, rajeuni de dix ans, et racontait quelque chose. Sa fille, à genoux, retirait des valises des boîtes, des flacons, des livres, et donnait tout cela au valet de chambre. En voyant l'ingénieur, je fis involontairement un pas en arrière ; mais il me tendit les deux mains en souriant, montrant ses dents blanches et fortes de cocher.

– Le voilà lui aussi ! Très heureux de vous voir, monsieur le peintre en bâtiments ! me dit-il. Maria m'a tout raconté ; elle m'a longuement chanté vos louanges. Je vous comprends tout à fait, et vous approuve, continua-t-il en me prenant sous le bras. Il est plus intelligent et plus honnête d'être un bon ouvrier que de gâcher du papier dans un bureau et de porter une cocarde sur le front{13}. Moi-même, j'ai travaillé en Belgique, avec ces mains que voici ; puis j'ai été mécanicien pendant deux ans.

Il était en veston court et en pantoufles ; il marchait comme un goutteux, en se balançant un peu, et se frottant les mains. Fredonnant, il ronronnait doucement et s'étirait, éprouvant le double plaisir d'être enfin revenu chez lui et d'avoir pris une bonne douche.

– Il n'y a pas à dire le contraire, me dit-il au souper ; vous

êtes tous des gens charmants et sympathiques ; mais dès que vous vous mêlez de travail physique, ou commencez à vouloir sauver les moujiks, tout finit, au bout du compte, en sectarisme. N'avez-vous pas l'air d'appartenir à une secte ? Par exemple, vous ne buvez pas d'eau-de-vie ? n'est-ce pas comme dans une secte ?

Pour lui faire plaisir, je bus de la vodka et du vin. Nous goûtâmes des fromages, de la charcuterie, des pâtés fins, des pickles, toutes les sortes de hors-d'œuvre qu'il avait apportés, et les vins qu'il avait reçus de l'étranger en son absence. Les vins étaient excellents. L'ingénieur recevait des vins et des cigares de l'étranger, sans payer de douane, on ne sait pourquoi. Quelqu'un lui envoyait, gratuitement aussi, du caviar et des dos d'esturgeons fumés. Il ne payait pas pour son appartement parce que son propriétaire fournissait le pétrole pour la ligne du chemin de fer, et, en général, sa fille et lui donnaient l'impression que tout ce qu'il y a de meilleur au monde était à leur disposition, et qu'ils le recevaient sans bourse délier.

Je continuai à aller chez eux, mais avec moins de plaisir. L'ingénieur me gênait ; et en sa présence, j'étais mal à l'aise. Je ne supportais pas ses yeux clairs et innocents. Les discussions me fatiguaient, me dégoûtaient. Le souvenir me poursuivait que tout récemment j'étais le subordonné de cet homme gavé, haut en couleur, et qu'il avait été impitoyablement grossier avec moi. Il me prenait maintenant par la taille, me tapait amicalement sur l'épaule, m'approuvait ; mais je sentais qu'il me méprisait comme avant, me trouvait complètement nul et ne me tolérait qu'à cause de sa fille. Je ne pouvais plus rire et parler librement. Je me recroquevillais et m'attendais à chaque moment à ce qu'il m'appelât Pantéley, ainsi qu'il appelait son domestique Pâvel. Combien mon orgueil provincial et bourgeois s'en révoltait ! Moi, un prolétaire, un peintre en bâtiments, j'allais, chaque jour, chez des gens riches qui ne me comprenaient pas, que la ville tout entière regardait comme des étrangers ! Je buvais

chaque jour chez eux des vins fins ; je mangeais des choses extraordinaires. Ma conscience ne voulait pas accepter cela. En me rendant chez eux, j'évitais sournoisement les passants, et regardais à terre, comme si véritablement je faisais partie d'une secte. Et quand je rentrais de chez l'ingénieur, j'avais honte d'avoir bu et mangé à satiété.

Surtout je craignais d'y prendre goût. Dans les rues, ou à mon travail, quand je causais avec mes camarades, je ne pensais qu'au soir, au moment où j'irais chez Maria Vîctorovna ; je m'imaginais sa voix, son rire, son allure. En m'apprêtant à aller chez elle, je restais longtemps chez ma bonne, à nouer ma cravate, devant un miroir déformant. Mon costume de jersey me semblait affreux et je souffrais ; et je me méprisais d'être si occupé de ces détails. Quand Maria Vîctorovna me criait de sa chambre qu'elle n'était pas habillée et me priait d'attendre, je l'écoutais aller et venir. Cela me troublait et je sentais le parquet se dérober sous moi. Et quand j'apercevais dans la rue une forme féminine, je la comparais infailliblement à elle ; et il me semblait que toutes nos femmes et nos jeunes filles étaient vulgaires, fagotées, ne savaient pas se tenir ; et ces comparaisons me procuraient un sentiment de fierté : Maria Vîctorovna était mieux que toutes les autres. La nuit je me voyais en rêve à côté d'elle.

Un soir, à souper, nous mangeâmes, l'ingénieur et moi, tout un homard. En rentrant à Makhârika, je me rappelai que Dôljikov m'avait appelé deux fois « mon brave », et je me dis que, dans cette maison, on me caressait comme un grand chien malheureux, abandonné ; que l'on s'amusait de moi, et que, quand je les ennuierais, on me chasserait aussi comme un chien. Cela me fit honte et mal à en pleurer, comme si on m'eût offensé ; et, les yeux aux ciel, je me jurai de mettre fin à tout cela.

Le lendemain, je n'allai pas chez les Dôljikov. Le soir, tard, alors qu'il faisait tout à fait sombre et qu'il pleuvait, je passai par la Bolchâia Dvoriânnskaïa en regardant les fenêtres. Chez

les Ojôguine, on dormait déjà, et à l'une des dernières fenêtres seulement on voyait de la lumière.

C'était Mme Ojôguine qui brodait aux lueurs de trois bougies, s'imaginant par là combattre les préjugés. Chez nous, c'était noir, mais, en face, chez l'ingénieur, les fenêtres étaient éclairées, sans qu'on pût rien distinguer à travers les rideaux et les fleurs.

J'allais et venais dans la rue ; une froide pluie de mars me mouillait. J'entendis mon père rentrer du cercle. Il frappa à la porte cochère. Une minute après, une lumière apparut à une fenêtre ; et je vis ma sœur accourant vite avec une lampe, et qui, en marchant, arrangeait ses épais cheveux. Ensuite mon père arpenta le salon, parlant de quelque chose en se frottant les mains, et ma sœur, immobile dans un fauteuil, songeait et ne l'écoutait pas.

Mais ils se séparèrent. La lumière s'éteignit. Je jetai un regard vers la maison des Dôljikov ; là aussi, maintenant, c'était sombre. Dans la nuit, sous la pluie, je me sentis désespérément seul, abandonné à la merci du sort. Je sentis combien, en comparaison de ma solitude, de ma souffrance, et de ce que la vie me réservait encore, étaient négligeables mes affaires, mes désirs, et tout ce que je pensais et disais jusqu'à présent. Hélas ! les gestes et les idées des êtres vivants sont loin d'être aussi grands que leur douleur ! Et sans me bien rendre compte de ce que je faisais, je tirai de toute ma force la sonnette à la porte des Dôljikov ; je l'arrachai et me sauvai comme un gamin, craignant qu'on n'ouvrît sur-le-champ et qu'on ne me reconnût. Quand je m'arrêtai au bout de la rue pour reprendre haleine, on n'entendait que le bruit de la pluie. Quelque part, au loin, le veilleur de nuit frappait sur sa plaque de fonte.

Toute une semaine je ne retournai pas chez les Dôljikov. J'avais vendu mon costume de jersey. Il n'y avait pas de travaux de peinture ; je vivais à nouveau à demi affamé, gagnant dix à vingt copeks par jour, n'importe comment, à

quelque travail désagréable et pénible. Jusqu'aux genoux dans la boue froide, la poitrine oppressée, je voulais étouffer mes souvenirs, et, littéralement, je me vengeais sur moi-même des bonnes choses dont on m'avait régalé chez l'ingénieur. Pourtant, dès que je me couchais, affamé et mouillé, mon imagination pécheresse commençait à me retracer des tableaux merveilleux, enchanteurs, et je m'avouais avec étonnement que j'aimais, que je *l'*aimais passionnément ! Et je m'endormais profondément et sainement, sentant que dans cette vie de forçat, mon corps ne devenait que plus vigoureux et plus jeune.

Un soir, la neige tombait hors de saison, et le vent du nord soufflait comme si l'hiver était revenu. En rentrant de mon travail, je trouvai Maria Vîctôrovna dans ma chambre. Elle était assise, vêtue d'une pelisse, les deux mains dans son manchon.

– Pourquoi ne venez-vous plus me voir ? me demanda-t-elle en levant sur moi ses yeux intelligents et clairs.

La joie me troubla profondément et je restai devant elle, raide, comme devant mon père quand il s'apprêtait à me battre. Elle me regardait droit dans les yeux, et on voyait qu'elle comprenait pourquoi j'étais troublé.

– Pourquoi ne venez-vous plus ? répéta-t-elle. Puisque vous ne voulez plus venir, vous le voyez, c'est moi qui viens.

Elle se leva et s'approcha de moi.

– Ne m'abandonnez pas ! dit-elle et ses yeux se remplirent de larmes. Je suis seule, absolument seule !

Elle se mit à pleurer et dit, en se couvrant la figure de son manchon :

– Toute seule !… Le vie m'est une souffrance ; je n'ai personne au monde, sauf vous. Ne m'abandonnez pas !

En cherchant son mouchoir pour essuyer ses larmes, elle sourit. Nous nous tûmes quelque temps ; puis je l'étreignis et

l’embrassai, m’égratignant la joue à l’épingle qui retenait sa toque.

Et nous nous mîmes à causer comme si nous étions intimes depuis longtemps, longtemps…

X

Deux jours plus tard Maria Vîctorovna m'envoya à Doubètchnia, et j'en fus indiciblement heureux.

En me rendant à la gare, et ensuite en wagon, je riais sans motif, si bien que l'on croyait que j'étais ivre. Il tombait de la neige, et le matin il gelait, mais les chemins étaient déjà noirs, et au-dessus d'eux, volaient des grolles qui croaillaient.

D'abord je me proposai d'installer un logement pour Mâcha et moi dans l'aile latérale, en face de celle de Mme Tchéprakov, mais les pigeons et les canards y étaient établis depuis longtemps, et il était presque impossible de la faire nettoyer sans détruire une grande quantité de nids. Bon gré mal gré, il fallut se loger dans les pièces peu confortables de la grande maison aux persiennes. Les paysans l'appelaient « le palais ». Il y avait dans cette maison plus de vingt chambres, mais il n'y restait en fait de meubles qu'un piano et, au grenier, une chaise d'enfant. Même si Mâcha avait fait venir de la ville tout son mobilier, nous n'aurions pas pu détruire une impression de vide austère et de froid glacial.

Je choisis trois petites chambres dont les fenêtres donnaient sur le jardin, et, du matin au soir, je les arrangeai, posant des carreaux, collant des papiers, bouchant les fentes et les trous. C'était un travail facile et agréable.

Je courais souvent à la rivière pour voir si elle commençait à charrier. Il me semblait sans cesse que les sansonnets étaient revenus, et, la nuit, pensant à Mâcha avec une joie envahissante, j'écoutais le bruit des rats, les sifflements et les heurts du vent sur le toit ; on eût dit qu'au grenier toussait le vieux follet de la maison. Il y avait eu des neiges profondes ; il en était encore beaucoup tombé à la fin de mars ; mais elle fondait vite, comme par enchantement. Les eaux printanières coulèrent impétueusement, en sorte qu'au début d'avril, les sansonnets chantaient déjà, et des papillons jaunes volaient

dans le jardin. Le temps était magnifique. Chaque soir, j'allais vers la ville à la rencontre de Mâcha, et quel délice c'était de marcher pieds nus sur le chemin qui commençait à sécher et encore si mou ! À mi-chemin, je m'asseyais et regardais la ville, sans me décider à en approcher davantage ; sa vue me troublait.

Je me demandais sans cesse ce que penseraient mes connaissances en apprenant mon amour. Que dirait mon père ? J'étais surtout troublé par l'idée que ma vie se compliquait, que j'avais entièrement perdu la faculté de la conduire et qu'elle m'emportait comme un ballon, Dieu sait où. Je ne pensais plus à la façon de gagner mon pain ni comment vivre : je ne me rappelle vraiment plus ce que je pensais.

Mâcha arrivait en voiture ; je m'asseyais à côté d'elle et nous roulions ensemble jusqu'à Doubètchnia, gais et libres. Ou bien, ayant attendu le coucher du soleil, je revenais à la maison, triste, découragé, ne comprenant pas pourquoi elle n'était pas venue. Et, tout à coup, à la porte de la maison, ou dans le jardin, une ravissante apparition : elle ! Elle était venue par le chemin de fer et avait fait à pied la route depuis la gare. Quelle fête c'était ! En simple robe de laine, un mouchoir sur la tête, avec une modeste ombrelle, mais moulée, élancée, chaussée de fines bottines, importées de l'étranger, c'était une actrice consommée qui jouait la fille du peuple.

Nous inspections notre royaume et décidions où seraient nos chambres, où seraient les allées du jardin, du potager, les ruches. Nous avions déjà des poules, des canards et des oies que nous aimions, parce qu'ils étaient à nous. Nous avions préparé de l'avoine pour la semer, du trèfle, de la fléole, du sarrasin et des graines potagères, et nous examinions chaque fois tout cela. Nous discutions longtemps quelle serait la récolte, et tout ce que me disait Mâcha me semblait extraordinairement intelligent et beau. Ce fut le plus heureux

moment de ma vie.

Peu après la seconde semaine de Pâques, nous nous mariâmes dans notre église paroissiale, au hameau de Kourîlovka, à trois verstes de Doubètchnia. Mâcha voulut que tout fût simple. Selon son désir, nous eûmes des paysans pour garçons d'honneur ; il n'y eut qu'un chantre, et nous revînmes de l'église dans un tarantass cahotant, que Mâcha conduisait elle-même. Comme invités de la ville nous n'eûmes que ma sœur, que Mâcha avait prévenue par un mot trois jours avant le mariage. Ma sœur était en robe blanche et gantée. Pendant le mariage, elle pleurait doucement de joie et d'attendrissement. Elle avait l'expression infiniment bonne de notre mère. Enivrée de notre bonheur, elle souriait comme si elle humait une odeur douce. En la regardant pendant la cérémonie, je compris que pour elle, il n'y avait au monde rien de plus élevé que l'amour – l'amour terrestre, – et qu'elle y pensait en secret, timidement, de façon continue et passionnée. Elle enlaçait et embrassait Mâcha, et, ne sachant comment lui exprimer son ravissement, elle lui disait de moi :

– Il est bon, très bon !

Avant de nous quitter, elle reprit sa robe ordinaire et m'emmena au jardin pour causer avec moi, tête à tête :

– Papa est très affecté de ce que tu ne lui aies rien écrit, dit-elle ; il fallait lui demander sa bénédiction. Mais, au fond, il est très content. Il dit que ce mariage te relèvera aux yeux de toute la société, et que, sous l'influence de Maria Vîctorovna, tu vas prendre la vie plus au sérieux. Le soir, maintenant, nous ne parlons que de toi, et hier, il a même dit : « Notre Missaïl ». Cela m'a réjouie. Il a quelque chose en tête. Il me semble qu'il veut te montrer l'exemple de la générosité et qu'il parlera le premier de réconciliation. Il est très possible qu'il vienne lui-même ici.

Elle fit vite sur moi plusieurs signes de croix, et dit :

– Dieu te garde, sois heureux ! Anioûta Blagovo, qui est

une fille d'esprit, dit à propos de ton mariage que c'est une nouvelle épreuve que Dieu t'envoie. Mais que faire ? Dans la vie de famille il n'y a pas que des joies : il y a les souffrances ; on ne peut pas y échapper.

Nous la raccompagnâmes à pied, Mâcha et moi, l'espace de trois verstes, et, en rentrant, nous marchions doucement, en silence, comme si nous nous reposions. Mâcha me tenait par la main. Notre cœur était léger et nous ne songions même pas à parler d'amour. La bénédiction nous avait encore rapprochés, et il nous semblait que rien désormais ne pourrait nous séparer.

– Ta sœur est sympathique, me dit Mâcha ; mais il me semble qu'on l'a longtemps torturée. Ton père doit être un homme terrible.

Je commençai à lui raconter comment on nous avait élevés, ma sœur et moi, et combien avait été pénible et absurde notre enfance. Apprenant que mon père m'avait encore récemment battu, elle tressaillit et se pressa contre moi.

– Ne raconte plus rien, dit-elle. C'est affreux !

Maintenant, elle ne se séparait plus de moi. Nous vivions dans la grande maison, installés dans trois chambres, et le soir nous fermions bien la porte conduisant à la partie inhabitée, comme si quelqu'un y demeurait que nous ne connussions pas et dont nous eussions peur. Je me levais tôt, à l'aube, et me mettais tout de suite à quelque travail. Je réparais les charrettes ; je traçais les allées du jardin ; je bêchais les plates-bandes ; je peignais le toit de la maison. Quand vint le temps de semer l'avoine, j'essayai de croiser les labours, de herser, d'emblaver, et le tout consciencieusement, ne restant pas en arrière de notre ouvrier. Je me fatiguais ; la pluie, le vent froid et vif me brûlaient le visage et les jambes. La nuit, je rêvais de terre labourée. Mais les travaux des champs ne me plaisaient pas. Je ne connaissais pas la vie rurale et ne l'aimais pas, peut-être parce que mes ancêtres n'étaient pas laboureurs, et que

dans mes veines coulait un sang purement citadin. J'aimais tendrement la nature ; j'aimais les champs, les prés, les potagers ; mais le paysan, soulevant la terre avec sa charrue, poussant son misérable cheval, lui-même déguenillé, trempé, le cou tendu, était pour moi l'expression de la force brutale, sauvage, laide ; et, regardant ses mouvements gauches, je pensais chaque fois aux âges, depuis longtemps passés, légendaires, où l'homme ne connaissait pas encore l'usage du feu. Le bœuf sombre dans le troupeau des paysans, et les chevaux quand ils galopaient dans le village en frappant le sol de leurs sabots, me faisaient peur. Tout ce qui était un peu gros, fort et méchant, fût-ce un bélier avec ses cornes, un jars ou un chien de garde, tout me paraissait l'expression de la même force grossière et sauvage.

Cette prévention agissait surtout sur moi par le mauvais temps, lorsque au-dessus des guérets noirs, il traînait des nuages lourds. Principalement quand je labourais ou que je semais, et que deux ou trois paysans me regardaient faire, je n'avais pas conscience de l'obligation inévitable de ce labeur, et il me semblait que je m'amusais. Je préférais faire quelque chose dans la cour ; rien ne me plaisait tant que de peindre les toits.

Je me rendais par le jardin et les prés à notre moulin. Il était loué à un paysan de Kourîlovka, Stépane, bel homme, d'aspect robuste, brun, avec une épaisse barbe noire. Il n'aimait pas le travail du moulin et le considérait comme triste et peu avantageux. Il ne vivait là que pour ne pas être chez lui. Il était sellier, et une agréable odeur de résine et de peau flottait toujours autour de lui. Il n'aimait pas à parler ; il était lent, n'aimait pas à remuer et fredonnait toujours : « ou, liou, liou, liou », assis sur le pas de sa porte ou au bord de l'eau. Parfois sa femme et sa belle-mère venaient de Kourîlovka pour le voir. Elles étaient pâles, alanguies et douces. Elles le saluaient bas, lui disaient vous, et l'appelaient cérémonieusement Stépane Pétrôvitch. Lui ne répondait à leurs saluts ni par un mouvement, ni par un mot. Il s'asseyait à

l'écart, sur la rive, et chantait doucement : « ou, liou, liou, liou ». Une heure, deux heures se passaient en silence. Sa belle-mère et sa femme, s'étant murmuré quelque chose, se levaient et le regardaient un certain temps, attendant qu'il se retournât ; puis elles saluaient bien bas, et disaient d'une voix douce et chantante :

– Adieu, Stépane Pétrôvitch !

Et elles partaient.

Après cela, enserrant le chapelet de craquelins ou la chemise qu'elles lui avaient apportées, Stépane soupirait et disait en clignant de l'œil de leur côté :

– Ah, ce sexe féminin !

Le moulin à deux meules travaillait jour et nuit. J'aidais Stépane, et cela me plaisait.

Quand il s'absentait, je le remplaçais volontiers.

XI

Après le temps chaud et clair, vint celui des routes défoncées par le dégel. Tout le mois de mai, il plut continuellement et il fit froid. Le bruit des roues du moulin et la pluie invitaient à la paresse et au sommeil. Le plancher tremblait ; on sentait l'odeur de la farine ; et cela aussi disposait à dormir. Ma femme, revêtue d'une courte pelisse, avec de hauts caoutchoucs d'homme, apparaissait deux fois par jour, et répétait toujours :

– Et cela s'appelle l'été ? c'est pire qu'en octobre !…

Nous prenions le thé ensemble ; nous faisions cuire notre gruau ou nous restions assis des heures, silencieux, attendant que la pluie cessât. Une fois, pendant que Stépane était à la foire, Mâcha passa même toute une nuit au moulin. Quand nous nous levâmes, on ne pouvait comprendre quelle heure il était, car des nuages de pluie couvraient tout le ciel. Seuls, au village, chantaient les coqs ensommeillés et les râles de genêts dans les prés. Il était encore très, très de bonne heure… Nous descendîmes, ma femme et moi, vers le bief et nous retirâmes la nasse que Stépane avait placée la veille devant nous. Une grosse perche s'y débattait, et, dressant sa pince en l'air, une écrevisse se hérissait.

– Rejette-les à l'eau, dit Mâcha ; qu'elles soient heureuses elles aussi !

Parce que nous nous étions levés trop tôt et n'avions rien fait ensuite, cette journée nous parut très longue, la plus longue de ma vie. Stépane revint vers le soir et je rentrai à la maison.

– Ton père, est venu aujourd'hui, me dit Mâcha.

– Où est-il ?

– Il est parti ; je ne l'ai pas reçu.

Voyant que je me taisais et ressentais de la compassion pour mon père, elle me dit :

– Il faut être conséquent avec soi-même. Je ne l'ai pas reçu et lui ai fait dire qu'il ne se dérange plus pour venir nous voir.

Une minute plus tard, j'avais franchi la porte et me rendais en ville pour parler à mon père. La route était sale et glissante, il faisait froid. Pour la première fois depuis mon mariage, je devins triste tout à coup, et, dans mon cerveau fatigué par ce long jour gris, surgit la pensée que je ne menais peut-être pas la vie qu'il fallait. J'étais las ; peu à peu, une faiblesse et la paresse me prirent ; je n'avais plus la force d'avancer, ni de raisonner ; et, après avoir fait un peu de chemin, je renonçai à ma course et revins à la maison. Au milieu de la cour, se trouvait l'ingénieur, vêtu d'un manteau de peau à capuchon ; et il demandait d'une voix forte :

– Où sont les meubles ? Il y avait ici un beau mobilier de style Empire, des tableaux, des vases ; et maintenant, c'est nu comme un billard. J'ai acheté la maison meublée, que le diable l'écorche, cette vieille !

Près de lui se tenait, tournant sa casquette dans les mains, le domestique de la générale, Moïsséy, garçon de vingt-cinq ans, maigre, grêlé, aux petits yeux effrontés. Une de ses joues était plus grosse que l'autre, comme s'il avait trop dormi dessus.

– Votre Noblesse, dit-il d'une voix hésitante, vous avez daigné acheter le bien non meublé ; je me le rappelle.

– Tais-toi ! cria Dôljikov.

Et il devint écarlate, trembla.

Et l'écho du jardin répéta son cri.

XII

Lorsque je faisais quelque travail au jardin ou dans la cour, Moïsséy se tenait près de moi, et les bras croisés derrière le dos, il me regardait paresseusement et effrontément de ses petits yeux ; cela m'énervait au point que je laissais le travail et m'en allais.

Nous apprîmes par Stépane que ce Moïsséy était l'amant de la générale. J'avais remarqué que, lorsqu'on venait chez elle pour de l'argent, on s'adressait d'abord à lui, et je vis une fois un moujik, tout noir, probablement un charbonnier, le saluer jusqu'à terre. Parfois, après quelque conciliabule, Moïsséy donnait l'argent lui-même, sans rien dire à la générale ; d'où je conclus qu'à l'occasion, il opérait pour son compte.

Il tirait des coups de fusil dans le jardin sous nos fenêtres, dérobait des provisions dans notre cave, prenait nos chevaux sans en demander la permission ; nous nous révoltions, cessant de croire que Doubètchnia fût à nous. Et Mâcha disait en pâlissant :

– Se peut-il que nous devions vivre encore un an et demi avec cette engeance ?

Le fils de la générale, Ivane Tchéprakov, était employé comme conducteur sur notre ligne. Pendant l'hiver, il maigrit et s'affaiblit tellement qu'il devenait ivre après avoir bu un seul verre et grelottait à l'ombre. Il portait avec dégoût sa tunique de conducteur et en avait honte. Mais il considérait sa place comme lucrative, parce qu'il pouvait voler les bougies et les revendre{14}. Ma nouvelle situation suscitait en lui un sentiment mêlé d'étonnement, d'envie, et d'espoirs vagues que quelque chose d'analogue pourrait lui arriver. Il suivait Mâcha de ses yeux ravis, me demandait ce que je mangeais à dîner, et une expression chagrine et pateline se montrait sur son visage maigre et laid ; il remuait les doigts comme s'il palpait mon bonheur.

– Écoute, Petit Profit, disait-il agité, rallumant à toute minute ses cigarettes. (Là où il était, c'était toujours sale ; pour une cigarette, il gâchait dix allumettes.) Écoute, ma vie maintenant est tout ce qu'il y a d'abject. Le moindre adjudant peut me tutoyer, me dire : « Moi ! toi ? » J'en ai entendu de belles dans les wagons, frère ! Et sais-tu, j'ai compris : Ma vie est mauvaise ! ma mère m'a perdu ! Un médecin m'a dit en wagon : quand les parents sont dépravés, leurs enfants sont des ivrognes ou des criminels. Voilà ce qui en est !

Une fois, il vint dans la cour en titubant. Ses yeux roulaient inconscients ; sa respiration était lourde. Il riait, pleurait comme dans le délire de la fièvre. Dans ses phrases entrecoupées, je ne comprenais que les mots : « Ma mère ! Où est ma mère ? » Il prononçait ces mots en pleurant, comme un enfant qui a perdu sa mère dans la foule. Je l'emmenai au jardin et le fis coucher sous un arbre. Ensuite, tout le jour et toute la nuit, Mâcha et moi, nous restâmes assis à ses côtés à tour de rôle. Il se sentait mal, et Mâcha, regardant avec dégoût sa figure pâle et suante, disait :

– Est-ce que cette engeance va vivre dans notre cour encore un an et demi ? C'est affreux, affreux !…

Que de déboires nous occasionnaient les paysans ! Combien de désillusions durant ces premiers mois de printemps, où nous désirions tant être heureux ! Ma femme faisait construire une école. J'avais dessiné un plan pour une école d'une soixantaine de garçons, que la commission du zemstvo approuva, mais elle conseilla de construire l'école à Kourîlovka, un grand village qui n'était qu'à trois verstes de nous ; du reste, l'école de Kourîlovka, où se rendaient les enfants de quatre villages, et ceux aussi de notre Doubètchnia, était vieille, trop petite ; il fallait déjà marcher avec précautions sur le plancher pourri. À la fin de mars, Mâcha fut nommée, selon son désir, curatrice de l'école de Kourîlovka, et, au commencement d'avril, nous avions réuni trois fois l'assemblée communale et avions tâché de démontrer aux

paysans que leur école était trop petite et qu'il fallait en construire une nouvelle. Un membre de la commission du zemstvo, et un inspecteur des écoles populaires, vinrent aussi les raisonner.

Après chaque assemblée, on nous entourait et on nous demandait un seau de vodka. Nous avions chaud dans la foule tassée ; nous nous fatiguions vite, et revenions à la maison mécontents et un peu gênés. À la fin, les paysans accordèrent du terrain pour l'école, et promirent d'amener de la ville, avec leurs chevaux, tous les matériaux de construction nécessaires. Dès le premier dimanche, après que les paysans de Kourîloka et de Doubètchnia eurent fini les semailles de printemps, des chariots partirent des deux villages pour aller chercher les briques des fondations. Ils partirent au petit jour et revinrent tard le soir. Les moujiks étaient ivres et se disaient exténués.

Comme un fait exprès, la pluie et le vent durèrent tout le mois de mai. Les routes se défoncèrent et se couvrirent de boue. Les chariots, en revenant de la ville, traversaient notre cour et c'était un spectacle horrible. Un cheval arrive à la porte cochère, les pieds écartés, le ventre gros. Avant d'entrer dans la cour, il salue de la tête. Puis apparaît une poutre de douze archines, mouillée, gluante. Auprès d'elle, empaqueté à cause de la pluie, sans regarder où il met les pieds, sans éviter les flaques d'eau, marche un moujik, les pans de son cafetan fourrés dans sa ceinture.

Un autre cheval surgit avec des planches ; puis un troisième avec une poutre, et un quatrième… L'espace devant la maison s'emplit peu à peu de chevaux, de poutres, de planches. Les moujiks et leurs femmes, celles-ci la tête encapuchonnée et la robe relevée, regardent avec colère nos fenêtres, braillent, exigent que la « dame » vienne. On entend des jurons grossiers. Et à l'écart, se tient Moïsséy qui semble se délecter de notre honte.

– C'est fini, nous n'amènerons plus rien ! crient les moujiks. Nous sommes éreintés. Va les chercher toi-même !

Mâcha, pâle, déconcertée, pensant qu'on va envahir la maison, leur envoie un demi-seau de vodka ; après cela le bruit cesse et les longues poutres, l'une après l'autre, rampent hors de la cour.

Quand je me rendais au chantier, ma femme s'agitait et disait :

– Les moujiks sont fâchés. Pourvu qu'ils ne te fassent rien ! Non, attends, j'y vais avec toi.

Nous allions ensemble à Kourîlovka et là-bas aussi les menuisiers nous demandaient des pourboires. La cage de poutres était prête ; il était temps de faire les fondements ; mais les maçons ne venaient pas. Il se produisit un retard et les menuisiers protestaient. Quand enfin les maçons arrivèrent, il se trouva qu'il n'y avait pas de sable : on avait perdu de vue qu'il en fallait. Profitant de notre situation inextricable, les moujiks de-mandèrent trente copeks par chariot, bien que, du chantier à la rivière, où l'on prenait le sable, il n'y eût pas un quart de verste. Et il fallait plus de cinq cents chariots… Les malentendus, les demandes, les réclamations n'en finissaient pas. Ma femme s'indignait, mais l'entrepreneur de maçonnerie, Tite Pétrov, vieillard de soixante-dix ans, la prenait par la main et disait :

– Regarde ici ! Regarde ! Amène-moi seulement du sable ; je t'enverrai dix hommes à la fois, et ce sera prêt en deux jours ! Regarde ici !

Mais le sable fut apporté ; deux jours, quatre jours, une semaine passèrent, et, au lieu des fondements, un fossé béait toujours.

– C'est à en devenir folle ! disait ma femme agitée. Quels gens ! Quel peuple !

Dans cette période de désarroi, l'ingénieur venait chez nous. Il apportait des provisions de hors-d'œuvre et de vins. Il mangeait longuement, puis se couchait sous la galerie et ronflait, en sorte que les ouvriers hochaient la tête et

s'indignaient :

– Ce qu'il s'en paye !

Mâcha n'était pas contente des visites de son père. Elle n'avait pas confiance en lui, bien qu'elle le consultât. Quand après avoir fait la sieste et s'être levé de méchante humeur, il parlait en mauvais termes de Doubètchnia, et exprimait le regret d'avoir acheté cette propriété qui lui avait causé tant de pertes, l'angoisse se lisait sur la figure de la pauvre Mâcha. Elle se plaignait à son père ; il se contentait de bâiller et disait qu'il faudrait rosser les moujiks.

Notre mariage et notre vie lui semblaient une comédie. Il disait que c'était un caprice, une gageure.

– Il lui est déjà arrivé quelque chose de ce genre, me racontait-il à propos de Mâcha. Elle s'imagina une fois être une cantatrice et me quitta brusquement ; je la cherchai deux mois, et, mon bon, rien qu'en télégrammes j'ai dépensé pour elle mille roubles.

Il ne m'appelait plus ni sectaire, ni monsieur le peintre en bâtiments, et n'approuvait pas non plus comme jadis ma vie d'autrefois ; il disait :

– Vous êtes un homme étrange, anormal ! Je n'ose pas le prédire, mais vous finirez mal, mon cher !

La nuit, Mâcha dormait mal. Elle ne cessait de songer à on ne sait quoi, assise à la fenêtre de notre chambre à coucher. Finis les rires après le souper, et les gentillesses. Je souffrais, et, quand la pluie tombait, chaque goutte s'insinuait dans mon cœur comme une goutte de plomb. J'étais prêt à tomber à genoux devant Mâcha et à lui demander pardon du temps qu'il faisait. Quand les moujiks juraient dans la cour, je me sentais comme coupable. Je restais assis des heures à la même place, songeant à la magnifique créature, à l'être idéal qu'était ma Mâcha.

Je l'aimais passionnément, et tout ce qu'elle pouvait dire et

faire, m'enchantait. Elle avait le goût des paisibles travaux ; elle aimait à lire longuement, à étudier. Connaissant la vie agricole par les livres, elle nous étonnait tous par son savoir. Et des conseils pratiques qu'elle donnait, aucun ne fut inutile. Et que de noblesse, de goût, de douceur d'âme en elle, la douceur d'âme des gens bien élevés !

Pour cette femme à l'esprit sain et positif, une vie désordonnée, remplie de désagréments et de petits soucis comme celle que vous vivions, était une vraie torture. Je le comprenais et en perdais aussi le sommeil. Ma tête travaillait sans cesse et les larmes me montaient aux yeux. Je m'affolais, ne sachant que faire.

Je courais en ville et rapportais à Mâcha des livres, des journaux, des bonbons, des fleurs. Ou bien, je pêchais en compagnie de Stépane, restant des heures entières sous la pluie, plongé jusqu'au cou dans l'eau froide, pour attraper une lotte et varier ainsi notre menu. Je priais humblement les moujiks de ne pas faire de bruit. Je les abreuvais de vodka, les achetais en quelque sorte, et leur faisais des promesses variées. Combien d'autres sottises encore !…

Enfin les pluies cessèrent et la terre sécha. On se lève à quatre heures ; on va au jardin. La rosée brille sur les fleurs, les oiseaux chantent, les insectes bourdonnent. Pas un nuage au ciel. Que le jardin, les prés et la rivière sont beaux ! Mais tout à coup, on se souvient des moujiks, des chariots, de l'ingénieur… Mâcha et moi nous partons dans un véhicule léger pour aller voir les avoines. Mâcha conduit ; je suis à califourchon derrière elle sur le drojki ; ses épaules à la demande des rênes se soulèvent, le vent joue dans ses cheveux{15}.

– Tiens ta droite ! crie-t-elle aux gens que l'on croise.

– Tu as l'air d'un postillon, lui dis-je une fois.

– Peut-être ! Mon grand-père, le père de papa, était postillon, dit-elle en se retournant vers moi. Tu ne le savais

pas ?

Et elle se mit à imiter les cris et les chansons des postillons.

– Dieu soit loué ! pensais-je en l'écoutant. Dieu soit loué !

Mais tout à coup je me souvins des moujiks, des chariots, de l'ingénieur…

XIII

Blagovo venait à bicyclette. Ma sœur se mit à venir souvent. Les conversations sur le travail physique, le progrès, la mystérieuse inconnue qui attend l'humanité dans un lointain avenir, recommencèrent. Le médecin n'aimait pas nos occupations agricoles parce que cela nous empêchait de discuter. Il disait que labourer, faucher, garder les veaux, n'était pas digne d'un homme libre, et que les gens se déchargeraient à l'avenir sur les animaux et les machines de tous ces modes grossiers de lutte pour l'existence. Ils s'occuperaient exclusivement de recherches scientifiques. Ma sœur demandait toujours à rentrer de bonne heure, et, si elle s'attardait le soir, ou restait à coucher, il n'y avait plus de bornes à son inquiétude.

– Mon Dieu, quelle enfant vous êtes encore ! lui disait Mâcha avec reproche ; c'est même ridicule à la fin !

– Oui, c'est ridicule, convenait ma sœur, je le conçois ; mais que faire, si je n'ai pas la force de me dominer ? Il me semble toujours que j'agis mal…

Pendant les fauches, faute d'habitude, mon corps était tout endolori. Le soir, à la terrasse, causant avec les miens, je m'endormais tout à coup et on riait fortement de moi. On me réveillait et on me faisait mettre à table pour souper. Le sommeil m'accablait et je voyais comme en rêve les lumières, les figures, les assiettes. J'entendais les voix et ne les comprenais pas. Levé dès le matin, je reprenais immédiatement la faux, ou bien je me rendais au chantier, et y travaillais toute la journée.

En restant à la maison les jours de fêtes, je remarquai que ma femme et ma sœur me cachaient quelque chose et cherchaient à m'éviter. Ma femme était comme auparavant tendre avec moi, mais elle avait des idées qu'elle ne me communiquait pas. Il était évident que son irritation contre les

paysans augmentait toujours. La vie lui devenait toujours plus pénible ; mais elle ne se plaignait pas à moi. Elle parlait plus volontiers avec Blagovo qu'avec moi, et je n'en comprenais pas la raison.

Dans notre Gouvernement, les ouvriers avaient l'habitude, au moment des fauches ou des moissons, de venir le soir dans la cour des propriétaires et on leur offrait de la vodka. Les jeunes filles elles-mêmes en buvaient un verre. Nous abandonnâmes cet usage. Les faucheurs et les femmes restaient tard dans notre cour attendant la vodka et s'en allaient en jurant. Pendant ce temps, Mâcha se renfrognait durement et se taisait ; ou bien, énervée, elle disait au docteur à mi-voix :

– Les sauvages ! les Pétchénégues ![16].

À la campagne comme à l'école, on accueille toujours les nouveaux venus sans amabilité et d'une manière presque hostile ; on ne nous accueillait pas autrement. Au début, on nous considérait comme des gens simples et inintelligents qui s'étaient acheté un bien uniquement parce qu'ils ne savaient que faire de leur argent. On se moquait de nous. Dans notre bois et même au jardin, les paysans faisaient paître leur bétail. Ils poussaient nos chevaux et nos vaches dans le village, et venaient ensuite réclamer la réparation des dommages. Ils entraient en bandes dans notre cour et déclaraient bruyamment que nous avions fauché à tort une parcelle de prairies des villages de Bouchéévka ou de Sémiônikha, ne nous appartenant pas ; et, comme nous ne connaissions pas encore les limites de notre terre, nous nous en rapportions à eux et leur payions une amende. Ensuite, il se trouvait que ce que nous avions fauché nous appartenait. Dans notre bois, on écorçait les tilleuls. Un moujik de Doubètchnia, un exploiteur de paysans, qui vendait de la vodka sans patente, soudoyait nos ouvriers et nous trompait, de connivence avec eux, de la façon la plus perfide. Il enlevait les roues neuves des chariots et les remplaçait par des vieilles ; il volait nos harnais de

labour et nous les revendait, etc. Mais le plus vexant est ce qui se passait à Kourîlovka. Sur le chantier de l'école, pendant la nuit, les femmes volaient les planches, les vitres, les barres de fer. Le staroste faisait chez elles une perquisition avec des témoins ; l'assemblée condamnait chacune des femmes à deux roubles d'amende ; et ensuite tout l'argent des amendes était bu par la communauté paysanne.

Quand Mâcha apprenait cela, elle disait avec indignation à Blagovo ou à ma sœur :

– Quels animaux ! C'est une horreur ! une horreur !

Et je l'entendis exprimer plus d'une fois le regret d'avoir eu l'idée de bâtir une école.

– Comprenez, lui disait le médecin d'un ton persuasif ; comprenez, que si vous construisez cette école et si vous faites ici du bien, en général, ce n'est pas pour les moujiks ; c'est pour la culture et pour l'avenir. Et plus ces moujiks sont grossiers, plus il y a de raisons pour bâtir une école.

Mais on ne sentait pas de conviction dans sa voix, et il me semblait que Mâcha et lui détestaient pareillement les moujiks.

Elle se rendait souvent au moulin et prenait ma sœur avec elle. Toutes deux disaient en riant qu'elles allaient voir Stépane, qui était si beau. Stépane, avec les hommes, était lent et taciturne ; mais, dans la société féminine, il se montrait bavard et hardi. Un jour, étant allé me baigner, j'entendis involontairement une conversation. Mâcha et Cléôpâtra, toutes deux en robes blanches, étaient assises sur la berge, dans la large ombre d'un saule ; Stépane était debout à côté d'elles, les mains derrière le dos.

– Est-ce que les moujiks sont des hommes ? disait-il. Pas des hommes, mais, excusez-moi, des bêtes, des charlatans{17}. Quelle est la vie d'un moujik ? Manger et boire ; et que la pâtée soit le meilleur marché possible, et s'écorcher le gosier au cabaret à hurler à tue-tête ! Et aucun bon propos pour

personne, aucun égard, aucune forme ; rien que des grossièretés ! Le moujik vit dans la saleté, sa femme aussi, et ses enfants de même. Il couche tout habillé et pêche avec ses doigts les pommes de terre de sa soupe ; il boit le kvass{18} où se noient des cafards. Si seulement il les écartait en soufflant !

– C'est la pauvreté qui fait ça, dit ma sœur, prenant la défense des moujiks.

– Quelle pauvreté ! C'est vrai qu'ils sont pauvres ; mais il y a différentes façons de l'être, mademoiselle. Si des gens sont en prison, ou aveugles, ou culs-de-jatte, ceux-là sont malheureux. Dieu nous préserve de pareilles choses ! mais s'ils sont en liberté, s'ils ont tout leur esprit, s'ils ont leurs yeux et leurs mains, s'ils ont de la force, et que Dieu les assiste, que leur faut-il de plus ? Ce ne sont que des simagrées, mademoiselle ; c'est du manque de connaissance, c'est de la grossièreté, mais pas de la pauvreté ! Vous autres, par exemple, une supposition, qui êtes des patrons, et bien élevés, et qui voudriez, par pitié, leur venir en aide, ils boiront votre argent, tant ils sont vils ; ou, ce qui est encore pire, ils ouvriront eux-mêmes un cabaret, et, avec votre argent, commenceront à dépouiller leur prochain. Vous daignez parler de la pauvreté ! Mais un moujik riche vit-il mieux qu'un pauvre ? Il vit lui aussi, excusez-moi, comme un cochon. Grossier, braillard, butor ; il est plus gras que large ; le museau enflé, rouge ; on a envie d'allonger le bras et de le claquer, le lâche ! Lârione, de Doubètchnia, est riche lui aussi, mais il arrache les écorces dans votre bois aussi bien qu'un pauvre. Il jure, ses enfants jurent, et quand il a trop bu, il tombe le nez le premier dans une flaque, et y dort. Ils ne valent tous rien du tout, mademoiselle ! Vivre au milieu d'eux à la campagne, c'est vivre en enfer. J'en ai par-dessus la tête de cette campagne ; et j'en remercie le Seigneur Roi des cieux : je mange à ma faim, je suis habillé ; j'ai fait mon temps dans les dragons ; j'ai été trois ans staroste ; je suis maintenant un cosaque libre et je vis où je veux ! Je ne veux pas vivre dans mon village, et personne n'a le droit de m'y forcer. On

me dit qu'il y a ma femme. « Tu dois, me dit-on, vivre avec ta femme dans ton îsba. » Et pourquoi cela ? Je ne me suis pas loué à son service…

– Dites, Stépane, demanda Mâcha, vous êtes-vous marié par amour ?

– Quel amour peut-il y avoir chez nous à la campagne ? répondit Stépane en souriant. Puisque vous voulez le savoir, je me suis marié deux fois. Je ne suis pas de Kourîlovka, mais de Zâlégochtch ; je vins ensuite à Kourîlovka comme gendre. Mon père ne voulut pas faire de partage entre nous ; nous étions cinq frères. Je lui plantai ma révérence et m'en fus dans un autre village. Ma première femme est morte très jeune.

– De quoi est-elle morte ?

– De bêtise. Elle pleurait, pleurait sans cesse et sans raison ; elle se mit à dépérir. Elle ne faisait que boire des herbes pour embellir ; elle a dû s'abîmer l'intérieur. Ma seconde femme est de Kourîlovka, et qu'a-t-elle de bon ? C'est une femme de la campagne, une paysanne, et rien de plus. Quand on me l'a proposée, cela m'a souri ; je pensais : elle est jeune, blanche de figure ; sa famille vit proprement. Sa mère avait l'air d'être une sectaire ; elle buvait du café et ils me paraissaient vivre dans la propreté. Alors, je l'ai prise. Mais le lendemain on s'assied pour dîner, je demande à ma belle-mère une cuiller ; elle m'en donne une, et je vois qu'elle l'essuie avec les doigts. Quelle malpropreté ! pensai-je. Je vécus avec elle un an, puis m'en allai. J'aurais dû, sans doute, épouser une fille de la ville, reprit-il. On dit que la femme est l'aide du mari. Mais qu'ai-je besoin d'une aide ? Je peux m'aider tout seul ; j'aurais plutôt besoin de quelqu'un qui me parle, mais pas seulement du té-té-té-té-té ; de quelqu'un qui parle raisonnablement, comprenant ce qu'il dit. Sans bonne conversation, quelle vie peut-il y avoir ?

Stépane se tut soudainement, et on entendit son monotone « ou-liou-liou-liou » ; c'est sans doute qu'il m'avait aperçu.

Mâcha allait souvent au moulin, et trouvait évidemment du plaisir à causer avec Stépane. Le meunier méprisait si sincèrement, et avec tant de conviction, les moujiks, que cela l'attirait. Quand elle revenait du moulin, le moujik simple d'esprit qui gardait les arbres fruitiers, lui criait chaque fois :

– Fille Palâchka ! Bonjour fille Palâchka ![19].

Et il aboyait après elle comme un chien : Haf ! haf !

Elle s'arrêtait et le regardait attentivement comme si, dans l'aboiement de cet idiot, elle trouvait une réponse à ses pensées. Et il l'attirait probablement autant que les invectives de Stépane. À son retour à la maison, quelque nouvelle de ce genre-là l'attendait : que les oies du village avaient piétiné les choux de notre potager ou que Lârione avait volé des guides. Et elle disait, haussant les épaules avec mépris :

– Que peut-on attendre de ces gens-là !

Elle s'exaspérait et, dans son cœur, s'amassait la rancune, tandis que moi, je m'habituais aux moujiks et me sentais attiré vers eux.

C'étaient, pour la plupart, des gens nerveux, irrités, humiliés, c'étaient des gens à l'imagination étouffée, ignorants, à l'horizon étroit, confus, avec toujours les mêmes pensées, la terre noire, les jours noirs, le pain noir ; des hommes qui rusaient, et qui, comme des oiseaux, ne cachaient que leur tête, derrière un arbre ; des gens qui ne savaient pas compter. Ils n'acceptaient pas de venir faucher chez nous pour vingt roubles ; mais ils venaient pour un demi-seau de vodka, alors que pour vingt roubles, ils eussent pu en acheter quatre seaux. À dire vrai, la saleté, l'ivrognerie, la bêtise et les tromperies étaient des réalités ; mais, malgré tout, on sentait que la vie du moujik repose en général sur une base solide et saine. Et quelque animal grotesque que le moujik me semblât derrière sa charrue, et bien qu'il s'abrutît d'eau-de-vie, on sentait pourtant, en l'examinant de plus près, qu'il y a en lui quelque chose d'utile et de très important, qui n'existait, par

exemple, ni chez Mâcha, ni chez Blagovo ; et c'est, justement, qu'il croyait que la chose principale sur terre est la vérité, et que son salut, et celui de tout le peuple, ne se trouvent que dans la vérité. Et, en raison de cela, le moujik aime la justice plus que tout au monde.

Je disais à ma femme qu'elle voyait une tache sur la vitre et ne voyait pas la vitre. Pour toute réponse, elle se taisait ou chantonnait comme Stépane « ou-liou-liou-liou-liou… ». Lorsque cette femme bonne et intelligente pâlissait d'exaspération et qu'elle parlait d'une voix tremblante avec Blagovo de l'ivrognerie, des tromperies, elle me consternait et me frappait par sa facilité d'oubli. Comment pouvait-elle oublier que son père l'ingénieur buvait aussi, plus que de raison, et que l'argent, avec lequel avait été acheté Doubètchnia, avait été acquis par toute une suite de malhonnêtetés et de tromperies honteuses et effrontées ? Comment pouvait-elle oublier cela ?

XIV

Ma sœur vivait aussi sa vie à elle, qu'elle me cachait soigneusement. Elle chuchotait souvent avec Mâcha et quand je m'approchais d'elle, elle se ramassait sur elle-même et son regard devenait gêné, suppliant ; il se passait évidemment en elle quelque chose dont elle avait peur, ou qui lui faisait honte. Pour ne pas me rencontrer au jardin, ou demeurer seule avec moi, elle restait toujours auprès de Mâcha ; je ne lui parlais que rarement et à l'heure des repas.

Un soir, en revenant du chantier, je marchais doucement dans le jardin. Il commençait à faire sombre. Ma sœur, qui ne me remarqua pas et n'avait pas entendu mes pas, allait et venait auprès d'un vieux pommier massif, sans aucun bruit, comme une apparition. Elle était vêtue de noir et marchait vite, toujours au même endroit, en regardant à terre. Une pomme tomba de l'arbre ; elle tressaillit, s'arrêta et porta les mains à ses tempes. À ce moment-là, je m'approchai d'elle.

Dans un élan de tendresse, qui afflua tout à coup à mon cœur, les larmes aux yeux, me souvenant, je ne sais pourquoi, de notre mère et de notre enfance, je la pris aux épaules et l'embrassai.

– Qu'as-tu ? demandai-je. Tu souffres, je m'en aperçois depuis longtemps ; dis-moi ce que tu as ?

– J'ai peur… prononça-t-elle en tremblant.

– Qu'as-tu ? insistai-je. Pour l'amour de Dieu, dis-moi la vérité !

– Je vais te la dire, car il est si pénible de se cacher de toi, Missaïl. J'aime… reprit-elle à mi-voix, j'aime, j'aime… ! Je suis heureuse, mais pourquoi ai-je si peur !

Soudain des pas retentirent. Vêtu d'une chemise de soie, chaussé de hautes bottes, Blagovo apparut entre les arbres. Ils s'étaient probablement donné rendez-vous sous ce pommier.

En le voyant, elle s'élança vers lui impétueusement avec un cri maladif, comme si on voulait le lui arracher.

– Vladimir ! Vladimir !

Elle se serra contre lui et le regarda avec avidité droit dans les yeux. Je remarquai seulement alors combien elle avait maigri et pâli ces derniers temps. C'était surtout visible à son col de dentelle que je connaissais depuis longtemps, et qui entourait plus librement son cou maigre et long. Le docteur se troubla, mais se remettant aussitôt, il dit, en lissant les cheveux de ma sœur :

– Allons, assez, assez !… Pourquoi s'agiter ainsi ? Tu vois, je suis venu.

Nous nous taisions en nous regardant avec embarras ; puis nous nous mîmes à marcher tous trois, et Blagovo me dit :

– Chez nous, la vie civilisée n'a pas encore commencé. Les gens âgés se consolent en pensant que, si elle n'existe plus maintenant, il a existé quelque chose de ce genre vers 1850-1860. Mais ce sont les vieux. Et nous, nous sommes jeunes ; nos cerveaux ne sont pas encore atteints par le *marasmus senilis ;* de pareilles illusions ne peuvent pas nous consoler. La Russie date de 862 ; mais la Russie civilisée, autant que je le comprends, n'a pas encore commencé.

Mais je n'entrais pas dans ces considérations. Il était étrange, et je ne voulais pas croire que ma sœur fût amoureuse de lui, qu'elle tînt cet étranger par la main comme elle le faisait, marchât à côté de lui et le regardât tendrement. Ma sœur, cet être nerveux, craintif, opprimé, refoulé, aimait un homme marié, qui avait des enfants ! Je regrettais quelque chose ; exactement quoi, je l'ignorais. La présence seule du docteur m'était désagréable, et je ne pouvais absolument pas comprendre ce qui pourrait advenir de cet amour.

XV

Mâcha et moi, nous nous rendions à Kourîlovka pour l'inauguration de l'école.

– C'est l'automne, l'automne… disait doucement Mâcha, regardant de tous côtés… L'été est passé ; plus d'oiseaux… Il n'y a que les saules qui restent verts.

Oui, l'été était déjà passé. Les après-midi restaient doux et clairs, mais les matinées étaient froides. Les bergers avaient pris leurs vestes de peau de mouton, et sur les asters de notre jardin la rosée ne séchait pas de la journée. On entendait des sons plaintifs, et on ne distinguait pas si c'étaient les persiennes qui grinçaient sur leurs gonds rouillés, ou si c'était le cri des grues qui s'envolaient. On ressentait une impression de bien-être, un goût de vivre…

– L'été est fini… disait Mâcha. Maintenant nous pouvons, toi et moi, faire notre bilan. Nous avons beaucoup travaillé, combiné ; nous en sommes devenus meilleurs ; honneur et gloire à nous ! Nous avons progressé dans notre amélioration personnelle ; mais nos progrès ont-ils eu une influence quelconque sur la vie qui nous entoure ? Ont-ils servi à quelqu'un ?… Non. L'ignorance, la saleté, l'ivrognerie, la mortalité effroyable des enfants sont restées ce qu'elles étaient. Tu as labouré et semé, j'ai dépensé de l'argent et lu des livres, mais personne ne s'en est trouvé mieux. Manifestement, nous n'avons travaillé que pour nous-mêmes et nous n'avons pensé avec quelque générosité que pour nous…

De telles réflexions me troublaient ; je ne savais qu'en penser.

– Nous avons été sincères du commencement à la fin, lui dis-je, et celui qui est sincère a toujours raison.

– Qui dit le contraire ? Nous avions raison, mais nous

avons imparfaitement réalisé ce qui était raisonnable. Tout d'abord, est-ce que nos méthodes ne sont pas fausses ? On veut être utile aux gens ; mais, par cela seul que l'on achète un bien, on perd dès l'origine la possibilité de faire pour eux quelque chose d'utile. Puis, si l'on travaille, si l'on s'habille et si l'on mange comme les moujiks, on légitime de son exemple et de son autorité leur vie pénible, leurs costumes grossiers, leurs affreuses isbas, leurs barbes stupides… D'un autre côté, admettons que tu travailles longtemps, très longtemps, toute ta vie ; qu'à la fin, tu aboutisses à quelques résultats pratiques ; que seront ces résultats, que peuvent-ils contre des forces d'éléments, telles que l'ignorance grégaire, la faim, le froid, la dégénérescence ? C'est une goutte d'eau dans la mer ! Il faut des moyens de combat autrement énergiques, hardis, rapides ! Si tu veux être réellement utile, sors du cercle étroit de l'activité habituelle et tâche d'agir immédiatement sur la foule ! Il faut avant tout une propagande retentissante, vigoureuse. Pourquoi les arts, la musique par exemple, sont-ils si vivaces, si populaires et si véritablement forts ? Parce que le musicien ou le chanteur agissent sans intermédiaire sur des milliers d'hommes. Art chéri, aimé ! continua-t-elle en regardant rêveusement le ciel. L'art donne des ailes et nous emporte loin, haut ! Celui qui est excédé de la fange, des petits intérêts mesquins, celui qui est exaspéré, humilié, et proteste, celui-là ne peut trouver le calme et la satisfaction que dans le beau !

Quand nous approchâmes de Kourîlovka, le temps était clair, radieux. On battait dans quelques cours et cela sentait la paille de seigle. Derrière les haies, les sorbiers étaient d'un rouge vif, et où que la vue portât, les arbres étaient dorés ou rouges. Les cloches sonnaient. On portait les Images à l'école et on entendait chanter : « Protectrice céleste ! » Et comme l'air était transparent !… Comme les pigeons volaient haut !…

On chanta un *Te Deum* dans l'école. Ensuite les moujiks de Kourîlovka offrirent une icône à Mâcha ; et ceux de Doubètchnia un grand craquelin et une salière dorée.

Mâcha fondit en larmes.

– Et si on a dit quelque chose de déplacé, s'il y a eu des malentendus, dit un vieillard, excusez-nous !

Il nous salua, elle et moi.

Quand nous rentrions à la maison, Mâcha se retourna souvent vers l'école. Le toit vert que j'avais peint, et qui maintenant brillait au soleil, demeura longtemps visible. Et je sentis que les regards que Mâcha lui jetait étaient des regards d'adieu.

XVI

Le soir, elle s'apprêta à aller en ville.

Les derniers temps elle s'y rendait souvent et y restait coucher. En son absence, je ne pouvais pas travailler ; mes bras retombaient sans force ; notre grande cour paraissait un désert affreux ; le jardin hurlait avec fureur ; sans elle, la maison, les arbres, les chevaux n'étaient plus « les nôtres ».

Je ne sortais pas ; je restais assis à sa table, près de son armoire pleine de livres d'économie rurale, ses favoris d'antan, maintenant inutiles et qui me regardaient d'un air triste. Des heures entières, tandis qu'il sonnait sept, huit, neuf heures, tandis que derrière les fenêtres arrivait la nuit d'automne, noire comme la suie, je regardais quelques vieux gants à elle, la plume avec laquelle elle écrivait, et ses petits ciseaux. Je ne faisais rien et comprenais clairement que ce que je faisais naguère, si je labourais, fauchais, si je coupais du bois, c'était uniquement pour lui complaire. Si même elle m'eût envoyé nettoyer un puits profond où j'aurais dû rester dans l'eau jusqu'aux reins, j'y serais descendu sans discuter s'il le fallait ou non. Doubètchnia avec ses ruines, son désordre, les volets battants, avec les voleries de jour et de nuit, me semblait, maintenant qu'elle n'y était pas, un chaos où tout travail était inutile. Pourquoi travailler ici, pourquoi se soucier de l'avenir si je sentais que le sol se dérobait sous moi, si je sentais que mon rôle à Doubètchnia était fini, et que, en un mot, le même sort que celui de ses livres m'attendait !

Quelle tristesse, quelle nuit dans la solitude quand je prêtais l'oreille avec angoisse, comme si j'attendais à tout instant que quelqu'un me criât qu'il était temps de partir ! Je ne regrettais pas Doubètchnia ; je ne regrettais que mon amour, pour lequel, évidemment, l'automne était aussi venu. Quel bonheur immense que d'aimer et d'être aimé ! Et quel effroi de sentir qu'on dégringole de si haut !…

Mâcha revint de la ville le lendemain vers le soir. Elle était mécontente, mais le cachait ; elle demanda seulement pourquoi on avait mis les doubles fenêtres ; c'était à en étouffer. J'enlevai deux de ces doubles fenêtres.

Nous n'avions pas envie de manger, mais nous nous assîmes quand même pour souper :

– Va te laver les mains, me dit ma femme ; tu sens le mastic.

Elle avait apporté de la ville les derniers journaux illustrés et nous les regardâmes ensemble après souper. Des suppléments donnaient des gravures de mode et des patrons. Mâcha les feuilletait et les mettait de côté, pour les examiner ensuite à loisir ; mais une robe à grandes manches, avec une jupe unie, large comme une cloche, l'intéressa. Elle la regarda une minute avec attention.

– Ce n'est pas mal, dit-elle.

– Oui, cette robe t'irait très bien, lui dis-je, vraiment très bien !

Et regardant la robe avec tendresse, admirant cette tache grise uniquement parce qu'elle lui plaisait, je continuai doucement :

– C'est une robe charmante.

Mes larmes tombèrent sur la gravure de mode.

– Ma splendide Mâcha… murmurai-je… ma chère Mâcha…

Elle alla se coucher et je restai encore une heure à regarder les journaux illustrés.

– Tu as eu tort d'enlever les doubles fenêtres de la chambre à coucher, dit-elle ; j'ai peur qu'il ne fasse froid. Entends comme le vent souffle !

Je lus, à la rubrique « Variétés », une manière de fabriquer de l'encre à bon marché, et quelques lignes sur le plus gros diamant du monde. Puis je retombai sur la robe grise qui lui

plaisait et m'imaginai Mâcha au bal, avec un éventail, les épaules nues, brillante, magnifique, parlant musique, peinture, littérature… Combien mon rôle me parut petit, mesquin et court !

Notre rencontre, notre mariage n'étaient qu'un des épisodes qui ne manqueraient pas dans la vie de cette femme si vivante et si largement douée. Tout ce qui existe de mieux dans la vie, je l'ai déjà dit, était à son service, et elle le recevait pour rien. Même les idées et le mouvement intellectuel du moment étaient pour elle un plaisir, fait pour diversifier sa vie ; moi, je n'étais que le cocher qui l'avait conduite d'un emballement à un autre.

Désormais, je ne lui étais plus nécessaire ; elle s'envolerait et je resterais seul.

Comme en réponse à mes idées, un cri désespéré retentit dans la cour :

– Au secours !

C'était une grêle voix féminine, et le vent, comme s'il eût voulu la contrefaire, gémissait aussi d'une voix grêle dans la cheminée.

Il passa une demi-minute, et dans le bruit du vent, retentit une autre fois, comme à l'autre bout de la cour le cri :

– Au secours !

– Missaïl, tu entends ? me demanda doucement ma femme. Tu entends ?

Elle sortit de sa chambre, vint à moi en chemise, les cheveux défaits, et elle écouta, en regardant la fenêtre sombre.

– On étrangle quelqu'un ! prononça-t-elle. Il ne manquait plus que ça.

Je pris un fusil et sortis. Il faisait très sombre dans la cour. Il soufflait un vent si fort qu'il était difficile de se tenir debout. J'allai vers la porte, j'écoutai ; les arbres ployaient, le vent

sifflait et au jardin, un chien, celui sans doute du moujik idiot, aboyait indolemment. Derrière la porte une obscurité d'enfer ; pas une lumière sur la ligne du chemin de fer. Près de l'aile où, l'année passée, était le bureau, retentit tout à coup un cri étouffé :

– Au secours !

– Qui est là ? criai-je.

Deux hommes étaient aux prises. L'un poussait, l'autre résistait ; tous deux respiraient avec peine.

– Laisse-moi ! disait l'un d'eux. (Et je reconnus Ivane Tchéprakov ; c'était lui qui criait d'une voix grêle de femme.) Laisse-moi, damné, ou je te mords les mains !

L'autre était Moïsséy. Je les séparai et ne me retins pas de frapper deux fois Moïsséy à la figure. Il tomba, puis se releva, et je le frappai encore une fois.

– Il voulait me tuer, balbutia-t-il. Il allait à la commode de sa mère. Je veux l'enfermer dans l'aile, monsieur, pour qu'il ne fasse aucun mauvais coup.

Tchéprakov était ivre, ne me reconnaissait pas et soupirait sans cesse, comme pour emmagasiner de l'air et pouvoir crier de nouveau au secours. Je les laissai et revins à la maison. Ma femme était couchée tout habillée. Je lui racontai ce qui se passait dans la cour et ne lui cachai pas que j'avais frappé Moïsséy.

– C'est effrayant de demeurer à la campagne ! dit-elle. Et quelle longue nuit, mon Dieu !

– Au secours ! entendit-on un peu après.

– Je vais aller les calmer, dis-je.

– Non, laisse-les se couper la gorge, dit-elle avec dégoût.

Elle regardait le plafond et écoutait. J'étais assis à côté d'elle, n'osant pas lui parler, comme si c'eût été ma faute qu'on criât au secours dans la cour et que la nuit fût si longue.

Nous nous taisions et j'attendais avec impatience de voir le jour luire aux fenêtres. Mâcha regardait tout le temps, comme si elle fût revenue à elle. Elle semblait s'étonner qu'intelligente, bien élevée, si soignée, elle eût pu tomber dans ce misérable désert provincial, au milieu d'une bande de gens misérables et insignifiants, et qu'elle eût pu s'oublier au point de s'amouracher de l'un d'eux, et d'être restée sa femme, plus d'une demi-année. Il me semblait que pour elle, Moïsséy et Tchéprakov, et moi, nous étions tous la même chose. Dans ce sauvage « au secours » d'un ivrogne, tout s'était confondu pour elle : et moi, et notre mariage et notre propriété et les boues emprisonnantes de l'automne. Et quand elle soupirait ou faisait un mouvement pour se coucher plus commodément, je lisais sur son visage : « Oh ! que vienne plus vite le matin ! »

Le matin, elle partit.

Je restai encore trois jours à l'attendre ; puis j'enfermai tous nos effets dans une chambre ; je la fermai et m'en allai aussi vers la ville.

Quand je sonnai chez l'ingénieur, c'était déjà le soir, et les réverbères de la Bolchâïa Dvoriânnskaïa étaient allumés. Le domestique me dit qu'il n'y avait personne à la maison. L'ingénieur était à Pétersbourg et ma femme était probablement chez les Ajôguine à une répétition. Je me rappelle avec quelle agitation je me rendis chez eux, comme mon cœur battait et s'arrêtait quand je montais l'escalier, et comme je restai longtemps sur le palier, n'osant pas pénétrer dans ce temple des muses !

Dans le salon, sur la table, sur le piano, sur la scène, partout brûlaient des bougies, trois par trois, et le spectacle était fixé au treize ; maintenant la première répétition avait lieu un lundi, jour néfaste. Toujours la lutte contre les superstitions ! Tous les amateurs de l'art scénique étaient déjà au complet. L'aînée, la cadette et la plus jeune des Ajôguine arpentaient la scène en lisant leurs rôles. À l'écart de tous, se tenait Rédka, immobile, appuyé au mur ; il regardait la scène

avec adoration, en attendant le commencement de la répétition. Tout était comme naguère !

J'allai saluer la maîtresse de maison, mais tout le monde me cria « chut » et me fit signe de m'arrêter. Le silence s'établit. On ouvrit le piano, une dame s'assit, clignant ses yeux myopes sur la musique, et Mâcha s'approcha, parée, belle, mais d'une beauté fort différente de celle qu'elle avait au printemps, lorsqu'elle venait me voir au moulin. Elle se mit à chanter :

Pourquoi, nuit claire, je t'aime tant !

C'était la première fois que je l'entendais chanter. Elle avait une belle voix, pleine, succulente et forte. À l'entendre, il me semblait que je mangeais du melon sucré et parfumé. La romance terminée, on l'applaudit et elle sourit, heureuse, jouant des yeux, feuilletant sa musique, arrangeant sa robe, tel un oiseau qui s'est enfin envolé de sa cage et qui lisse ses ailes en liberté. Ses cheveux étaient ramenés sur ses oreilles ; sur son visage, se voyait une expression mauvaise, effrontée, comme si elle voulait nous défier tous, ou nous crier, comme à des chevaux : « Eh ! vous autres, chéris ! »

Il est probable qu'alors elle ressemblait beaucoup à son grand-père, le postillon.

– Toi aussi, te voilà ! me demanda-t-elle en me donnant la main. Tu m'as entendue chanter ? comment trouves-tu ?

Et sans attendre ma réponse, elle continua :

– C'est très bien que tu sois ici. Je pars cette nuit pour Pétersbourg pour quelque temps. Tu me laisses partir ?

À minuit, je l'accompagnai à la gare. Elle m'embrassa tendrement, sans doute pour me remercier de ne pas lui poser de questions inutiles ; et elle promit de m'écrire. Je pressai longtemps ses mains, les baisai, contenant à peine mes larmes et sans lui dire un mot.

Je restai à regarder les feux du train qui s'éloignaient ; je la

caressais en imagination et lui disais doucement :

– Ma chère, ma splendide Mâcha !…

Je passai la nuit chez Kârpovna à Makârikha, et, le matin venu, j'allai avec Rédka garnir des meubles chez un riche marchand qui mariait sa fille à un médecin.

XVII

Le dimanche après-midi, ma sœur vint chez moi et prit le thé avec moi.

– Je lis beaucoup à présent, dit-elle en me montrant les livres qu'elle avait pris à la bibliothèque de la ville. Je le dois à ta femme et à Vladimir. Ils m'ont rendue consciente ; ils m'ont sauvée ; ils ont fait que je me sens maintenant un être humain. Avant je ne dormais pas pour divers soucis de ce genre : « nous avons dépensé trop de sucre cette semaine » ; « ne salez pas trop les concombres ». Maintenant, je ne dors pas mieux, mais j'ai d'autres pensées. Je me tourmente à l'idée que la moitié de ma vie est passée de façon si bête, si pusillanime ! Je hais mon passé, j'en ai honte, et je considère mon père comme mon ennemi. Oh ! comme je suis reconnaissante à ta femme et à Vladimir ! ce Vladimir, quel homme étonnant ! Ils m'ont ouvert les yeux.

– Ce n'est pas bien de ne pas dormir, lui dis-je.

– Tu me crois malade ? Nullement. Vladimir m'a auscultée et dit que je suis tout à fait bien portante. Mais il ne s'agit pas de ma santé ; quelle importance cela a-t-il ? Dis, ai-je raison ?

Elle avait besoin de soutien moral ; c'était évident ; Mâcha était partie, Blagovo était à Pétersbourg, et, dans toute la ville, il n'y avait personne, sauf moi, qui pouvait lui dire qu'elle avait raison. Elle me regardait fixement, tâchant de lire mes pensées secrètes, et si je me mettais à penser ou me taisais, elle craignait que ce ne fût à son sujet et s'attristait. Il fallait être tout le temps sur le qui-vive ; aussi quand elle me demanda si elle avait raison, je m'empressai de lui répondre que oui, et que je l'estimais beaucoup.

– Sais-tu ? reprit-elle ; on m'a donné un rôle chez les Ajôguine. Je veux jouer. Bref, je veux vivre ; je veux boire à la coupe pleine. Je n'ai aucun talent et le rôle est de six lignes, mais c'est infiniment plus élevé et plus noble que de verser le

thé cinq fois par jour et d'épier si la cuisinière n'a pas mangé un morceau de sucre de trop. Surtout, il faut que mon père sache à la fin, que, moi aussi, je suis capable de protester.

Après le thé, elle s'étendit sur mon lit et resta couchée quelques instants, les yeux fermés et très pâle.

– Quelle faiblesse ! dit-elle en se levant… Vladimir dit que toutes les femmes et les jeunes filles de la ville sont anémiées par l'oisiveté. Quel homme intelligent, ce Vladimir ! Il a entièrement raison : il faut travailler.

Deux jours après, elle vint à la répétition chez les Ajôguine avec un cahier. Elle avait une robe noire, un collier de corail, une broche qui ressemblait de loin à un petit pâté feuilleté, et, aux oreilles, de grandes boucles où brillait un diamant. Quand je la regardai, je me sentis gêné ; je fus frappé de son manque de goût. Qu'elle eût mis mal à propos les boucles et les diamants, qu'elle fût drôlement habillée, on le remarqua. Je surpris des sourires et j'entendis quelqu'un dire en riant :

– Cléopâtre, reine d'Égypte.

Elle s'efforçait d'être femme du monde, désinvolte et tranquille, et elle semblait maniérée et étrange. Là simplicité et la gentillesse l'avaient quittée.

– Je viens de déclarer à mon père, dit-elle en s'approchant de moi, que j'allais à la répétition, et il a crié qu'il me privait de sa bénédiction, et il a même failli me battre… Figure-toi, dit-elle en regardant son cahier, que je ne sais pas mon rôle ! Je vais sûrement me tromper… Le sort en est jeté ! continua-t-elle très agitée.

Il lui semblait que tous la regardaient et étaient étonnés de l'acte sérieux auquel elle s'était résolue, et que chacun attendait d'elle quelque chose de particulier. Et il était impossible de la convaincre qu'on ne faisait aucune attention à des gens aussi petits et aussi peu intéressants qu'elle et moi.

Jusqu'au troisième acte, elle n'avait rien à faire. Son rôle

d'« invitée », une commère de province, se réduisait à se tenir près de la porte comme si elle écoutait et à dire ensuite un court monologue. Jusqu'à son entrée en scène, pendant une heure et demie au moins, tandis qu'on allait et venait sur la scène, qu'on discourait, qu'on prenait le thé, elle ne me quitta pas, et répétait sans cesse son rôle et chiffonnait nerveusement son cahier. Et, s'imaginant que chacun la regardait, attendait son entrée, elle arrangeait ses cheveux d'une main tremblante et me disait :

– Je vais certainement me tromper… Comme je me sens mal à l'aise, si tu savais ! J'ai aussi peur que si on allait me conduire au supplice.

Son tour vint enfin.

– Cléopâtra Alexéïévna, à vous ! dit le régisseur.

Elle vint au milieu de la scène, laide et gauche, avec une expression d'effroi, et elle resta là une demi-minute, comme pétrifiée. Seules les grandes boucles se balançaient à ses oreilles.

– Pour la première fois, dit quelqu'un, il est permis de lire son rôle.

Il était clair pour moi qu'elle tremblait, ne pouvait parler ni ouvrir son cahier, et qu'elle ne songeait pas à son rôle. Je voulais aller à elle et lui dire quelque chose, quand, tout à coup, elle tomba à genoux au milieu de la scène et sanglota bruyamment.

Tous s'agitèrent, chuchotèrent autour d'elle ; seul, je restais accoté à la coulisse, frappé de ce qui s'était passé, ne comprenant pas, ne sachant que faire. Je vis comme on la releva et l'emmena. Je vis Anioûta Blagovo s'approcher de moi. Je ne l'avais pas vue dans la salle et elle sortit comme de sous terre. Elle avait son chapeau, sa voilette, et semblait, comme toujours, n'être venue que pour une minute.

– Je lui avais dit de ne pas jouer ! dit-elle fâchée,

rougissante, détachant chaque mot d'un ton saccadé. C'est de la folie ! Vous auriez dû la retenir !

Mme Ajôguine s'approcha vivement avec sa blouse courte aux manches courtes, et de la cendre de cigarettes sur sa poitrine maigre et plate.

– Mon ami, c'est affreux ! dit-elle en se tordant les mains et en me regardant fixement comme d'habitude. C'est affreux ! Votre sœur est dans une position… elle est enceinte. Emmenez-la, je vous prie…

Agitée, elle respirait péniblement. Ses trois filles se tenaient à l'écart, aussi maigres et plates qu'elle, se serrant craintivement l'une contre l'autre. Elles étaient bouleversées, étourdies, comme si on eût arrêté un forçat dans leur maison. Quelle honte ! Comme c'était effrayant !… Cette estimable famille avait combattu toute sa vie les préjugés ; elle supposait probablement que toutes les superstitions et les écarts de l'humanité se ramènent aux trois bougies, au nombre treize, et au lundi, jour néfaste.

– Je vous en prie… vous prie… répétait Mme Ajôguine, en faisant la bouche en cœur sur le mot « vous » et le prononçant « vious ». Je vious en prie, emmenez-la chez elle.

XVIII

Peu après, ma sœur et moi, nous étions dans la rue. Je la couvrais de mon manteau ; nous nous hâtions, choisissant les ruelles où il n'y avait pas de réverbères, évitant les rencontres ; cela ressemblait à une fuite. Elle ne pleurait plus, et me regardait les yeux secs. Jusqu'à Makârikha, où je la menai, il y avait vingt minutes de chemin, et chose étrange, en un si court laps de temps, nous eûmes le temps de nous remémorer toute notre vie. Nous pesâmes notre situation, nous combinâmes…

Nous décidâmes que nous ne pouvions plus rester dans cette ville, et que, quand j'aurais gagné un peu d'argent, nous nous installerions dans un autre endroit. On dormait déjà dans quelques maisons ; dans d'autres on jouait aux cartes. Nous détestions ces maisons ; nous les craignions, et nous parlions du fanatisme, de la dureté de cœur, de la nullité de ces familles respectables, de ces soi-disant amateurs d'art dramatique que nous avions tant effrayés. Et je me demandais en quoi ces gens stupides, féroces, paresseux, malhonnêtes étaient supérieurs aux paysans de Kourîlovka, ivrognes et superstitieux, ou aux animaux, qui, eux aussi, ressentent du trouble, quand quelque chose d'anormal vient rompre la monotonie de leur vie, limitée aux instincts. Que serait-il arrivé à ma sœur, si elle avait habité à la maison ? Quelles souffrances morales aurait-elle éprouvées, en causant avec son père, en rencontrant chaque jour ses connaissances ? Je me représentais cela, et il me revenait à la mémoire des gens que leurs parents et leurs proches avaient lentement fait disparaître. Je me rappelais les chiens martyrisés et qui devenaient fous, les moineaux plumés vivants par des gamins et jetés à l'eau ; et je me rappelais une longue, longue série de souffrances muettes et prolongées, que j'avais observées sans interruption dans cette ville depuis mon enfance. Et je ne comprenais pas de quelle idée vivaient ces soixante mille

habitants ; pourquoi ils lisaient l'évangile ; pourquoi ils priaient ; pourquoi ils lisaient des journaux et des livres. De quelle utilité leur a été tout ce qui a été écrit et dit jusqu'à ce jour, s'ils sont dans la même ténèbre spirituelle et dans le même dégoût de la liberté qu'il y a de cela cent ou trois cents ans ? Un charpentier entrepreneur construit toute sa vie des maisons dans une ville, et, jusqu'à sa mort, au lieu de « galerie » il dit « galderie » ; de même ces soixante mille habitants, lisent et entendent parler, de génération en génération, de vérité, de pitié, de liberté, et, jusqu'à leur mort, du matin au soir, ils mentent, se martyrisent l'un l'autre, craignant la liberté et la détestant comme un ennemi…

– Maintenant, dit ma sœur quand nous entrâmes dans la maison, mon sort est décidé. Après ce qui s'est passé, je ne peux plus retourner *là-bas.* Mon Dieu, que c'est bien ! J'en ai le cœur allégé.

Ma sœur se mit tout de suite au lit. Des larmes brillaient à ses cils, mais son expression était heureuse ; elle dormit profondément ; doucement, on voyait, qu'en effet, elle avait le cœur allégé, et qu'elle se reposait, ce qui ne lui était pas arrivé de longtemps.

Nous commençâmes à habiter ensemble. Elle chantait sans cesse et se trouvait bien ; les livres que je prenais à la bibliothèque, je les rapportais sans qu'elle les eût lus : elle ne pouvait plus lire ; elle ne voulait que rêver et parler de l'avenir. En raccommodant mon linge, ou en aidant Kârpovna près du four, elle chantait ou parlait de son Vladimir, de son esprit, de ses bonnes manières, de sa bonté, de son savoir extraordinaire, et j'en convenais, bien que je n'aimasse plus son docteur. Elle voulait travailler, vivre indépendante, se suffire ; elle disait qu'elle deviendrait institutrice ou infirmière dès que sa santé le lui permettrait, et qu'elle laverait elle-même son plancher et son linge.

Elle aimait déjà passionnément son petit. Il n'était pas encore au monde qu'elle savait déjà quels yeux il aurait,

quelles mains, et comment il rirait. Elle parlait d'éducation, et, comme à son sens le meilleur homme au monde était Vladimir, tous ses raisonnements se bornaient à ce que le petit fût aussi séduisant que son père. Il n'y avait pas de terme à ses conversations, et tout ce qu'elle disait lui procurait une vraie joie. Quelquefois je m'en réjouissais aussi, je ne sais pourquoi.

Elle m'avait probablement contagionné de sa rêverie ; je ne lisais plus rien ; je rêvais. Le soir, malgré ma fatigue, j'arpentais ma chambre, les mains dans les poches, et je parlais de ma femme.

– Qu'en penses-tu ? demandais-je à ma sœur. Quand reviendra-t-elle ? À Noël, il me semble ? Pas plus tard. Que peut-elle bien faire là-bas ?

– Si elle ne t'écrit pas, c'est qu'elle reviendra certainement bientôt.

– C'est vrai, répondais-je, sachant très bien que Mâcha n'avait plus maintenant aucune raison de revenir…

Je m'ennuyais beaucoup sans elle. Je ne pouvais plus me leurrer moi-même et je tâchais que les autres me trompassent. Ma sœur attendait son docteur, et moi Mâcha ; et, tous deux, nous causions sans répit, nous riions et nous ne remarquions pas que nous empêchions Kârpovna de dormir. Elle était couchée sur le four et murmurait sans cesse :

– Le samovar a ronflé ce matin ; cela ne signifie rien de bon, mes chers cœurs !

Personne ne venait chez nous, sauf le facteur qui apportait à Cléopâtra les lettres de Blagovo, et Prokôfy qui venait quelquefois chez nous le soir. Après avoir regardé ma sœur en silence, il rentrait dans la cuisine et disait :

– Chaque condition doit connaître ses obligations ; et celui qui, par orgueil, ne veut pas se les rappeler, pour celui-là, c'est la vallée de larmes.

Il aimait ce mot « vallée de larmes ». Une fois que je

passais par le marché, c'était à Noël, il me fit entrer dans sa boutique et, sans me tendre la main, me dit qu'il avait à me parler d'une affaire sérieuse.

Il était rouge de froid et de vodka. Près de lui, derrière l'étal, se tenait Nicôlka avec sa figure de brigand, tenant à la main un couteau ensanglanté.

– Je veux vous exprimer mes dires, commença Prokôfy ; cet état de choses ne peut pas durer, parce que, vous le comprenez bien, les gens ne nous approuveront, ni vous, ni moi pour une pareille vallée de larmes. Ma mère, naturellement, ne peut pas, par pitié, vous dire la chose désagréable que votre sœur aille dans un autre logement en raison de sa position ; mais moi je ne veux plus de ça, parce que je ne peux pas donner mon approbation à sa conduite.

Je le compris et sortis de la boutique. Le jour même, ma sœur et moi, nous déménageâmes chez Rédka. Nous n'avions pas d'argent pour prendre une voiture. Nous partîmes à pied. Je portais sur le dos un sac contenant nos effets ; ma sœur, qui pourtant n'avait rien dans les mains, étouffait, toussait, et demandait sans cesse si nous arriverions bientôt.

XIX

Enfin, il vint une lettre de Mâcha.

Mon bon, mon cher M. A.{20}, m'écrivait-elle, « mon doux, mon ange », comme vous appelle le vieux peintre, adieu ; je pars avec mon père pour l'Amérique visiter l'exposition. Dans quelques jours, je verrai l'Océan. C'est si loin de Doubètchnia que je n'ose pas y penser ! C'est hors de portée comme le ciel. Mais je veux aller vers la liberté. Je triomphe, je me sens folle, et vous voyez combien ma lettre est décousue. Mon cher, mon bon, rendez-moi ma liberté ; brisez vite le fil qui nous lie encore vous et moi… Vous avoir rencontré, vous avoir connu a été un rayon de soleil dans mon existence ; mais j'ai eu tort de devenir votre femme. Vous le comprenez, et la conscience de cette faute me pèse maintenant ; je vous en supplie, à genoux, mon ami magnanime, vite, vite, avant mon départ sur l'Océan, télégraphiez-moi que vous consentez à réparer notre faute commune, à enlever de mes ailes la seule pierre qui les charge. Mon père, qui prend sur lui toutes les démarches, me promet de ne pas trop vous fatiguer par les formalités. Alors, je suis libre ! n'est-ce pas ? libre d'aller aux quatre points de la terre. Est-ce oui ?

« Soyez heureux, que Dieu vous bénisse, et pardonnez à la pécheresse que je suis.

« Je suis en bonne santé. Je sème l'argent ; je fais beaucoup de bêtises, et je remercie Dieu à chaque instant qu'une mauvaise femme comme moi n'ait pas d'enfants. Je chante, j'ai du succès ; d'ailleurs ce n'est pas ce qui me passionne : c'est là mon port, c'est la cellule dans laquelle je me réfugie pour avoir du repos. Le roi David avait une bague portant l'inscription : « Tout passe. » Quand on est triste, ces mots vous rendent gai, et quand on est gai, ils vous rendent triste. Et je viens de m'offrir une bague de ce genre avec des caractères hébraïques ; ce talisman me préservera des

passions. Tout passe, et la vie passera ; il ne faut donc s'attacher à rien. Ou plutôt, il faut garder la conscience de sa liberté, parce que, quand l'homme est libre, il ne lui faut rien, absolument rien de plus. Rompez donc notre lien. Je vous embrasse bien fort, vous et votre sœur. Pardonnez-moi et oubliez votre

« M. »

Ma sœur était couchée dans une chambre, et Rédka, qui avait été malade et se remettait, était dans l'autre. Juste au moment où je reçus cette lettre, ma sœur passa sans bruit chez le peintre, s'assit à côté de lui, et se mit à lire. Elle lui lisait tous les jours Ostrôvski ou Gôgol ; il écoutait, les yeux fixes, sans rire, hochant la tête et murmurait de temps à autre, à part lui :

– Tout peut arriver, tout peut arriver !

Si dans l'œuvre qu'on lui lisait il se passait quelque chose de laid, de monstrueux, il disait, comme en se réjouissant du malheur d'autrui et touchant du doigt le livre :

– Le voilà, le mensonge. Voilà ce que fait le mensonge !

Les œuvres le captivaient par leur sujet, par leur morale et par leur composition adroite et compliquée ; il admirait l'auteur, mais ne l'appelait jamais par son nom :

– Comme il a habilement tout arrangé ! disait-il.

Ma sœur ne lut qu'une page ; la voix lui manqua. Rédka la prit par la main, et, ayant remué ses lèvres sèches, il dit d'une vois enrouée, à peine perceptible :

– L'âme du juste est blanche et lisse comme de la craie, et celle du pécheur est comme de la pierre ponce. L'âme du juste, c'est de l'huile claire ; celle du pécheur, c'est du goudron noir. Il faut peiner, il faut souffrir, il faut pâtir, continua-t-il. L'homme qui ne travaille pas et qui ne souffre pas, n'entrera pas dans le royaume des cieux. Malheur aux repus ; malheur aux forts ! Malheur aux riches, aux prêteurs à gages ; ils ne

verront pas le royaume des Cieux. Le puceron mange l'herbe, la rouille mange le fer…

– Et le mensonge mange l'âme, termina ma sœur en riant.

Je relus ma lettre encore une fois. À ce moment vint à la cuisine un soldat qui nous apportait deux fois par semaine, on ne savait de la part de qui, du thé, des petits pains, et des gelinottes rôties qui sentaient le parfum. Je n'avais pas d'ouvrage ; il fallait rester à la maison des journées entières et, apparemment, celui qui nous envoyait ces friandises savait que nous étions dans le besoin.

J'entendis ma sœur causer avec le soldat et rire gaiement. Puis, elle mangea un petit pain, étant couchée, et me dit :

– Quand tu ne voulus pas rester dans un bureau et allas chez les peintres, Anioûta Blagovo et moi nous savions, dès le début, que tu avais raison ; mais nous craignions de le dire tout haut. Quelle force, explique-le-moi, nous empêche d'avouer ce que nous pensons ? Vois plutôt Anioûta Blagovo ; elle t'aime ; elle t'adore ; elle sait que tu as raison ; elle m'aime comme une sœur et reconnaît aussi que j'ai raison ; et, je le pense, elle m'envie dans le fond de l'âme ; mais on ne sait quelle force l'empêche de venir chez nous ; elle nous évite, elle nous craint…

Ma sœur croisa les bras sur sa poitrine et dit avec chaleur :

– Comme elle t'aime ! si tu savais ! Elle n'a avoué cet amour qu'à moi seule, et encore tout bas, dans l'obscurité. Elle m'a emmenée dans une allée sombre du jardin, et s'est mise à me chuchoter comme tu lui es cher. Tu le verras, elle ne se mariera jamais à cause de l'amour qu'elle a pour toi. La plains-tu au moins ?

– Oui, répondis-je.

– C'est elle qui envoie les petits pains. Elle est étrange, vraiment ; pourquoi s'en cache-t-elle ? Moi aussi j'étais ainsi ; mais je suis partie et ne crains plus personne maintenant. Je

pense et dis à haute voix ce que je veux, et je me sens heureuse. Quand je vivais à la maison, je n'avais aucune notion du bonheur ; maintenant je ne changerais pas avec une reine.

Blagovo revint. Il avait conquis le titre de docteur en médecine et vivait maintenant dans notre ville, chez son père. Il se reposait et disait qu'il retournerait bientôt à Pétersbourg. Il voulait faire des vaccinations contre le typhus, et, je crois, contre le choléra. Il voulait aller à l'étranger pour se perfectionner et obtenir ensuite une chaire à l'université. Il avait quitté le service militaire, portait d'amples vestons en cheviote, de larges pantalons et de belles cravates ; ma sœur était enthousiasmée de ses épingles, de ses boutons et du mouchoir de soie rouge que, sans doute par coquetterie, il mettait dans la poche de devant de son veston. Un jour, par oisiveté, nous comptâmes avec elle tous ses costumes, et nous décidâmes qu'il en avait au moins dix. Il était clair qu'il aimait ma sœur, comme avant ; mais il ne dit pas une seule fois, même en plaisantant, qu'il l'emmènerait avec lui à Pétersbourg ou à l'étranger ; et je ne pouvais pas m'imaginer ce qui adviendrait d'elle, de son enfant, si elle restait vivante. Elle rêvait sans cesse et ne pensait pas sérieusement à l'avenir. Elle disait que le docteur pouvait partir où il voudrait, et même l'abandonner, pourvu qu'il fût heureux. Le passé lui suffisait.

Ordinairement quand il venait, il l'auscultait très soigneusement, et exigeait qu'elle bût du lait en y mettant des gouttes. Cette fois-ci, il en fut de même. Il l'ausculta et la força à boire un verre de lait ; et il y eut ensuite, dans nos chambres, une odeur de créosote.

– Voilà une enfant sage, dit-il en lui prenant le verre… Il ne faut pas trop parler. Ces derniers temps, tu jacasses comme une pie. Je t'en prie, tais-toi.

Elle riait. Puis il entra dans la chambre de Rédka, où je me trouvais, et me tapa amicalement sur l'épaule…

– Hé bien ! vieux ? demanda-t-il, en se penchant sur le malade.

– Votre Noblesse, dit Rédka en remuant doucement les lèvres, Votre Noblesse, j'ose vous dire que nous sommes tous dans la main de Dieu ; nous devons tous mourir. Permettez-moi donc de vous dire la vérité… Votre Noblesse, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux !

– Que faire ? plaisanta le docteur ; il faut quelqu'un en enfer.

Et soudain, quelque chose se produisit dans ma conscience. Il me sembla, comme en songe, que j'étais en hiver dans la cour de l'abattoir, et que Prokôfy se tenait auprès de moi, sentant la poivrée. Je fis un effort, me frottai les yeux, et me figurai que j'allais chez le gouverneur lui fournir des explications. Rien de semblable ne m'était jamais arrivé, ni ne m'arriva ensuite, et j'explique que ces étranges souvenirs, ressemblant à un rêve, étaient dus à un surmenage nerveux. Je revoyais l'abattoir, l'entrevue avec le gouverneur, et en même temps, je sentais confusément que ce n'était pas la réalité.

Quand je revins à moi, je vis que je n'étais plus à la maison, mais dans la rue, et me trouvais sous un réverbère avec le docteur.

– C'est triste, dit-il, et les larmes lui coulèrent aux joues. Elle est gaie, elle rit tout le temps ; elle espère, et sa situation est désespérée, mon ami. Votre Rédka me déteste et veut sans cesse me faire comprendre que j'ai mal agi envers elle. À son point de vue il a raison ; mais j'ai aussi ma manière de voir, et ne me repens pas du tout de ce qui est arrivé. Il faut aimer ; nous devons tous aimer, n'est-ce pas ? Sans amour il n'y aurait pas de vie. Qui redoute ou qui évite l'amour, n'est pas libre.

Peu à peu, il vint à d'autres sujets ; il parla de la science, de sa thèse qui avait plu à Pétersbourg ; il parlait avec enthousiasme et ne se rappelait plus ma sœur, son chagrin, ni moi. La vie l'entraînait. Chez l'autre, l'Amérique et la bague

avec inscription, et, chez celui-ci, le titre de docteur et la carrière de savant… Seuls, ma sœur et moi restions où nous en étions.

Après l'avoir quitté, j'allai sous un réverbère et relus une fois de plus la lettre de Mâcha. Et je me rappelai, me rappelai clairement comment, au printemps, elle était venue chez moi au moulin, et s'était couchée, couverte d'une jaquette en peau de mouton, voulant ressembler à une paysanne. Une autre fois (c'était aussi le matin), nous retirions la nasse de l'eau ; de grosses gouttes de pluie tombaient des saules du rivage, et nous riions…

Notre maison à la Bolchâïa Dvoriânnskaïa était sombre. J'escaladai la palissade et, comme je le faisais jadis, je me rendis à la cuisine par l'entrée de service, pour y prendre ma lampe. Il n'y avait personne à la cuisine. Près du fourneau ronronnait le samovar, en attendant mon père.

« Qui sert le thé à mon père maintenant ? » pensai-je.

Ayant pris la lampe, je m'en allai dans l'appentis, me fis un lit sur des vieux journaux et me couchai. Les champignons de bois, sur les murs, étaient revêches comme avant et leurs ombres dansaient. Il faisait froid. Je me figurai que ma sœur allait venir à l'instant m'apporter à souper ; mais je me rappelai qu'elle était malade et couchée dans la maison de Rédka ; et il me sembla étrange que j'eusse enjambé la palissade et que je restasse dans l'appentis qui n'était pas chauffé. Ma mémoire s'embrouillait. Je vis toute sorte d'absurdités.

Un coup de sonnette. Je retrouve des bruits que je connais depuis l'enfance. D'abord, le fil de fer gratte le mur, puis, à la cuisine, retentit une sonnerie plaintive et brève. C'est mon père qui rentre du cercle.

Je me levai et allai à la cuisine.

La cuisinière Akssînia leva les bras en me voyant, et se mit à pleurer.

– Mon aimé ! dit-elle doucement ; mon chéri ! Ah ! Seigneur !

Et dans son trouble, elle se mit à froisser son tablier. Des grands bocaux de liqueurs étaient rangés sur la fenêtre. Je me versai une tasse à thé de vodka et la bus avidement parce que j'avais très soif. Akssînia venait de laver la table et les bancs ; cela sentait l'odeur des cuisines claires et confortables que tiennent des cuisinières propres. Cette odeur et le chant des grillons nous attiraient ici, dans cette cuisine, quand nous étions enfants, et nous faisaient souhaiter d'entendre des contes et de jouer aux cartes…

– Et Cléopâtra, où est elle ? demanda Akssînia doucement, se pressant et retenant son souffle. Et où est ta casquette, petit père ?… On dit que ta femme est partie pour Pétersbourg ?

Akssînia était à notre service depuis le temps de notre mère ; elle nous baignait jadis dans une bassine en bois, nous étions encore, pour elle, des enfants qu'il fallait guider. Un quart d'heure lui suffit pour m'exposer toutes ses considérations, ses raisonnements d'ancienne bonne, accumulés dans le calme de sa cuisine, depuis que nous ne nous étions pas vus. Elle dit qu'on pouvait obliger le docteur à épouser Cléopâtra ; il suffirait de l'intimider, et, si l'on rédigeait une bonne supplique, l'archevêque annulerait son premier mariage. Elle me dit qu'il serait bien de vendre Doubètchnia, à l'insu de ma femme, et de mettre l'argent dans une banque, à mon nom. Elle insinua que si ma sœur et moi nous nous jetions aux pieds de notre père, il nous pardonnerait peut-être. Il fallait faire dire une prière à la Reine des Cieux…

– Allons, petit père, va lui parler ! me dit-elle, lorsque la toux de mon père retentit ; va lui parler ; prosterne-toi devant lui ; ta tête n'en tombera pas.

J'y allai. Mon père était assis à sa table et dessinait un plan de maison de campagne, avec des fenêtres gothiques, et une grosse tour qui ressemblait à une vigie de pompiers, quelque

chose d'extraordinairement arriéré et dénué de tout talent.

De ma place, je voyais tout ce plan. Je ne sus plus pourquoi j'étais venu chez mon père mais je me rappelle que, quand je vis sa figure maigre, sa nuque rouge, son ombre sur le mur, j'eus envie de me jeter à son cou et, comme m'avait dit Akssînia, de me prosterner devant lui. Mais la vue de la maison de campagne, avec ses fenêtres gothiques et sa grosse tour, me retint.

– Bonsoir, lui dis-je.

Mon père me regarda, et baissa aussitôt les yeux sur son plan.

– Que veux-tu ? demanda-t-il après un peu de silence.

– Je suis venu vous dire que ma sœur est très malade. Elle mourra bientôt, ajoutai-je d'une voix sourde.

– Eh bien ! soupira mon père, en ôtant ses lunettes et les posant sur la table, tu récoltes ce que tu as semé. Tu récoltes ce que tu as semé, répéta-t-il en se levant de sa table. Je te prie de te rappeler qu'il y a deux ans, tu es venu chez moi, et qu'à cette même place, je t'ai prié de renoncer à tes chimères. Je t'ai rappelé le devoir, l'honneur, et tes obligations envers tes ancêtres, dont nous devons saintement conserver les traditions. M'as-tu écouté ? Tu as méprisé mes conseils ; tu as continué à t'en tenir à tes fausses conceptions. En outre, tu as aussi entraîné ta sœur dans tes errements, et tu lui as fait perdre sa moralité et sa pudeur. Maintenant, les choses vont mal pour vous deux ; eh bien, récoltez ce que vous avez semé !

En parlant, il allait et venait dans la chambre ; il pensait probablement que je venais chez lui en repentant et il attendait sans doute quelque imploration pour moi ou pour ma sœur.

Il faisait froid, et je tremblais comme si j'avais la fièvre ; je parlais avec peine d'une voix enrouée :

– Moi aussi, je vous prie de vous rappeler, dis-je, qu'à cette

même place, je vous ai supplié de chercher à me comprendre et de trouver avec moi une raison et la façon de vivre. En réponse vous m'avez parlé de nos ancêtres, de mon grand-oncle qui écrivait des vers. On vous dit maintenant que votre fille unique est perdue, et vous parlez derechef d'ancêtres et de traditions… Une pareille légèreté chez un vieillard, à qui il ne reste que cinq ou dix années à vivre !…

– Pourquoi es-tu venu ici ? me demanda mon père sévèrement, froissé sans doute de ce que je l'eusse accusé de légèreté.

– Je ne sais pas ; je vous aime et il me chagrine que nous soyons si éloignés l'un de l'autre ; voilà pourquoi je suis venu. Je vous aime encore, mais ma sœur a définitivement rompu avec vous. Elle ne vous pardonne pas et ne vous pardonnera jamais. Votre nom seul lui inspire le dégoût du passé et de la vie.

– À qui la faute ? cria mon père. À toi, vaurien !

– Soit ! dis-je, admettons ! Je reconnais que c'est en grande partie ma faute ; mais pourquoi prétendez-vous nous imposer la vie que vous menez, qui est si triste, si plate ? Pourquoi dans aucune de ces maisons que vous construisez, voici trente ans déjà, n'y a-t-il pas un seul homme auprès duquel j'aie pu apprendre comment il faut vivre sans se sentir en faute ! Il n'y a pas un honnête homme dans toute la ville. Vos maisons, ce sont des repaires maudits où l'on fait périr les mères et les filles, où l'on torture les enfants…

Ma pauvre mère ! continuai-je désespéré ; ma pauvre sœur ! Il faut s'abrutir d'eau-de-vie, de cancans ou de cartes ; il faut ramper, faire le bigot, dessiner, pendant des dizaines d'années, des plans et des plans, pour ne pas voir toute l'horreur qui se cache dans ces maisons ! Notre ville existe depuis des siècles, et, dans ce laps de temps, elle n'a pas donné à la patrie un seul homme utile, pas un ! Vous avez étouffé dans le germe tout ce qui était vivant et avait le moindre éclat. Ville de boutiquiers, de taverniers, d'employés, de

bigots ; ville inutile, inepte, vaine, que ne regretterait pas une âme si elle disparaissait sous terre tout à coup.

– Je ne veux pas t'écouter, vaurien, dit mon père.

Et il prit une règle sur la table.

– Tu es ivre ; comment oses-tu te présenter chez ton père dans un état pareil ! Je te le dis pour la dernière fois, et tu pourras le répéter à ta sœur dévergondée : Vous ne recevrez rien de moi ! J'ai arraché de mon cœur le souvenir de mes enfants insoumis, et, s'ils souffrent de leur insoumission et de leur entêtement, je ne les plains pas. Tu peux retourner d'où tu viens ! Dieu a voulu me punir en vous, mais je supporterai cette épreuve avec résignation. Comme Job, je trouverai ma consolation dans les souffrances, et le travail assidu. Ne franchis plus ce seuil avant de te corriger. Je suis juste ; tout ce que je dis est profitable et si tu veux le bien, tu n'auras qu'à te souvenir toute ta vie de ce que je t'ai dit et que je répète.

Je fis un geste de découragement et je sortis. Je ne me rappelle pas ce qui se passa la nuit et le jour suivants ; on dit que j'errai dans les rues sans casquette, titubant et chantant à haute voix ; les gamins me suivaient, en criant :

– Petit Profit ! Petit Profit !

XX

Si j'avais eu l'envie de me commander une bague, j'aurais choisi la devise : « Rien ne passe ! » Je crois que rien ne passe en effet et tout laisse une trace ; le moindre de nos pas a une signification dans cette vie, comme dans la vie future.

Ce que j'ai vécu n'a pas été vain. Mes grands malheurs, ma patience ont touché le cœur des habitants et aujourd'hui, on ne m'appelle plus Petit Profit. On ne se moque plus de moi, et, quand je passe au marché, on ne me lance plus d'eau. On s'est accoutumé à ce que je sois ouvrier et à ce que, bien que noble, je porte des seaux de couleur et pose des carreaux. Au contraire, on me donne volontiers des commandes et je passe pour bon ouvrier et pour le meilleur entrepreneur de la ville après Rédka, qui, bien que guéri et peignant comme avant les coupoles des clochers sans échafaudage, n'a plus la force d'en venir à bout avec ses ouvriers ; je cours la ville à sa place pour trouver des commandes. J'embauche et je paie les ouvriers ; j'emprunte de l'argent à gros intérêts ; et maintenant, je comprends qu'on puisse, pour une commande de rien, courir la ville deux ou trois jours pour trouver des couvreurs. On est poli avec moi ; on me dit « vous », et, dans les maisons où je travaille, on m'offre du thé, et on envoie demander si je ne veux pas dîner. Les enfants et les jeunes filles viennent souvent et me regardent avec curiosité et tristesse.

Un jour, comme je travaillais dans le jardin du gouverneur, peignant en faux marbre un pavillon, le gouverneur y entra. Et, par désœuvrement, il se mit à me parler. Je lui rappelai le jour où il m'avait fait venir chez lui pour une explication. Il me regarda un instant, puis il fit sa bouche en *0,* écarta les bras et dit :

– Je ne me rappelle pas.

J'ai vieilli, je suis devenu silencieux, rude, sévère. Je ris rarement, et on dit que je ressemble à Rédka. Comme lui,

j'ennuie les ouvriers par mes sermons inutiles.

Maria Vîctorovna, mon ex-femme, vit maintenant à l'étranger. Son père, l'ingénieur, construit un chemin de fer dans les provinces orientales, et il y achète des terres. Le docteur Blagovo est aussi à l'étranger. La propriété de Doubètchnia est revenue à Mme Tchéprakov qui l'a rachetée à l'ingénieur avec vingt pour cent de rabais. Moïsséy porte un chapeau melon ; il vient souvent pour affaires en ville sur une araignée ; et il s'arrête devant la banque. On dit qu'il a déjà acheté un bien par cession et qu'il s'informe constamment à la banque au sujet de Doubètchnia qu'il compte aussi acheter. Le pauvre Ivane Tchéprakov a longtemps battu le pavé de la ville, ne faisant rien et s'enivrant. J'ai essayé de lui faire gagner sa vie avec nous, et, pendant un temps, il peignait les toits, posait les vitres, et y avait pris goût. Il volait l'huile comme un véritable ouvrier, demandait des pourboires, et s'enivrait. Mais bientôt le travail l'ennuya. Il devint triste et revint à Doubètchnia. Et les ouvriers me confièrent ensuite qu'il les avait incités à aller avec lui, la nuit, tuer Moïsséy et dévaliser la générale.

Mon père a beaucoup vieilli. Il est voûté et se promène le soir devant sa maison. Je ne vais jamais chez lui.

Prokôfy, pendant le choléra, traitait les marchands avec de la poivrée additionnée de goudron et se faisait payer ; comme je l'appris par notre journal, il fut condamné aux verges parce qu'il avait, dans sa boutique, mal parlé des médecins. Son commis Nicôlka est mort du choléra ; Kârpovna est encore vivante ; elle aime et craint son Prokôfy comme avant. En me voyant elle dit chaque fois, hochant la tête et avec un soupir : Malheur, malheur à toi !

Pendant la semaine, je suis occupé du matin au soir ; mais les jours de fêtes, quand il fait beau, je prends sur mes bras ma minuscule nièce (ma sœur attendait un garçon et elle eut une fille), et je vais lentement jusqu'au cimetière. Là, je demeure longtemps à regarder la tombe qui m'est chère. Et je dis à la

petite fille que sa mère est couchée là.

Quelquefois, je rencontre près de la tombe Anioûta Blagovo. Nous nous disons bonjour et nous restons silencieux, ou bien nous parlons de Cléopâtra, de son enfance et de la tristesse qu'il y a à vivre sur cette terre. Puis, sortis du cimetière, nous marchons en silence et elle ralentit le pas, afin de rester plus longtemps avec moi. Joyeuse, clignant les yeux à la lumière vive du jour, la petite tend vers elle ses petites mains ; nous nous arrêtons, et nous la caressons ensemble.

Quand nous rentrons dans la ville, Anioûta Blagovo, troublée et rougissante, me dit adieu et continue à marcher seule, sérieuse et sévère… Aucun de ceux qui la rencontrent ne peut penser qu'elle vient de marcher à côté de moi, et qu'elle a caressé l'enfant.

1896.

EN VOYAGE

Un nuage doré avait passé la nuit au sein d'un rocher géant…

LERMONTOV.

Dans la chambre que le patron du cabaret{21}, le cosaque Sémione Tchistoplouï{22}, appelait lui-même la chambre de voyageurs – car elle leur était exclusivement réservée, – était assis, près d'une grande table en bois blanc, un homme d'une quarantaine d'années, grand et large d'épaules.

Accoudé à la table et la tête appuyée sur un poing, il dormait… Un bout de chandelle, planté dans un pot à pommade, éclairait sa barbe blonde, son nez gros et large, ses joues hâlées, ses sourcils épais et noirs, pendants sur ses yeux fermés… Nez, joues, sourcils, tous ses traits, pris à part, étaient grossiers et lourds, comme le meuble et le poêle de la « chambre des voyageurs », mais, dans leur ensemble, il y avait quelque chose d'harmonieux et même de beau. C'est le secret des visages russes : plus les traits en sont gros et lourds, plus ils semblent doux et avenants. L'homme portait un veston de bonne coupe, râpé, mais ourlé d'une large ganse neuve, un gilet de velours, et de larges pantalons noirs, rentrés dans de hautes bottes.

Sur l'un des bancs qui entouraient les murs dormait, sur une pelisse de renard, une petite fille d'une huitaine d'années, en robe marron avec de longs bas noirs. Ses cheveux étaient blonds, sa figure pâle, ses épaules étroites, tout son corps maigre et fluet. Son nez saillant formait une pomme aussi grosse et aussi laide que celle du nez de l'homme. La fillette dormait profondément sans même sentir que son peigne rond, glissé de ses cheveux, lui mordait la joue.

La « chambre des voyageurs » avait un air de fête. On y sentait l'odeur des planchers fraîchement lavés ; aucune

guenille ne pendait sur la corde qui la traversait diagonalement, et, dans le coin droit, au-dessus de la table, mettant une tache rouge sur l'icône de saint Georges-vainqueur, une veilleuse brûlait. Suivant la plus sévère et la plus prudente gradation pour passer du divin à l'humain, toute une rangée de gravures populaires s'allongeait des deux côtés de l'icône. Aux lumières vagues du bout de chandelle et de la veilleuse, ces images présentaient un bandeau continu, semé de taches noires. Quand le poêle de faïence, se mettant à l'unisson du temps qu'il faisait, aspirait l'air en hurlant, et que les bûches, comme réveillées, s'embrasaient d'une flamme vive et geignaient avec colère, des taches rougeâtres se mettaient à danser sur les murs et l'on pouvait voir se dresser au-dessus de l'homme endormi, soit Séraphime-le-vénérable, soit le shah Nassr-Eddin, soit un Bambin gras et basané, les yeux écarquillés, qui murmurait quelque chose à l'oreille d'une Vierge d'une figure extraordinairement stupide et indifférente…

Dehors, la tourmente grondait. Quelque chose de forcené, de mauvais et de profondément malheureux courait avec la fureur d'un fauve, tout autour du cabaret, tâchant de pénétrer au dedans. Claquant les portes, cognant aux fenêtres, frappant sur le toit, griffant les murailles, cela parfois menaçait, parfois suppliait, parfois s'apaisait un peu, puis s'engouffrait avec un hurlement joyeux et perfide dans la cheminée ; mais, alors, les bûches flambaient, et le feu, comme un chien de garde, se jetait avec rage sur l'ennemi ; la lutte s'engageait, suivie de sanglots, de glapissements et d'un mugissement furieux. En tout cela, on percevait du ressentiment inquiet, la haine inassouvie, l'impuissance offensée de quelqu'un accoutumé à vaincre.

Comme sous l'incantation de cette musique sauvage, diabolique, la « chambre des voyageurs » semblait muette et figée pour toujours. Soudain pourtant la porte grinça, et le petit garçon de cabaret en veste-chemise de calicot, toute neuve, entra. Boitant, clignant ses yeux ensommeillés, il

moucha la chandelle avec ses doigts, mit des bûches dans le poêle et sortit. Au même instant, minuit sonna à l'église de Rogatchy, à trois cents pas du cabaret. Le vent se mit, comme avec des flocons de neige, à jouer avec les sons de la cloche. Les pourchassant, il les dispersait en tous sens si bien que certains coups étaient coupés nets, tandis que d'autres s'allongeaient en un son ondulé ; d'autres se perdaient entièrement dans le hululement général. L'un des coups vibra aussi distinctement dans la chambre que si l'on eût sonné sous les fenêtres.

La fillette qui dormait tressaillit et leva la tête. Elle regarda inconsciemment une seconde la fenêtre sombre, puis Nassr-Eddin, sur lequel glissait à ce moment le reflet pourpre du poêle, et elle dirigea son regard vers l'homme qui dormait.

– Papa, dit-elle.

L'homme ne bougea pas.

La petite fille se renfrogna avec colère, se coucha et replia ses jambes sous elle. Quelqu'un dans le cabaret bâilla longuement. Peu après, la poulie de la porte grinça et des voix confuses retentirent. Quelqu'un entra, et, secouant la neige de ses vêtements, frappa sourdement le parquet de ses bottes de feutre.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda paresseusement une voix de femme.

– C'est Mlle Ilovaïski qui arrive… répondit une grosse voix profonde.

Derechef la poulie grinça. On entendit le bruit du vent qui s'engouffrait. Quelqu'un – probablement le garçon boiteux – s'approcha de la porte de la chambre des voyageurs. Toussotant en se retenant, il tira le loquet.

– Par ici, honorée demoiselle{23}, veuillez entrer, dit une femme à la voix chantante ; ici, c'est propre, ma belle.

La porte s'ouvrit toute large, et, sur le seuil apparut un

paysan barbu. Vêtu d'un cafetan de cocher, il portait sur l'épaule une grande malle et était couvert de neige de la tête aux pieds. Après lui entra, presque deux fois moins grande que l'homme, une silhouette de femme, sans figure et sans mains Empaquetée, emmitouflée, elle ressemblait à un ballot, et était couverte de neige elle aussi. Comme d'une cave, il vint, du cocher et du ballot, du froid sur la petite fille. La flamme de la chandelle vacilla.

– Quelles sottises !… dit le ballot en colère ; on peut parfaitement marcher ! Il ne reste que douze verstes, et presque toujours à travers bois ; on ne peut pas se perdre…

– Nous ne nous serions pas perdus, mademoiselle, mais les chevaux n'en peuvent plus, répondit le cocher. Ah ! le Seigneur le voie !… comme si je le faisais exprès !…

– Dieu sait où tu m'as amenée !… Mais, chut !… On dort, je crois, ici… Va-t'en.

Le cocher posa la malle à terre et des couches de neige glissèrent de ses épaules. Il fit un reniflement pareil à un sanglot et s'en alla.

La petite fille vit ensuite deux petites mains sortir du milieu du ballot. Elles se levèrent en l'air et se mirent à démêler nerveusement un fouillis de châles, de fichus et d'écharpes. D'abord tomba à terre un châle, puis un passe-montagne, puis un fichu blanc tricoté. Ayant dégagé sa tête, la voyageuse quitta sa pelisse et se trouva soudain réduite de moitié. Elle avait maintenant un long manteau gris, à gros boutons, et des poches qui bâillaient. D'une de ces poches, elle tira un rouleau de papier, et, de l'autre, un trousseau de grosses et grandes clés, qu'elle jeta avec si peu de soin sur la table, que l'homme endormi tressaillit et ouvrit les yeux.

Il regarda un instant stupidement autour de lui, comme ne comprenant pas où il était ; puis il secoua la tête, se leva et alla se mettre dans un coin de la pièce, où il s'assit… La nouvelle venue quitta son manteau et fut encore réduite de

moitié. Elle enleva ses bottes de dessus en peluche, et s'assit également.

Elle ne ressemblait plus maintenant à un ballot. C'était une brune et maigre petite personne d'une vingtaine d'années, mince comme un petit serpent, la figure allongée et blanche, les cheveux bouclés.

Elle avait un long nez pointu, le menton long aussi et pointu, de longs cils, les coins de la bouche pointus, et, grâce à toutes ces pointes, l'expression de la figure semblait aiguë. Serrée dans une robe noire, avec une profusion de dentelles au cou et aux manches, des coudes pointus et de longs doigts roses, elle faisait songer à un portrait de dame anglaise du moyen âge. L'expression sérieuse et concentrée de son visage augmentait cette ressemblance.

La jeune personne examina la chambre, regarda du coin de l'œil l'homme et la fillette, et, ayant levé les épaules, s'assit près d'une fenêtre. Les fenêtres obscures tremblaient à l'humide vent d'ouest. De gros flocons de neige, étincelants de blancheur, se collaient aux vitres, mais disparaissaient aussitôt, emportés par le vent. La sauvage musique devenait de plus en plus bruyante.

Après un long silence, la fillette se retourna soudain et dit, en scandant rageusement chaque mot :

– Seigneur, Seigneur, que je suis malheureuse !… Plus malheureuse que qui que ce soit !

L'homme se leva, et d'un air de faute, à petits pas précipités, qui n'allaient pas du tout avec son énorme taille et sa grande barbe, il s'empressa vers la fillette.

– Tu ne dors pas, petite amie ? lui demanda-t-il d'une voix qui s'excusait. Que veux-tu ?

– Je ne veux rien. J'ai mal à l'épaule. Tu es un méchant, papa, et Dieu te punira ! Tu verras qu'il te punira !

– Ma chérie, je sais que tu as mal à l'épaule, mais que puis-

je faire, petite amie ? dit l'homme, du ton dont un mari un peu ivre se justifie devant son épouse sévère. Si tu as mal à l'épaule, Sacha{24}, c'est à cause du voyage. Demain nous arriverons ; tu te reposeras et ça passera !…

– Demain, demain… tu me le dis chaque jour… Nous serons encore au moins vingt jours en route !…

– Mais, petite amie, ma parole de papa, nous arriverons demain. Je ne mens jamais ; si la tempête de neige nous a surpris, ce n'est pas ma faute.

– Je ne peux plus y tenir ! Je ne le puis plus !… je ne le puis plus !…

Sacha battit du pied brusquement et remplit la chambre de pleurs aigus et désagréables. Son père laissa tomber sa main avec accablement et regarda, déconcerté, la jeune femme. Celle-ci leva les épaules et s'approcha irrésolument de l'enfant.

– Chérie, dit-elle, pourquoi pleurer ? C'est vrai que ce n'est pas bon d'avoir mal à l'épaule, mais que faire ?

– Voyez-vous, madame, dit l'homme vivement, comme s'il se disculpait, il y a deux nuits que nous ne dormons pas, et nous avons voyagé dans une voiture horrible. Alors, certes, il est naturel qu'elle soit malade et en ait assez. Et encore, figurez-vous, nous sommes tombés sur un cocher ivre, et on nous a volé notre malle… Le chasse-neige tout le temps… Mais de là, à pleurer, madame !… Au reste, cela m'a fatigué, moi aussi de dormir assis ; je suis comme un homme ivre. Ma parole, Sacha, on a le cœur assez gros ici sans que tu pleures !

L'homme hocha la tête, fit un geste accablé et s'assit.

– Certainement, il ne faut pas pleurer, dit la jeune personne brune ; il n'y a que les enfants au sein qui pleurent. Si tu es malade, chérie, il faut te déshabiller et dormir. Laisse-moi te déshabiller !

Quand ce fut fait et la fillette calmée, le silence se rétablit. Assise près de la fenêtre, la jeune personne regarda encore

avec perplexité la chambre de l'auberge, l'icône, le poêle… Visiblement, cette chambre, la petite au gros nez, en chemise courte de garçon, et le père de la petite, lui semblaient étranges. Cet homme singulier, assis dans son coin, confus comme un homme ivre, regardait de côtés et d'autres et se frottait la figure de la paume de ses mains. Il se taisait, clignait des yeux et, en regardant sa figure à mine coupable, il était difficile de supposer qu'il se mettrait à parler bientôt ; ce fut pourtant lui qui parla le premier.

Glissant les mains sur ses genoux, ayant toussé et souriant narquoisement, il dit :

– C'est une comédie, ma parole !… Je regarde et n'en crois pas mes yeux. Pour quoi diable le sort nous a-t-il jetés dans cette dégoûtante auberge ? Qu'entend-il nous enseigner par là ? La vie fait parfois des sauts si périlleux qu'on en ouvre les yeux, éberlué… Allez-vous loin, madame ?

– Non, répondit la jeune personne ; je vais de notre propriété à vingt verstes d'ici dans une ferme où vivent mon père et mon frère. Je m'appelle Ilovaïski et la ferme porte notre nom ; elle est à douze verstes d'ici. Quel temps désagréable !

– Rien de pire.

Le petit boiteux entra et mit un nouveau bout de chandelle dans le pot à pommade.

– Tu devrais, mon petit, nous apporter un samovar, lui dit l'homme.

– Qui prend du thé maintenant ? répondit le boiteux en riant. C'est un péché d'en boire avant matines.

– Bah ! ce n'est pas toi qui brûleras en enfer.

En prenant du thé, les nouvelles connaissances causèrent. Mlle Ilovaïski apprit que son interlocuteur s'appelait Grigôri Pétrôvitch Lîkharév, qu'il était frère de ce Lîkharév, qui était maréchal de la noblesse dans un des districts voisins, que lui-

même y avait jadis été propriétaire, mais que, bien entendu, il avait fini par se ruiner.

Lîkharév, de son côté, apprit que Mlle Ilovaïski se nommait Maria Mikhâïlovna, que son père possédait une immense propriété, mais qu'elle s'en occupait seule, parce que son père et son frère ne regardaient la vie que de loin et aimaient trop les lévriers et la chasse.

– Mon père et mon frère sont seuls à la ferme, absolument seuls, raconta Mlle Ilovaïski en remuant les doigts. (En parlant, elle avait l'habitude de remuer les doigts devant sa figure pointue et, après chaque phrase, elle passait sa langue pointue sur ses lèvres.) Mes hommes sont insouciants et ne prendraient pas la peine de lever un doigt pour eux-mêmes. Mon père est fantasque et mon frère, chaque soir, a les jambes fauchées. Je m'imagine qui leur préparera un souper de fin de jeûne{25}. Maman est morte et nous avons des domestiques qui, sans moi, ne savent pas mettre une nappe comme il faut. Vous pouvez vous figurer maintenant leur situation. Ils n'auront pas de souper, et il faut que je reste ici toute la nuit. Comme tout cela est étrange !

Mlle Ilovaïski haussa les épaules, but quelques gouttes de thé et dit :

– Certaines fêtes ont un parfum à elles. À Pâques, à la Trinité et à Noël, l'air a une odeur spéciale. Les incroyants eux-mêmes aiment ces fêtes. Mon frère, par exemple, prétend que Dieu n'existe pas ; mais, à Pâques, il est le premier à courir à la messe de minuit.

Lîkharév, amusé et riant, leva les yeux sur Mlle Ilovaïski.

– On prétend, continua la jeune fille, en riant, elle aussi, que Dieu n'existe pas, mais pourquoi tous les écrivains célèbres, les savants, les gens d'esprit finissent-ils par croire, dites-moi, à la fin de leur vie ?

– Celui, mademoiselle, qui n'a pas cru en sa jeunesse, ne croira pas dans sa vieillesse, fût-il un archi-écrivain…

À en juger par sa toux, Lîkharév avait une voix de basse, mais, par crainte sans doute de parler trop haut ou par timidité, il parlait comme s'il avait une voix de ténor.

Après un instant de silence, il soupira et dit :

– À mon sens, la foi est une disposition particulière ; c'est comme un talent, on naît avec elle. Autant que j'en puis juger par moi-même, par les gens que j'ai rencontrés dans ma vie et par tout ce qui s'est passé autour de moi, cette disposition-là est, au plus haut degré, particulière aux Russes. Voudriez-vous me verser encore une tasse ? La vie russe est une suite ininterrompue de fois et d'exaltations, et quant à l'incroyance ou aux négations, si vous voulez que je vous le dise, elle n'y a pas encore goûté. Si un Russe ne croit pas en Dieu, c'est qu'il croit à autre chose.

Lîkharév prit la tasse de thé que lui tendait Mlle Ilovaïski, en but d'un trait la moitié et reprit :

– Pour moi, voici ce que je puis vous dire. La nature a mis en mon âme une extraordinaire faculté de croire. J'appartins la moitié de ma vie – il ne faudrait pas dire cela la nuit – à la légion des athées et des nihilistes ; mais dans ma vie, il n'y a pas eu une seule heure où je n'aie pas cru. Tous les talents se révèlent d'ordinaire dès le bas âge, et ma faculté se fit jour aussi, alors que j'en étais encore à marcher sous la table. Ma mère aimait que les enfants mangeassent beaucoup et, quand elle me servait, elle disait : « Mange, le principal dans la vie, c'est la soupe. » Je la croyais et je mangeais de la soupe dix fois par jour ; j'en avalais comme un requin jusqu'au dégoût, jusqu'à m'en trouver mal… Ma bonne me disait des contes et je croyais aux lares, aux follets, à toutes les diableries. Je volais du sublimé corrosif à mon père ; j'en saupoudrais des biscuits et les portais au grenier pour que, figurez-vous, les lares, après en avoir mangé, en crevassent… Et quand j'eus appris à lire et que je compris ce que je lisais, ce fut plus beau encore ! Je me sauvais en Amérique, je m'enfuyais chez les brigands, je demandais à entrer au couvent, et je payais des

gamins pour qu'ils me fissent souffrir pour l'amour du Christ. Et, remarquez que ma foi était toujours agissante et non lettre morte. Si je m'enfuyais en Amérique, ce n'était jamais tout seul ; j'entraînais quelque petit imbécile comme moi, et j'étais heureux quand je gelais à la barrière de la ville et quand on me fouettait pour mes exploits. Si je m'en allais chez les brigands, je revenais immanquablement avec la figure démolie. Une enfance, je vous le dis, des plus mouvementées ! Et quand on me mit au lycée et qu'on se mit à m'y déverser toute sorte de vérités comme le mouvement de la terre autour du soleil ou comme le blanc qui n'est pas blanc, mais composé de sept couleurs, ma pauvre tête tourna. Tout s'effondra autour de moi, et Josué qui arrêta le soleil, et ma mère qui n'admettait pas les paratonnerres par respect du prophète Élie, et mon père, que les vérités que l'on m'enseignait laissaient froid. Ce qui m'était révélé m'inspirait. Je marchais comme un halluciné dans notre maison, dans l'écurie, prêchant mes vérités ; je m'effrayais de l'ignorance commune, je brûlais de haine contre ceux qui ne voyaient dans le blanc que du blanc. Du reste, tout cela n'est que fadaises et gamineries. Mes exaltations sérieuses, et, pour ainsi dire, viriles, commencèrent à l'Université. Vous avez, sans doute, mademoiselle, suivi des cours quelque part ?

– À Novotcherkassk, à l'Institut du Don.

– Vous n'avez pas suivi des cours de faculté, alors vous ne savez pas ce que sont les sciences. Toutes les sciences, tant qu'il y en ait au monde, portent une même livrée sans laquelle elles se regardent comme impossibles ; c'est la recherche de la vérité. Chacune d'elles, même une vague pharmacognosie, n'a pour but ni l'utilité, ni les commodités de la vie, mais la vérité. C'est remarquable ! Quand on se met à étudier une science, le commencement vous frappe toujours. Il n'est rien de plus attrayant, de plus magnifique, je dois vous le dire ; rien n'étourdit et ne saisit davantage l'esprit que le commencement de n'importe quelle science. Après les cinq ou six premières leçons, des espérances lumineuses vous ravissent

au ciel ; vous vous croyez déjà maître de la vérité… Et je m'adonnai aux sciences tout entier, passionnément, comme on se donne à la femme que l'on aime. J'étais leur serf, et, en dehors d'elles, je ne voulais connaître aucune autre lumière. Nuit et jour, sans redresser l'échine, je piochais. Je me ruinais en livres. Je pleurais quand, sous mes yeux, des gens exploitaient la science dans leurs intérêts privés. Mais mon engouement ne durait pas longtemps. Chaque science, c'est un fait, a un commencement, mais n'a pas de fin, ainsi que les fractions périodiques. La zoologie a découvert 35 000 espèces d'insectes ; la chimie compte 60 corps simples ; si, avec le temps, on ajoute à la droite de ces chiffres des dizaines de zéros, la zoologie et la chimie seront aussi éloignées de leur fin que maintenant ; tout le travail scientifique moderne ne consiste qu'à grossir des chiffres. Je m'avisai de ce jeu quand je trouvai une trente-cinq mille et unième espèce, sans en ressentir de satisfaction. Je n'eus pas le temps de souffrir de ma déception, car rapidement une croyance nouvelle s'empara de moi. Je me jetai dans le nihilisme avec ses proclamations, ses partages noirs{26} et toutes ses facéties. J'allai au peuple. Je travaillai dans des fabriques. Je fus graisseur, hâleur. Puis, lorsque parcourant notre Russie, je pus deviner la vie russe, je devins un fervent adorateur de cette vie. J'aimai le peuple russe jusqu'à en souffrir ; je l'aimais et croyais son Dieu, sa langue, ses productions, etc. Je fus en mon temps slavophile. J'ennuyai Aksâkov{27} de mes lettres, je fus ukraïnophile, archéologue, collectionneur de spécimens d'art populaire… Je m'engouais des idées, des gens, des événements, des lieux… Je m'emballais sans désemparer. Il y a cinq ans, je m'adonnai à la négation de la propriété. Ma dernière foi fut la non-résistance au mal{28}.

Sacha soupira plusieurs fois et s'agita ; Lîkharév se leva et s'approcha d'elle.

– Petite amie, lui demanda-t-il tendrement, ne veux-tu pas du thé ?

– Bois-le toi-même, répondit grossièrement la fillette.

Déconcerté, Lîkharév revint vers la table avec un air de faute.

– Au total, vous avez eu une vie gaie, lui dit Mlle Ilovaïski ; vous avez matière à souvenirs.

– Oui, si vous voulez, tout cela est gai quand on est assis à boire du thé avec une aimable interlocutrice et quand on bavarde ; mais demandez-moi ce que m'a coûté cette gaieté, ce que m'a coûté la diversité de ma vie ! Je croyais, voyez-vous, mademoiselle, non pas comme un docteur allemand en philosophie qui croit *zierlich manierlich*{29} ; je ne fuyais pas le monde, et chaque épreuve d'une nouvelle foi m'accablait et déchirait ma chair. Jugez-en vous-même. J'étais riche comme mes frères, et aujourd'hui, je suis pauvre. Dans la fumée de mes exaltations, j'ai dilapidé ma fortune, celle de ma femme et beaucoup d'argent des autres. J'ai maintenant quarante-deux ans ; la vieillesse est proche, et je suis sans asile, comme un chien qui s'est écarté la nuit de la file des chariots. De ma vie, je n'ai su ce qu'était le repos. Mon âme languissait sans cesse ; elle souffrait même de ses espérances… Je m'exténuais à un travail pénible, désordonné. J'ai supporté des privations. J'ai été cinq fois en prison. On m'a traîné dans les gouvernements d'Arkhangel et de Tobolsk… Ça fait mal d'y penser. Je vivais et, dans l'ivresse de mes emballements, je ne voyais pas passer la vie. Le croiriez-vous, je ne me souviens d'aucun printemps ; je ne remarquai ni comme ma femme m'aimait, ni comment naissaient mes enfants. Que vous dire encore ? J'étais un malheur pour tous ceux qui m'aimaient… Ma mère a fait son deuil de moi depuis tantôt quinze ans, et mes frères orgueilleux qui ont, à cause de moi, souffert dans leur âme, rougi, plié le dos, dépensé de l'argent, en sont venus, à la fin, à me détester comme le poison.

Lîkharév se leva et se rassit.

– Si je n'avais été que malheureux, j'en remercierais Dieu, poursuivit-il sans regarder Mlle Ilovaïski. Mon malheur

personnel passe au second plan lorsque je me souviens combien de fois, dans mes engouements, je fus inepte, loin de la vérité, injuste, cruel et dangereux. Combien souvent j'ai haï et méprisé de toute mon âme ceux qu'on devrait aimer, et *vice versa !* J'ai trahi les gens mille fois. Aujourd'hui je croyais et me prosternais, et, le lendemain, je reniais et fuyais déjà, comme un lâche, mes dieux et mes amis de la veille, et j'avalais en silence le nom de gredin que l'on me criait dans le dos. Dieu seul a vu combien souvent mes emballements m'ont fait pleurer de honte et mordre mon oreiller ! Pas une fois en ma vie je n'ai menti sciemment et n'ai fait le mal ; mais ma conscience n'est pas tranquille. Mademoiselle, je ne peux pas même me flatter de n'avoir aucune vie sur la conscience : ma femme est morte sous mes yeux, accablée de mon dérèglement. Oui, ma femme !… Tenez, il y a deux façons de se comporter envers les femmes. Les uns mesurent leurs crânes pour prouver que la femme est inférieure à l'homme, cherchent ses défauts pour se moquer d'elle, paraître originaux à ses yeux mêmes, et justifier leur animalité à son égard ; d'autres tâchent de toutes leurs forces de relever la femme jusqu'à eux, autrement dit de lui faire avaler les 35 000 espèces d'insectes et de lui faire dire et écrire les mêmes bêtises qu'ils disent et qu'ils écrivent…

La figure de Lîkharév s'assombrit.

– Et moi je vous dirai, prononça-t-il d'une voix grave, en frappant la table du poing, je vous dirai que la femme a été et sera toujours l'esclave de l'homme. Elle est une cire ductile, délicate, de laquelle l'homme a toujours modelé tout ce qu'il a voulu. Seigneur, mon Dieu ! pour le vague engouement d'un homme quelconque, la femme coupe ses cheveux, quitte sa famille, meurt en exil… Et les idées pour lesquelles elle se sacrifie, il n'en est pas une de féminine !… Une esclave dévouée, sans conditions ! Je n'ai pas mesuré de crânes, je dis cela par une dure et amère expérience. Les femmes les plus fières, les plus indépendantes, quand je parvenais à leur communiquer ce qui m'inspirait, me suivaient sans raisonner,

sans questionner, et faisaient tout ce que je voulais. J'ai fait une nihiliste d'une nonne qui tira, comme je l'ai entendu dire plus tard, sur un gendarme. Ma femme ne m'abandonna pas une minute dans mes ballottements. Comme une girouette, elle changeait sa foi quand je changeais mes vues.

Lîkharév se leva et marcha de long en large.

– Esclavage noble, élevé ! C'est en lui justement, dit-il en joignant les mains avec bruit, que réside le sens élevé de la vie de la femme ! De l'effroyable amas de notions qui s'est fait en ma tête dans tout le temps de mes relations avec les femmes, j'ai conservé dans mon souvenir, comme sur un filtre, non pas des idées, ni des grands mots, ni de la philosophie, mais seulement cette extraordinaire soumission au destin, cette extraordinaire pitié, ce pardon de tout…

Lîkharév serra les poings, regarda fixement devant lui, et, avec un effort passionné, comme s'il suçait chaque mot, il laissa passer entre ses dents serrées :

– Oh ! cette généreuse patience, cette fidélité jusqu'à la tombe, cette poésie du cœur… Le sens de la vie féminine consiste justement dans ce martyre résigné, dans ces larmes qui amolliraient la pierre, dans l'amour infini qui pardonne tout, qui apporte dans le chaos de la vie la lumière et la tiédeur…

Mlle Ilovaïski se leva lentement, fit un pas vers Lîkharév et attacha ses yeux sur lui. Aux larmes qui brillaient à ses cils, à sa voix tremblante et passionnée, à la rougeur de ses joues, il était clair pour elle que les femmes n'avaient pas été pour Lîkharév un sujet de conversation simple et fortuit ; elles étaient l'objet de son nouvel enthousiasme, ou, comme il disait, de sa foi nouvelle.

Pour la première fois de sa vie, Mlle Ilovaïski avait devant elle un homme passionné, qui croyait ardemment. Gesticulant, les yeux brillants, il lui semblait fou, exalté, mais, dans le feu de ses yeux, dans sa conversation, dans les mouvements de

tout son grand corps, il y avait tant de beauté que, sans s'en apercevoir, elle restait devant lui comme figée et le regardait avec ravissement…

– Prenons même ma mère, dit Lîkharév, les mains tendues vers elle, la mine suppliante. J'ai empoisonné son existence ; j'ai déshonoré, à son sens, le nom de Lîkharév ; je lui ai causé autant de mal que son pire ennemi. Et qu'en est-il ? Mes frères lui donnent des sous pour ses pains de communion et faire dire des prières, et elle, violentant son sentiment religieux, économise cet argent et l'envoie en cachette à son fils dévoyé, Grigôri… Cette seule petite chose forme et ennoblit bien plus l'âme que toutes les théories, les grands mots, les 35 000 espèces d'insectes. Je pourrais en donner mille exemples, mais ne prenons que vous. Dehors, c'est la nuit, le chasse-neige, et vous allez trouver votre frère et votre père pour les raviver de vos caresses un jour de fête, bien qu'eux, peut-être, ne pensent pas à vous et vous aient oubliée. Patientez ; si vous aimez quelqu'un, vous le suivrez au pôle nord !… N'irez-vous pas ?

– Oui, si… j'aimais…

– Vous voyez, fit Lîkharév, si satisfait qu'il en frappa même du pied. Ma parole, je suis heureux d'avoir fait votre connaissance ! Telle est ma bonne chance : je rencontre toujours d'excellentes gens. Chaque jour qui soit, une rencontre telle qu'on est prêt à lui sacrifier son âme ! En ce monde, il y a bien plus de braves gens que de mauvais. Voyez, nous avons causé sincèrement, à cœur ouvert, comme si nous nous connaissions depuis un siècle… Parfois, voyez-vous, on se tait dix ans de suite, on se cache de ses amis et de sa femme, et l'on rencontre en wagon un Cadet{30} à qui on ouvre toute son âme. J'ai l'honneur de vous voir pour la première fois, et je me suis confié à vous comme jamais je ne l'ai fait. Pourquoi cela ?

Se frottant les mains et souriant joyeusement, Lîkharév marcha dans la chambre et se remit à parler des femmes. Dans l'entrefaite, on commença à sonner les matines.

– Mon Dieu ! recommença à pleurer Sacha, avec ses conversations, il ne me laisse pas dormir !

– Ah ! oui, petite amie, dit Lîkharév s'arrêtant, j'ai tort. Dors, dors… En plus d'elle, murmura-t-il, j'ai encore deux garçons. Eux, mademoiselle, vivent chez leur oncle, et celle-ci ne peut vivre un jour sans moi. Elle souffre, elle grognonne, mais elle se colle à son père comme les mouches au miel. J'ai bavardé, mademoiselle, et il serait bien que vous vous reposiez. Voulez-vous que je vous prépare un lit ?

Sans attendre la réponse, il secoua la pelisse mouillée de Mlle Ilovaïski, l'étendit sur le banc, le poil en l'air, ramassa les fichus et les châles qui traînaient, mit en chevet son manteau roulé, et cela en silence, avec une expression de vénération servile, comme s'il ne maniait pas des vêtements de femme, mais des débris de vases sacrés. Il y avait en lui quelque chose d'embarrassé, de confus, comme si, en présence d'un être faible, il avait honte de sa taille et de sa force…

Quand Mlle Ilovaïski fut couchée, il souffla la chandelle et s'assit sur un escabeau près du poêle.

– C'est comme je vous le dis, mademoiselle, chuchota-t-il, en allumant une cigarette et en renvoyant la fumée dans le poêle. La nature a mis dans le Russe une extraordinaire capacité de foi, un esprit chercheur et le don de penser ; mais tout cela est réduit à rien par son insouciance, sa paresse, sa rêverie et sa légèreté d'esprit… Oui, mademoiselle…

Mlle Ilovaïski, étonnée, ouvrait les yeux dans l'obscurité et ne voyait qu'une tache rouge sur l'icône et le sautillement du reflet du poêle sur la figure de Lîkharév. L'obscurité, le son des cloches, le mugissement de la tempête, le petit boiteux, la plaintive Sacha, le malheureux Lîkharév et ses propos, tout se confondait, grandissait en une seule impression, et le monde lui semblait fantastique, plein de miracles et de forces enchanteresses. Tout ce qu'elle venait d'entendre tintait à ses oreilles, et la vie humaine lui semblait un beau conte poétique qui n'a pas de fin.

Cette forte impression grandissait, grandissait ; elle voila sa conscience et se changea en un doux sommeil. Mlle Ilovaïski dormait, mais elle voyait la veilleuse et le gros nez de Lîkharév sur lequel sautillait le feu rouge.

Elle entendit pleurer.

– Cher papa, suppliait tendrement une voix d'enfant ; retournons chez mon oncle. Il y a un arbre de Noël… Stiôpa et Kôlia y sont{31}.

– Petite amie, que puis-je faire ? répondait d'un ton persuasif une voix grave ; comprends-moi. Voyons, comprends !

Et aux pleurs de l'enfant se joignirent ceux d'un homme. Cette voix de la douleur humaine dans le hurlement de la tempête toucha l'ouïe de la jeune fille d'une musique si douce, si humaine, qu'elle n'en supporta pas le ravissement ; elle se mit elle aussi à pleurer.

Elle entendit la grande ombre s'approcher d'elle, ramasser le châle glissé à terre et lui en couvrir les pieds.

Un mugissement étrange réveilla Mlle Ilovaïski. Elle sursauta et regarda, étonnée, autour d'elle.

L'aurore bleuissante regardait par la fenêtre à moitié couverte de neige. Dans la chambre régnait une pénombre grise à travers laquelle se dessinaient nettement le poêle, la fillette endormie et Nassr-Eddin. Le poêle et la veilleuse s'étaient éteints.

Par la porte grande ouverte, on voyait la large salle de l'auberge, le comptoir et les tables. Un individu à figure hébétée de tsigane, les yeux étonnés, était debout au milieu de la salle dans une flaque de neige fondue ; il tenait au bout d'un bâton une grande étoile rouge{32}. Une foule de gamins, immobiles comme des statues, couverts de neige, l'entourait. La lumière de l'étoile, filtrant à travers le papier rouge, empourprait leurs figures mouillées. La foule chantait à tort et

à travers et, dans le meuglement, Mlle Ilovaïski ne comprit qu'un couplet :

Holà, petit garçonnet,

Prends un couteau effilé ;

Tuons, tuons le juif,

Ce fils malfaisant…

Près du comptoir, se tenait Lîkharév ; il regardait les chanteurs avec attendrissement et battait la mesure avec le pied. Apercevant Mlle Ilovaïski, il sourit de toute sa face et s'approcha d'elle ; elle sourit aussi.

– Je vous souhaite une bonne fête, lui dit-il. J'ai vu que vous avez bien dormi.

Mlle Ilovaïski le regarda et continua à sourire.

Après les conversations de la nuit, Lîkharév ne lui semblait plus de grande taille, ni large d'épaules, mais petit, comme nous semble petit le plus grand des vaisseaux dont on nous dit qu'il a traversé l'océan.

– Allons, il est temps que je parte, dit-elle. Il faut se vêtir. Dites-moi, où allez-vous maintenant ?

– Moi, mademoiselle ? Je vais à la gare de Klinoûchki, et de là à Serguiévo, et plus loin, en voiture, à quarante verstes, aux mines de charbon d'un benêt, un certain général Chachkôvski. Mes frères m'y ont trouvé une place d'intendant. J'extrairai du charbon.

– Permettez, je connais ces mines. Votre Chachkôvski est mon oncle. Et à quel titre y allez-vous ? demanda-t-elle, regardant Lîkharév, étonnée.

– Comme intendant, pour diriger les mines.

– Je ne comprends pas ! dit-elle, levant les épaules. Ces mines… mais c'est la steppe nue, déserte, et tellement triste que vous n'y resterez pas une journée !… Le charbon y est très

mauvais ; personne ne l'achète ; et mon oncle est un maniaque, un despote, un ruiné ; il ne vous paiera pas même vos appointements.

– Ça ne fait rien, dit Likharév indifférent. Merci aux mines telles qu'elles soient !

Mlle Ilovaïski leva les épaules et marcha, agitée, dans la chambre.

– Je ne comprends pas, dit-elle en remuant les doigts devant sa figure ; je ne comprends pas. C'est impossible et… déraisonnable. Comprenez que c'est… pire que la déportation ! C'est la tombe pour un homme vivant. Ah ! mon Dieu, dit-elle avec chaleur, s'approchant de Lîkharév, et remuant ses doigts devant sa figure souriante ; sa lèvre inférieure tremblait et son visage aigu était pâle ; mais représentez-vous donc la steppe dénudée, la solitude !… Il n'y a personne à qui dire un mot, et… les femmes vous occupent !… Les mines et les femmes !…

Mlle Ilovaïski eut tout à coup honte de l'animation avec laquelle elle parlait ; elle s'éloigna de Lîkharév et s'approcha de la fenêtre.

– Non, non ! fit-elle en passant rapidement les doigts sur les vitres, vous ne pouvez pas y aller !

Elle percevait, non pas seulement par son âme, mais par son dos, que, derrière elle, se tenait un homme infiniment malheureux, perdu, abandonné ; et lui, comme s'il ne comprenait pas son malheur, comme si ce n'était pas lui qui avait pleuré la nuit, la regardait en souriant avec bonhomie ; il eût mieux valu qu'il continuât à pleurer !

Agitée, la jeune fille fit quelques pas dans la chambre, puis elle s'arrêta et songea. Lîkharév disait quelque chose, mais elle ne l'écoutait pas. Le dos tourné, elle sortit de son porte-monnaie vingt-cinq roubles, les froissa longtemps dans ses mains, mais, s'étant tournée vers Lîkharév, elle rougit et remit le billet dans sa poche.

On entendit derrière la porte la voix du cocher. Mlle Ilovaïski, silencieuse, l'air sévère et concentré, se mit à s'envelopper. Lîkharév l'emmitouflait et bavardait gaiement ; mais chacune de ses paroles mettait un poids sur son âme. Il n'est pas gai d'entendre badiner les malheureux et les mourants.

Lorsque la transformation d'un être vivant en un ballot fut achevée, Mlle Ilovaïski regarda une dernière fois la « chambre des voyageurs ». Elle resta silencieuse et sortit lentement. Lîkharév alla la reconduire.

Dehors, Dieu le voulant, la tourmente continuait. Des nuées de neige, grosse et molle, tourbillonnaient inquiètes au-dessus de la terre, ne trouvaient pas une place où se poser. Les chevaux, les traîneaux, les arbres, un bœuf attaché à un poteau, tout était blanc et semblait doux et duveté.

– Que Dieu soit avec vous ! marmotta Lîkharév en installant Mlle Ilovaïski dans son traîneau. Ne me gardez pas mauvais souvenir…

Mlle Ilovaïski se taisait. Quand le traîneau partit et se mit à contourner un gros amas de neige, elle se retourna vers Lîkharév comme si elle voulait lui dire quelque chose. Il accourut vers elle, mais elle ne lui dit pas un mot. Elle le regarda seulement à travers ses longs cils, auxquels pendaient des flocons de neige.

L'âme sensible de Lîkharév sut-elle lire dans ce regard ou son imagination le trompa-t-elle ? Il lui sembla, en tout cas soudainement, que s'il eût ajouté à ce qu'il avait dit deux ou trois traits vigoureux et bons, la jeune fille lui aurait pardonné ses malchances, son manque de jeunesse, son abandon, et qu'elle l'aurait suivi, sans questionner, sans raisonner.

Il demeura longtemps comme attaché au sol, regardant les traces que laissaient les patins sur la neige. Les flocons se posaient avidement sur ses cheveux, sa barbe, ses épaules… Bientôt, la trace du traîneau disparut, et lui-même, couvert de

neige, se mit à ressembler à un rocher blanc.

Mais ses yeux cherchaient encore quelque chose dans les nuées de neige. 1887.

LE PÈRE

– Je dois l'avouer, je suis un peu gris… Excuse-moi, je suis entré, chemin faisant, dans un débit et j'ai bu, à cause de la chaleur, deux bouteilles de bière. Il fait chaud, frère !

Le vieux Moussâtov sortit de sa poche une espèce de chiffon et en essuya sa figure rasée, gonflée par l'alcool.

– Bôrénnka{33}, mon ange, continua-t-il sans regarder son fils, je viens chez toi une minute pour une chose sérieuse. Excuse-moi, je te dérange peut-être ? N'as-tu pas, mon âme, dix roubles à me prêter jusqu'à mardi ? Il fallait, comprends-tu, payer dès hier mon loyer, et, comme argent… me coupât-on la gorge, on n'aurait rien !

Moussâtov jeune sortit sans dire un mot et chuchota derrière la porte avec sa propriétaire et ses collègues qui louaient une villa avec lui. Il rentra trois minutes après et remit en silence un billet de dix roubles à son père.

Moussâtov, sans le regarder, fourra négligemment le billet dans sa poche et dit :

– Merci. Alors, ça va ?… Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus…

– Oui, longtemps. Depuis Pâques.

– J'ai voulu cinq ou six fois venir chez toi, mais je n'en ai pas eu le temps. Tantôt une affaire, tantôt une autre… c'est assommant ! Au reste, je mens…, en tout cela je mens ! Ne me crois pas, Bôrénnka. Je t'ai dit que je te rendrai les dix roubles mardi ; ne le crois pas non plus ! Ne crois aucune de mes paroles. Je n'ai pas la moindre affaire ; ce qui m'a retenu ce n'est que la paresse, l'ivrognerie, et la honte de me montrer dans la rue, habillé comme je suis. Excuse-moi, Bôrénnka ! Je t'ai envoyé à trois reprises une petite fille chercher de l'argent et je t'ai écrit des lettres apitoyantes ; merci pour l'argent, mais ne crois pas à mes lettres : j'ai menti. J'ai honte de te

dépouiller, mon ange ; je sais que tu joins toi-même à peine les deux bouts et que tu te nourris de criquets{34}, mais je ne puis dominer mon impudence. Je suis d'une impudence telle qu'on pourrait me montrer pour de l'argent !… Excuse-moi, Bôrénnka. Je te dis toute la vérité parce que je ne peux pas voir avec indifférence ton visage angélique.

Une minute passa en silence. Le vieux soupira profondément, et dit :

– Si tu m'offrais un peu de bière ?

Le fils sortit sans dire un mot, et un nouveau chuchotement se fit derrière la porte. Quand, peu après, on apporta de la bière, le vieux, à la vue des bouteilles, s'anima et changea brusquement de ton.

– J'ai été aux courses ces jours-ci, frère, raconta-t-il en roulant des yeux effarés. Nous mîmes à trois au pari mutuel un billet de trois roubles sur Choûstrii ; que ce Choûstrii soit béni ! Nous avons touché trente contre un. Je ne puis, frère, me passer des courses ; c'est un noble plaisir. Ma bonniche me flanque sans cesse des tripotées à cause des courses, mais j'y vais tout de même ; j'aime les courses ; que veux-tu y faire ?

Boris, jeune homme blond, à la figure mélancolique et impassible, marchait de long en large et écoutait en silence. Quand le vieux interrompit son récit pour se nettoyer la voix, il s'approcha de lui et lui dit :

– Je me suis acheté, ces jours-ci, des bottines trop étroites ; ne voudrais-tu pas me les prendre ? Je te les céderai à bon marché.

– Si tu veux, accepta le vieux en faisant une grimace ; mais je les prends au prix coûtant, sans rabais.

– Bien, tu me les devras.

Le fils chercha sous son lit et en tira des bottines neuves. Le père enleva ses bottes informes, rousses, qu'évidemment on lui avait données aussi, et il essaya la nouvelle chaussure.

– Comme sur mesure ! dit-il. Bon, je les garde. Mardi, quand je recevrai ma pension, je t'en enverrai le prix. D'ailleurs, je mens… dit-il, en reprenant tout à coup son ton pleurard. Pour le pari mutuel comme pour la pension, je mens. Toi aussi, tu me trompes, Bôrénnka !… Je sens ta généreuse politique envers moi ; je te connais à fond ! Tu as inventé l'histoire de ces bottines étroites parce que tu as l'âme grande. Ah ! Bôria, Bôria ! je comprends et je sens tout !

– Vous n'avez plus le même logement ? lui demanda son fils, pour changer la conversation.

– Oui, frère, j'ai changé. Je déménage chaque mois. Ma bonniche, avec son caractère, ne peut pas habiter très longtemps au même endroit.

– J'ai été à votre ancienne adresse, je voulais vous inviter à venir ici avec moi ; pour votre santé, le bon air serait bien.

– Non, dit le vieux, secouant la main, d'un air décidé, ma femelle ne me laisserait pas venir ; et moi non plus je ne le veux pas. Vous avez essayé cent fois de me tirer de mon taudis ; je l'ai essayé moi-même, mais le diable n'y fait rien. Laissez-moi crever dans mon bouge. Je suis assis ici chez toi, je regarde ta figure angélique et je me sens attiré vers mon taudis. C'est sans doute mon destin ! On ne fixe pas un bousier sur une rose. Inutile ! Tout de même, frère, il est temps que je parte, il commence à faire nuit.

– Alors, attendez, je vais vous reconduire ; j'ai justement besoin d'aller en ville aujourd'hui.

Le vieux et son fils mirent leur pardessus et sortirent. Peu après, alors qu'ils étaient en fiacre, il faisait déjà sombre et des lumières s'allumaient peu à peu aux fenêtres.

– Je t'ai dépouillé, Bôrénnka, marmonnait le père. Pauvres, pauvres enfants ! Ce doit être un grand malheur d'avoir un père comme moi ! Bôrénnka, mon ange, je ne puis mentir quand je vois ton visage angélique ; excuse-moi… Mon Dieu, jusqu'où va mon impudence ! Je viens de te dépouiller ; je te

fais honte avec mon allure d'ivrogne ; je dépouille aussi tes frères et leur fais honte, et si tu m'avais vu hier ! Je ne te le cacherai pas, Bôrénnka : hier se sont assemblés chez ma femelle des voisins et tout un ramassis de gueux ; je me suis saoulé avec eux et me suis mis à dire sur votre compte, mes chers petits enfants, les choses les plus ignobles ; je vous ai vilipendés ; je me suis plaint de ce que vous m'ayez abandonné. Je voulais, vois-tu, apitoyer les femelles ivres et jouer le père malheureux : c'est ma manière ; quand je veux cacher mes vices, je rejette toute la faute sur mes enfants innocents. Je ne peux pas te mentir, Bôrénnka, ni rien te cacher… Je venais chez toi, fier comme un canard, mais quand j'ai vu ton humilité et ta pitié, ma langue s'est collée à mon palais et toute ma conscience a été retournée.

– Assez, papa, parlons d'autre chose.

– Mère de Dieu, quels enfants j'ai ! poursuivit le vieux sans écouter son fils. C'est un luxe que le Seigneur m'a donné ! De pareils enfants n'étaient pas pour un dépravé comme moi, mais pour un véritable homme, ayant un cœur et des sentiments ! J'en suis indigne.

Le vieux enleva sa petite casquette à bouton et se signa plusieurs fois.

– Gloire à Dieu ! soupira-t-il, en regardant autour de lui comme s'il cherchait une icône. Des enfants rares, étonnants ! J'ai trois fils et tous pareils ! Sobres, sérieux, travailleurs ; et quel esprit ! Cocher, quels esprits ! Grigôri seul a de l'esprit pour dix. Il sait le français, il sait l'allemand, et quand il parle, va te faire fiche les avocats, on s'oublie à l'entendre… Mes enfants, mes enfants, je ne puis croire que vous soyez à moi ! Je ne le crois pas ! Toi, Bôrénnka, tu es ma victime. Je te ruine et te ruinerai… Tu me donnes sans cesse, bien que tu saches que ton argent ne servira à rien de bon. Je t'ai envoyé ces jours-ci une lettre apitoyante ; je te décrivais ma maladie ; mais je mentais ; j'avais besoin de ton argent pour acheter du rhum. Et toi, tu me donnes parce que tu crains que ton refus

ne me fasse de la peine. Tout cela, je le sais et je le sens ! Grîcha{35} lui aussi est un martyr. Jeudi, frère, je suis allé à son bureau, ivre, sale, déguenillé… Je sentais la vodka comme un cabaret. Je vais droit à lui, et moi, sale monsieur, je l'embête avec des paroles dégoûtantes, tandis qu'il est entouré de collègues, de chefs, de public ; je l'ai couvert de honte pour toute sa vie. Et lui ne s'est pas décontenancé le moins du monde ; il a un peu pâli seulement et est venu à moi comme si de rien n'était ; il m'a même présenté à ses collègues. Puis il m'a reconduit jusqu'à la maison, sans un mot de reproche. Je le plume encore plus que toi. Prenons ton frère Sâcha ; lui aussi est un martyr. Il s'est marié, tu le sais, avec la fille d'un colonel de l'aristocratie ; il a reçu une dot… Il semble qu'il n'avait plus à penser à moi… Eh bien, non, frère ! Dès qu'il a été marié, il m'a fait sa première visite avec sa jeune femme… dans mon taudis… Ma parole !

Le vieux fit un sanglot, mais se remit tout de suite à rire.

– Et, comme un fait exprès, le jour de sa visite, nous avions mangé du raifort râpé, avec du kvass{36}, et fait frire du poisson ; c'était dans le logement une puanteur à en faire vomir le diable. Moi, j'étais couché, ivre ; ma femelle courut au devant des jeunes époux avec son museau rouge ; bref, une abomination… Et Sâcha a tout supporté !

– Oui, Sâcha est un brave homme, dit Boris.

– Magnifique ! Vous êtes tous des trésors, mes enfants, toi, Grîcha, Sâcha et Sônia. Je vous torture ; je vous harcèle ; je vous fais honte ; je vous ruine, et pourtant je n'ai pas entendu de vous en toute ma vie un mot de reproche, et vous ne m'avez pas une seule fois regardé de travers… Si encore j'étais un père convenable, mais, pfouh ! Vous n'avez rien vu de moi que du mal ! Je suis un mauvais homme, dépravé… À présent encore, grâce à Dieu, je me suis calmé, je n'ai plus de caractère ; mais quand vous étiez petits, j'en avais, j'étais ferme !… Quoi que je fisse ou dise, il me semblait que tout était ce qui devait être. Parfois, je revenais du cercle, ivre,

méchant, et me voilà à accabler ta défunte mère de reproches pour ses dépenses. Toute la nuit, je la harcelais, et je croyais que c'était bien ainsi ; vous vous leviez et partiez pour le lycée, et je continuais à décharger ma bile sur elle. Que Dieu ait son âme ! Je l'ai tuée, la malheureuse ! Et quand vous reveniez du lycée et que je dormais, vous n'osiez pas, bien souvent, dîner avant que je fusse levé. À dîner, même musique ! Tu te rappelles ? Que Dieu ne donne à personne un père tel que moi ! Dieu m'a imposé à vous pour vous faire gagner des mérites. Précisément, des mérites ! Souffrez, mes enfants, jusqu'au bout. Honore ton père afin de vivre longuement ; pour vos mérites, le Seigneur vous donnera peut-être une longue vie. Cocher, arrête !

Le vieux sauta de fiacre et courut dans un débit. Il revint au bout d'une demi-heure et s'assit auprès de son fils, faisant un hoquet d'ivrogne.

– Où est Sônia maintenant ? demanda-t-il. Toujours au lycée ?

– Non, elle a terminé en mai ; elle habite maintenant chez la belle-mère de Sâcha.

– Tiens ! s'étonna le vieux, elle a donc de l'énergie ; elle ressemble à ses frères. Ah ! Bôrénnka, vous n'avez plus de mère ; personne pour se réjouir de vous !… Écoute, Bôrénnka, Sônia sait-elle… sait-elle comment je vis ? Hein ?… Dis-le-moi !

Boris ne répondit rien. Cinq minutes passèrent en un profond silence. Le vieux sanglota, s'essuya avec son chiffon et dit :

– Je l'aime, Bôrénnka. C'est mon unique fille, et, dans la vieillesse, il n'y a pas de consolation plus grande qu'une fille. Je voudrais la voir. Le puis-je, Bôrénnka ?

– Certainement. Quand vous voudrez.

– Parole ! Et elle ne dira rien ?

– Mais non, elle a cherché elle-même à vous voir.

– Dis-tu vrai ? En voilà des enfants ! Cocher, tu entends ? Eh bien, Bôrénnka, mon petit, arrange-moi ça. Maintenant, c'est une demoiselle, une *délicatesse,* un *consumé*{37}, toute en nobles manières ; je ne veux pas me montrer à elle dans ce vil état. Nous arrangerons, Bôrénnka, toute cette *mécanique.* Je me sévrerai pendant trois jours de spiritueux pour que ma sale trogne d'ivrogne s'arrange ; puis je viendrai chez toi. Tu me prêteras pour quelques jours l'un de tes vêtements. Je me raserai, me ferai couper les cheveux ; ensuite, tu iras la chercher et l'amèneras chez toi. Ça va ?

– Bien.

– Cocher, arrête !

Le vieux sauta de nouveau du fiacre et entra dans un débit. Jusqu'à la maison de Boris, il descendit encore deux fois, et, chaque fois, son fils l'attendait patiemment en silence. Lorsqu'il eut payé le cocher, ils se rendirent, à travers une longue cour sale, au logement de la « femelle ». Le vieux prit un air excessivement gêné, se mit à toussoter et à claquer des lèvres.

– Bôrénnka, dit-il d'un ton pénétrant, si ma femelle se met à te dire choses et autres, n'y fais pas attention, et… traite-la… enfin, tu comprends,… avec prévenance ! Elle est mal polie et insolente, mais c'est tout de même une bonne femme ; elle a le cœur bon et chaud !

Au bout de la longue cour, Boris pénétra dans un sombre vestibule. La porte grinça sur sa poulie ; cela sentit la cuisine et la fumée de samovar ; on entendit des voix criardes. En passant du vestibule dans la cuisine, Boris ne vit que de la fumée noire, du linge pendu sur une corde et le tuyau du samovar à travers les fentes duquel tombaient des étincelles dorées.

– Voilà ma cellule, dit le vieux, se baissant pour entrer dans une petite chambre au plafond bas, à l'atmosphère

épaisse, empestée par le voisinage de la cuisine.

Trois femmes, attablées, mangeaient. Voyant une figure inconnue, elles s'entre-regardèrent et cessèrent de manger.

– En as-tu trouvé ? demanda l'une d'elles sévèrement, apparemment la « femelle » elle-même.

– J'en ai trouvé, balbutia le vieux. Allons, Boris, nous t'en prions, assieds-toi. Chez nous, jeune homme, frère, c'est simple… Nous vivons dans la simplicité.

Il semblait se démener sans raison. Il avait honte en présence de son fils et, en même temps, il voulait évidemment, comme toujours, crâner devant les femmes et paraître un père malheureux et abandonné.

– Oui, jeune homme, frère, marmonna-t-il, nous vivons simplement, sans façon. Nous sommes des gens simples, jeune homme… Nous ne sommes pas comme vous, nous n'aimons pas à jeter de la poudre aux yeux. Oui, monsieur ! Buvons-nous de la vodka ?

L'une des femmes – elle avait honte de boire devant un inconnu – soupira et dit :

– J'en boirai encore un peu à cause des champignons. Ils étaient si bons qu'il faut boire malgré soi. Ivane Guerâssimytch, offrez-lui-en ; peut-être que monsieur en prendra.

– Bois-en, jeune homme ! dit le vieux sans regarder son fils. Nous n'avons, frère, ni vins ni liqueurs ; ici, chez nous, c'est tout simple.

– Monsieur ne se plaît pas chez nous, soupira la « femelle ».

– Bah, bah, il boira !

Pour ne pas désobliger son père, Boris prit le verre et but en silence. Quand on apporta le samovar, il but mélancoliquement, sans rien dire, deux tasses d'un thé répugnant, pour faire plaisir au vieux. Il écouta

silencieusement la « femelle » qui disait à mots couverts qu'il y a en ce monde des enfants cruels et sans crainte de Dieu, qui abandonnent leurs parents.

– Je sais ce que tu penses ! dit le vieux, déjà ivre, retombant dans son excitation habituelle d'ivrogne. Tu penses que je me suis laissé aller, que je me suis enlisé, que je fais pitié ; et, à mon sens, cette vie simple, jeune homme, est bien plus normale que la tienne. Je n'ai besoin de personne et… et je n'ai pas besoin de m'humilier !… Je ne peux pas souffrir que le moindre gamin me regarde avec pitié.

Après le thé, il nettoya un hareng, le saupoudra d'oignon avec tant de convoitise qu'il en eut des larmes d'attendrissement. Il reparla du pari mutuel, de ses gains, d'un chapeau panama qu'il avait payé la veille seize roubles. Il mentait avec autant d'ardeur que lorsqu'il savourait le hareng et buvait.

Son fils resta une heure, se taisant, et songea à partir.

– Je n'ose pas te retenir, lui dit le vieux d'un air superbe. Excusez-moi, jeune homme, de ne pas vivre comme vous le voudriez.

Il plastronnait, soufflait avec dignité et faisait des signes d'intelligence aux femmes.

– Adieu, jeune homme, dit-il en reconduisant son fils jusqu'à l'entrée. *Attendez*{38} !

Dans le vestibule, où il faisait sombre, il appuya tout à coup le visage à la manche de son fils et se mit à sangloter.

– Je voudrais revoir ma petite Sôniouchka{39} ! murmura-t-il. Arrange-moi ça, Bôrénnka, mon ange. Je me raserai, je mettrai ton petit costume… je prendrai une mine convenable… Je me tairai devant elle. Je te le jure, je me tairai !

Il regarda craintivement la porte derrière laquelle on entendait les voix de femmes, retint ses sanglots, et dit d'une

voix forte :

– Adieu, jeune homme. *Attendez !*

1887.

AGÂPHIA

Pendant mon séjour dans le district de S…, j'eus souvent l'occasion d'aller aux potagers de Doûbovski, chez le garde-maraîcher Sâvva Stoukatch, ou, comme on l'appelait simplement : Sâvka. Ces potagers étaient mon endroit de prédilection pour la pêche dite « générale », celle pour laquelle, en partant, on ne sait ni le jour ni l'heure où l'on rentrera, celle pour laquelle on emporte tous les engins possibles de pêche, et où l'on se munit de provisions. À vrai dire, c'était moins la pêche qui m'intéressait que la flânerie en paix, les repas sans heures réglées, la conversation avec Sâvka, et les confrontations prolongées avec les calmes nuits d'été.

Sâvka était un garçon d'environ vingt-cinq ans, grand et beau, solide comme le silex. Il passait pour raisonnable et intelligent, savait lire, buvait rarement de la vodka, mais, comme travailleur, ce gars robuste ne valait pas un rouge liard. Répandue dans ses muscles, durs comme des cordes, il y avait en lui une paresse accablante, insurmontable. Il vivait, comme chacun au village, dans une isba à lui, avait un lot de terre, mais il ne le labourait ni ne l'ensemençait, et n'exerçait aucun métier. Sa vieille mère mendiait aux fenêtres ; lui, vivait comme l'oiseau du ciel, ne sachant pas le matin ce qu'il mangerait à midi. Non qu'il manquât de volonté, d'énergie, ou de tendresse pour sa mère : il n'avait tout simplement aucun goût pour le travail et n'en reconnaissait pas l'utilité. De toute sa personne émanait une passion innée, paisible, presque artiste, pour la vie les bras croisés, va-comme-je-te-pousse. Quand son jeune corps bien portant demandait du travail musculaire, le jeune gars s'adonnait tout entier à quelque futile passe-temps, comme d'apointer des pieux, dont personne n'avait besoin, ou de courir avec les femmes à qui arriverait le premier. Son état favori était l'immobilité concentrée. Il était capable de rester des heures entières à la même place sans bouger, regardant un même point. Il se mouvait par

inspiration, et cela lorsque seulement l'occasion s'offrait de faire quelque mouvement brusque et rapide : attraper par la queue un chien qui court, faire tomber le fichu d'une femme, ou sauter par-dessus un large trou…

Il va de soi que, avec une pareille avarice de mouvements, Sâvka était aussi pauvre qu'un faucon et vivait plus mal que le dernier pauvre diable, démuni de terre. Avec le temps, il devait forcément avoir des impôts en retard, et lui, jeune et bien portant, fut mis par l'Assemblée communale à une place de vieillard, en qualité de gardien – ou d'épouvantail – dans les potagers communaux. On eut beau rire de sa vieillesse anticipée, il s'en moqua complètement. Ce paisible emploi, favorable à la contemplation, convenait tout à fait à sa nature.

Il m'arriva de me trouver chez Sâvka par un beau soir de mai. J'étais couché, il me souvient, sur un bout de toile, sale et déchirée, auprès de la hutte du gardien, d'où s'exhalait une lourde et suffocante odeur d'herbes sèches. Les mains sous la tête, je regardais devant moi. À mes pieds se trouvaient des fourches en bois. Derrière elles se dessinait, en tache noire, le chien du gardien, Koûtka, et, deux toises plus loin, la terre s'effondrait brusquement, formant la rive escarpée de la rivière.

D'où j'étais, la rivière, je ne pouvais la voir. J'apercevais seulement les cimes des saules qui se pressaient sur la rive et un coin de l'autre rive, sinueuse et comme rongée. Loin derrière cette rive, sur une colline obscure, se blottissaient l'une à côté de l'autre, comme des jeunes perdrix effrayées, les isbas du village que Sâvka habitait. Le couchant s'éteignait derrière la colline ; il ne restait de lui qu'une petite raie rouge pâle qui commençait à se couvrir, elle aussi, de menus nuages, comme une braise se couvre de cendres.

À droite du potager, un bosquet d'aunes bruissait doucement et tressaillait de temps à autre sous la course du vent ; à gauche, s'étendait un immense champ. Là où l'œil, dans l'obscurité, ne pouvait plus discerner le champ du ciel,

scintillait une vive lumière. À quelques pas de moi, Sâvka était assis. Les jambes repliées à la turque, la tête baissée, il regardait Koûtka en rêvant. Nos hameçons, appâtés de petits poissons, étaient depuis longtemps dans l'eau, et nous n'avions rien à faire qu'à nous livrer à ce repos que Sâvka aimait tant et dont il ne se lassait jamais. Le couchant n'était pas encore éteint, mais déjà la nuit d'été enveloppait la nature de sa douce et endormante caresse : tout s'engourdissait dans la profondeur du premier sommeil. Seul un oiseau de nuit, inconnu de moi, émettait dans le bosquet son cri prolongé et indolent, pareil à ces mots : « As-tu vu Ni-kî-ta ? » Et il se répondait tout de suite à lui-même : « Je l'ai vu, je l'ai vu, je l'ai vu ! »

– Pourquoi, demandai-je à Sâvka, les rossignols ne chantent-ils pas cette année ?

Il se tourna lentement vers moi. Ses traits étaient gros, mais bien dessinés, expressifs et doux comme ceux d'une femme. Il regarda de ses yeux pensifs le bosquet, la saulaie, tira lentement de sa poche un flûteau, le porta à sa bouche, et se mit à en gringotter comme la femelle du rossignol. Et aussitôt, comme une réponse à son chant, un râle de genêt, sur la rive opposée, ronfla.

– Vous voilà un rossignol !… dit Sâvka en riant, *dergue, dergue, dergue, dergue*{40} ! On dirait qu'on le tire par un crochet et certainement il croit qu'il chante.

– Cet oiseau me plaît, lui dis-je. Sais-tu qu'au moment de la migration, le râle de genêt ne vole pas, mais court. Il ne vole que pour passer les rivières et les mers ; autrement il court toujours.

– En voilà un chien…, murmura Sâvka.

Et il regarda avec une considération affectueuse dans la direction où criait le râle.

Sachant combien Sâvka aimait à écouter, je lui racontai tout ce que je savais du râle de genêt d'après les livres de

chasse. Du râle de genêt, je passai insensiblement à la migration des oiseaux ; Sâvka m'écoutait attentivement sans ciller, et tout le temps il souriait de plaisir.

– Quel pays les oiseaux aiment-ils le mieux ? me demanda-t-il, le nôtre ou celui de là-bas ?

– Assurément le nôtre. C'est ici que l'oiseau naît, fait ses petits ; ici est sa patrie ; il ne s'en va là-bas que pour ne pas geler.

– C'est curieux, dit Sâvka, s'étirant, de quoi que l'on parle, tout est intéressant ! L'oiseau, l'homme…, ou ce caillou… chaque chose a sa sorcellerie ! Ah ! si j'avais su, *bârine*{41}, que vous viendriez, je n'aurais pas dit à une femme de s'amener… L'une d'elles a demandé de venir aujourd'hui.

– Ah ! je t'en prie, lui dis-je, je ne te gênerai pas ; je peux coucher dans le bosquet…

– En voilà une idée, *bârine !* Elle n'en mourrait pas, si elle ne venait que demain… Si elle était là, et nous écoutait, bien, mais elle ne ferait que baver. Devant elle, on ne peut pas parler sérieusement.

– C'est Dâria que tu attends ? lui demandai-je après un instant de silence.

– Non… Aujourd'hui, c'est une nouvelle qui a demandé… Agâphia, la femme de l'aiguilleur…

Sâvka prononça cela de sa voix habituelle, calme et un peu sourde, comme s'il parlait de tabac ou de bouillie…, mais, moi, je sursautai d'étonnement.

Je connaissais Agâphia… C'était une toute jeune femme, de dix-neuf à vingt ans qui avait épousé, il n'y avait pas plus d'un an, un aiguilleur du chemin de fer, un brave et jeune garçon. Elle habitait au village et lui, après son travail, revenait chaque soir coucher chez elle.

– Ça finira mal, frère, soupirai-je, toutes tes histoires de

femmes !

– Bah ! Tant pis…

Et après avoir un peu réfléchi, Sâvka ajouta :

– Je l'ai dit aux femmes ; elles ne veulent pas m'écouter… Elles ne se font pas de bile, les sottes !

Un silence se fit… Les ténèbres s'épaississaient de plus en plus et les contours des objets se noyaient. La raie, derrière la colline, s'était éteinte tout à fait et les étoiles devenaient de plus en plus brillantes, lumineuses… Le cri mélancolique et monotone des grillons, le ronflement du râle de genêt, le cri de la caille, ne troublaient pas le calme de la nuit, mais lui communiquaient une monotonie encore plus grande. Il semblait que ce n'était pas les oiseaux et les insectes qui chantassent et réjouissent l'ouïe, mais que c'était les étoiles elles-mêmes, en nous regardant du ciel…

Sâvka rompit le premier le silence. Il détacha lentement ses yeux de sa chienne noire, les retourna vers moi et dit :

– Je vois, *bârine,* que vous vous ennuyez. Commençons à souper.

Et sans attendre mon acquiescement, il rampa dans sa hutte, y farfouilla si bien que toute la hutte trembla comme une seule feuille ; puis il rampa à reculons et plaça devant moi ma vodka et une écuelle de terre. Il y avait dans l'écuelle, des œufs durs, de petites galettes de seigle à la graisse, des morceaux de pain noir et encore je ne sais quoi… Nous bûmes dans un verre boiteux, qui ne pouvait tenir debout, et nous commençâmes à manger… Le gros sel gris, les galettons, sales et graisseux, les œufs, élastiques comme du caoutchouc, comme tout cela était bon !

– Tu vis seul, et comme tu as de bonnes choses ! lui dis-je en montrant l'écuelle. Où prends-tu tout cela ?

– Les femmes m'apportent… murmura-t-il.

– Pourquoi donc ?

– Comme ça… par pitié…

Ce n'était pas seulement le menu, l'habillement de Sâvka portait, lui aussi, les traces de cette « pitié » féminine. Ainsi, je remarquai qu'il avait une nouvelle ceinture de laine tricotée et un petit ruban ponceau, auquel pendait, à son cou sale, une croix en cuivre{42}. Je connaissais la faiblesse du beau sexe envers Sâvka, mais je savais combien il en parlait à contre-cœur ; aussi je ne poussai pas plus loin mon interrogatoire.

Et ce n'était pas le moment. Koûtka, qui se frottait à nous et attendait patiemment un morceau, dressa soudain les oreilles et grogna. Un clapotement sourd, intermittent, lointain, se fit entendre.

– Quelqu'un passe le gué…, dit Sâvka.

Trois minutes après, Koûtka grogna encore et fit un aboiement qui ressemblait à une toux.

– Tais-toi ! lui cria son maître.

Des pas timides résonnèrent dans l'obscurité et une silhouette de femme sortit du bosquet. Je la reconnus, bien qu'il fît sombre : c'était Agâphia, la femme de l'aiguilleur. Elle s'approcha de nous timidement, s'arrêta et haleta. Elle était essoufflée, moins probablement par la marche que par la peur et ce sentiment désagréable que chacun éprouve en passant, de nuit, un gué. Voyant auprès de la hutte deux hommes au lieu d'un seul, elle poussa un petit cri et fit un pas en arrière.

– Ah ! c'est toi ! prononça Sâvka en fourrant tout un galetton dans sa bouche.

– Oui… moi, balbutia-t-elle, laissant tomber à terre un paquet, et me regardant de côté. Iâkov vous salue et m'a commandé de vous remettre… tenez ce qui est là dedans…

– Iâkov ?… Bah ! pourquoi mentir ? dit Sâvka en riant ironiquement ; il n'y a pas à mentir. Le *bârine* sait pourquoi tu

viens ! Assieds-toi et mange avec nous.

Agâphia me regarda encore et s'assit irrésolument.

– Je croyais déjà que tu ne viendrais pas… dit Sâvka après un silence prolongé. Qu'attends-tu ? Mange ! Ou peut-être veux-tu que je te donne de la vodka ?

– Y penses-tu ! dit Agâphia ; suis-je une femme ivrogne ?

– Bois… Ça te réchauffera le cœur. Allons !

Sâvka tendit à Agâphia le verre boiteux. La jeune femme but lentement l'eau-de-vie, ne mangea rien, mais souffla fortement.

– Tu m'apportes quelque chose… dit Sâvka en défaisant le paquet et donnant à sa voix une inflexion plaisamment indulgente ; une femme ne peut se passer d'apporter quelque chose. Ah ! du pâté et des pommes de terre… Ils ne manquent de rien ! fit-il avec un soupir en se tournant vers moi ; eux seuls, dans tout le village, ont encore des pommes de terre…

Je ne voyais pas dans l'obscurité le visage d'Agâphia, mais, à en juger par le mouvement de ses épaules et de sa tête, il me semblait qu'elle ne quittait pas Sâvka des yeux. Pour ne pas être un tiers dans un rendez-vous, je décidai d'aller me promener et me levai. Mais, à ce moment-là, dans le bosquet, un rossignol lança à l'improviste deux notes basses de contralto, et, au bout d'une demi-minute, il lança un trille haut et fin ; et, ayant ainsi essayé sa voix, il se mit à chanter.

Sâvka se leva et écouta.

– C'est celui d'hier ! dit-il. Attends un peu…

Et, se dressant d'un bond, il courut sans bruit dans le boqueteau.

– Voyons ! lui criai-je, qu'as-tu besoin de ce rossignol ? Laisse-le !

Sâvka me fit signe de la main de ne pas crier et disparut dans l'ombre.

Quand Sâvka le voulait, il était un excellent chasseur et un excellent pêcheur, mais, en cela aussi, ses talents se perdaient pour rien comme sa force. Paresseux pour chasser ou pour pêcher à la manière de tout le monde, il dépensait toute son ardeur à des tours de force inutiles. C'est ainsi qu'il attrapait les rossignols absolument à la main, tirait les brochets avec du petit plomb à bécassine, ou se tenait des heures entières près de la rivière, faisant tous ses efforts pour prendre un petit poisson avec un gros hameçon.

Restée avec moi, Agâphia, gênée, toussota et passa plusieurs fois la main sur son front. La vodka commençait à la griser.

– Comment vas-tu, Agâcha{43} ? lui demandai-je après un long silence, quand il était embarrassant de continuer à se taire.

– Ça va, Dieu merci… Ne racontez ça à personne, *bârine !…,* chuchota-t-elle tout à coup.

– Sois tranquille, la rassurai-je. Comme tu es hardie, tout de même, Agâcha !… Si Iâkov apprenait ?…

– Il ne le saura pas.

– Et pourtant ?…

– Non… Je serai rentrée avant lui. Il est maintenant sur la ligne et reviendra après le passage du train-poste, et, d'ici, on entend le train arriver…

Agâphia passa une autre fois la main sur son front et regarda dans la direction où Sâvka était parti. Le rossignol chantait. Un oiseau de nuit rasa la terre, et, nous ayant aperçus, tressaillit, battit des ailes et vola de l'autre côté de la rivière.

Le rossignol se tut bientôt, mais Sâvka ne revenait pas. Agâphia se leva, fit avec inquiétude quelques pas et se rassit.

– Mais que fait-il donc ? ne put-elle s'empêcher de dire. Ce

n’est pas demain que le train arrivera. Il faut que je parte tout de suite.

– Sâvka ! criai-je, Sâvka !

L’écho même ne me répondit pas. Agâphia, inquiète, s’agita et se leva de nouveau.

– Il est temps que je parte ! dit-elle d’une voix émue. Le train va arriver. Je sais quand les trains passent.

La pauvre petite femme ne s’était pas trompée. Moins d’un quart d’heure après, un roulement lointain se fit entendre.

Agâphia regarda longuement du côté du bosquet et remua les mains avec impatience.

– Mais où est-il ? fit-elle en riant nerveusement. Où diantre est-il allé ? Je vais partir ! Ma parole, bârine, je m’en vais !

Le roulement cependant se faisait de plus en plus net. On pouvait distinguer le bruit des roues du lourd halètement de la locomotive. La machine siffla. Le train clappa sourdement sur le pont… Une minute encore, et tout se replongea dans le silence…

– J’attends encore une minute… soupira Agâphia s’asseyant résolument. N’importe ! J’attends !

Sâvka reparut enfin dans l’ombre. Il posait sans bruit ses pieds nus sur la terre molle du potager, et il marmottait doucement quelque chose.

– En voilà une chance, crois-tu ! fit-il gaiement. Je venais tout juste de m’approcher du fourré et j’allais mettre la main sur lui quand il s’est tu… Ah ! le chien chauve ! J’ai attendu, attendu qu’il chante ; mais à la fin, j’y ai renoncé, crachant de dépit !…

Sâvka se laissa choir maladroitement à terre à côté d’Agâphia et, pour garder son équilibre, il la prit par la taille à deux mains.

– Pourquoi boudes-tu comme si ta tante t’avait mise au

monde ? lui demanda-t-il.

Malgré sa tendresse de cœur et sa simplicité, Sâvka méprisait les femmes. Il les traitait négligemment, de haut, et s'abaissait même jusqu'à railler avec dédain les sentiments qu'elles avaient pour lui. Cette négligence et ce mépris étaient, qui sait ? une des raisons de son prestige puissant et invincible sur les dulcinées de village. Sâvka était beau et élancé ; dans ses yeux brillait toujours, même quand il regardait les femmes qu'il méprisait, une calme aménité ; mais ses seules qualités extérieures ne pouvaient pas expliquer son attrait. En dehors de son heureux physique et de sa façon originale de se comporter, il faut croire que sa touchante situation, – chacun le regardait comme malchanceux et malheureux d'être éloigné de son isba de famille et relégué aux potagers, – influençait les femmes.

– Raconte donc au bârine pourquoi tu es venue ici ? dit Sâvka, tenant toujours Agâphia par la taille. Allons, raconte, femme mariée ! Ho ! ho ! ho ! Si l'on buvait, Agâcha-ma-mie, encore de la vodka !

Je me levai et m'en allai le long du potager, passant entre les plates-bandes. Les longues planches avaient l'air de grandes tombes. Il s'exhalait d'elles une odeur de terre remuée et une douce humidité de plantes commençant à se couvrir de rosée… À gauche, un feu rouge brillait encore ; il vacillait plaisamment et semblait sourire.

J'entendis un rire heureux. C'était Agâphia qui riait.

– Et le train, me rappelai-je,… il est passé depuis longtemps !

Après avoir un peu attendu, je revins vers la hutte. Sâvka était assis à la turque, immobile, et il chantonnait d'une façon à peine intelligible une vague chanson, uniquement composée de mots d'une syllabe dans le genre de : « Tralalala, moi et toi, toi et moi. »

Agâphia, grisée par la vodka, par les caresses méprisantes

de Sâvka et par la chaleur de la nuit, était couchée à terre, près de lui, la tête fortement appuyée sur son genou. Elle était si absorbée dans ses sentiments qu'elle ne remarqua pas mon retour.

– Agâcha, voyons, lui dis-je, le train est arrivé depuis longtemps.

– Il est temps que tu partes, il en est temps ! dit Sâvka, saisissant ma pensée et secouant la tête. Que traînes-tu ici ? éhontée que tu es !

Agâphia tressaillit, se redressa à demi, me regarda, et se resserra contre Sâvka.

– Il est temps de partir depuis longtemps ! lui dis-je.

Agâphia se retourna et se leva sur un genou… Elle souffrait… Autant que je pus le voir dans la nuit, toute sa personne exprima une seconde la lutte et l'indécision. Elle parut s'éveiller un instant et se ramasser pour se mettre debout, mais on ne sait quelle force insurmontable, inexorable, arrêta tout son corps, et elle se serra contre Sâvka.

– Bah ! qu'il reste où il est ! dit-elle avec un rire profond et sauvage.

Et, dans ce rire, on sentait une résolution irraisonnée, la faiblesse et la souffrance.

Je m'acheminai lentement vers le bosquet. Je descendis, de là, vers la rivière où étaient nos engins de pêche. La rivière dormait. Une grosse fleur à longue tige effleura doucement ma joue comme un enfant qui veut faire comprendre qu'il ne dort pas. Par désœuvrement, je pris une de nos cordes et la tirai : elle se tendit faiblement et pendit ; on n'avait rien pris… On ne voyait ni l'autre rive, ni le village. Une lumière brilla dans une isba, mais elle s'éteignit aussitôt. Je furetai sur la rive, y trouvai un trou que j'avais remarqué dans la journée et m'y assis comme dans un fauteuil. Je restai longtemps assis… Je vis les étoiles commencer à s'embrumer, perdre leur

rayonnement. Comme avec un léger soupir, la fraîcheur courut sur la terre et effleura les feuilles des saules qui s'éveillaient…

Une voix venant du village, appela :

– A-gâ-phia !… A gâ-phia !

Le mari, rentré et inquiet, cherchait sa femme dans le village. Et des potagers venait un rire irrésistible : Agâphia, grise, s'oubliait, et, au prix du bonheur de quelques heures, tâchait de contrebalancer la douleur qui l'attendrait le lendemain.

Je m'endormis.

Quand je m'éveillai, Sâvka était assis auprès de moi et me secouait légèrement l'épaule. La rivière, le bosquet, les deux rives, les arbres, verts et lavés, le village et le champ, tout était inondé d'une vive lumière matinale. À travers les minces troncs des arbres, les rayons du soleil qui ne venait que de se lever, filtraient sur mon dos.

– C'est ainsi que vous pêchez ? me dit Sâvka en riant ; allons, levez-vous !

Je me levai, m'étirant avec délices, et ma poitrine éveillée se mit à boire avidement l'air tiède et parfumé.

– Agâcha est partie ? demandai-je.

– Voyez-la, me dit Sâvka, indiquant le côté où était le gué.

Je regardai et vis Agâphia, se robe relevée, décoiffée, son fichu tombé de sa tête. Elle passait la rivière ; ses jambes la portaient à peine.

– Le chat qui a mangé de la viande sait ce qui l'attend, murmura Sâvka, fermant à demi les yeux ; il marche en serrant la queue… Les femmes sont malfaisantes comme le chat, et poltronnes comme le lièvre… Elle n'est pas partie hier, la sotte, quand on le lui disait ; maintenant elle va en recevoir. Et moi aussi j'en recevrai au canton ; je serai fustigé encore une fois à cause des femmes…

Agâphia gravit la berge et s'en alla, à travers le champ, vers le village. Elle marchait d'abord assez courageusement, mais bientôt l'émotion et la peur la dominèrent. Elle se retourna timidement, s'arrêta et souffla.

– Voilà, ça lui fait peur ! dit Sâvka en riant tristement, et regardant la trace d'un vert vif qui se marquait dans l'herbe, couverte de rosée, derrière Agâphia. Elle ne veut pas y aller ! Son mari est là depuis déjà une grande heure qui l'attend… Le voyez-vous ?

Sâvka souriait en disant ces derniers mots, mais mon cœur se glaça. Iâkov était sur le chemin, près de la dernière isba du village. Il regardait avec persistance sa femme qui revenait. Il ne bougeait pas, immobile comme une borne. Que pensait-il en la regardant ? Quels mots préparait-il pour la recevoir ?

Agâphia s'arrêta un instant, se retourna encore une fois comme si elle attendait de nous un secours, et reprit son chemin. Jamais je n'avais vu une démarche pareille ni à des gens ivres, ni à des gens n'ayant pas bu ; il semblait qu'Agâphia, sous le regard de son mari, se contractât toute. Elle marchait tantôt en zigzag, tantôt piétinait sur place, ployant les genoux et déployant les bras, tantôt elle reculait. Au bout d'une centaine de pas, elle se retourna encore pour regarder et s'assit.

– Tu devrais au moins te cacher derrière un buisson, dis-je à Sâvka. Le mari peut te voir…

– Il sait sans cela de chez qui elle vient, dit-il… La nuit, les femmes ne vont pas aux potagers pour y chercher des choux ; chacun le sait.

Je regardai le visage de Sâvka. Il était pâle, se convulsait de la compassion dédaigneuse des gens qui voient martyriser des animaux.

– Ce qui fait rire le chat fait pleurer la souris, soupira-t-il.

Agâphia bondit tout à coup, secoua la tête et se dirigea

d’un pas hardi vers son mari. Elle avait visiblement ramassé ses forces et s’était décidée.

1886.

DU CHAMPAGNE

RÉCIT D'UN PAUVRE DIABLE

L'année où commence mon récit, j'étais chef d'une petite gare d'un de nos chemins de fer du Sud-Ouest. Ma vie y était-elle gaie ou triste, vous pourrez en juger par l'absence de toute habitation humaine à vingt verstes à la ronde. Pas une femme, pas un cabaret convenable. Et, à ce moment-là, j'étais jeune, fort, bouillant, inconsidéré et bête.

Les seules distractions que l'on eût, c'était les fenêtres des trains de voyageurs et une immonde vodka à laquelle les juifs mêlaient des stupéfiants. Quand parfois une jolie tête de femme apparaissait à la portière d'un wagon, je restais comme une statue, la respiration coupée, et regardant jusqu'à ce que le train ne fût plus qu'un point à peine perceptible. Ou bien je buvais, tant que j'en pouvais entonner, de la dégoûtante eau-de-vie. Je devenais comme un diable et ne remarquais pas comment s'écoulaient les longues heures et les jours.

La steppe agissait sur moi, homme du Nord, comme la vue d'un cimetière tartare abandonné. En été, son calme solennel, le cri monotone des grillons, le clair de lune diaphane, dont on ne peut se mettre à l'abri nulle part, – tout m'accablait d'une tristesse lugubre. En hiver, l'impeccable blancheur de la steppe, son lointain glacé, les longues nuits et le hurlement des loups me pesaient comme un lourd cauchemar.

À la gare, ne vivaient que peu de personnes : ma femme et moi, un télégraphiste sourd et scrofuleux, et trois hommes d'équipe. Mon sous-chef, jeune tuberculeux, allait en ville pour se soigner, et y restait des mois entiers, me confiant son emploi, en même temps que le droit de toucher ses appointements. Je n'avais pas d'enfants. On ne pouvait à aucun prix attirer des invités chez soi, et, moi, je ne pouvais pas plus d'une fois par mois aller chez mes collègues sur la

ligne. Au total, la vie la plus fastidieuse.

Je fêtais, je me le rappelle, le nouvel an avec ma femme. Nous étions à table, nous mâchions paresseusement et écoutions le télégraphiste sourd, qui, dans la chambre voisine, tapait sur son appareil. J'avais déjà bu cinq verres de vodka stupéfiante, et, la tête alourdie appuyée sur mes poings, je songeais à ma tristesse insurmontable, sans issue.

Ma femme, assise à côté de moi, ne détachait pas les yeux de mon visage. Elle me regardait comme seule peut le faire une femme qui n'a personne au monde qu'un beau mari. Elle m'aimait follement, servilement, et pas ma beauté seulement ou mon âme : elle aimait jusqu'à mes défauts, ma colère, mon spleen, et même ma cruauté, lorsque, dans le délire de l'ivresse, je l'accablais de reproches, ne sachant sur qui passer ma colère.

Malgré l'ennui qui me rongeait, nous nous apprêtions à fêter la nouvelle année avec un éclat extraordinaire et attendions minuit avec impatience. Nous avions en réserve deux bouteilles de champagne, du vrai, avec l'étiquette Vve Cliquot. J'avais gagné ce trésor en automne, au chef de section, dans un pari, alors que j'étais chez lui à un baptême. Il arrive que, durant le cours de mathématiques, lorsque l'air semble mort de tristesse, un papillon entre dans la classe. Les enfants lèvent la tête et suivent le vol avec curiosité, comme s'ils voyaient, non pas un papillon, mais quelque chose de nouveau, de tout à fait singulier. De même le champagne, tombé par hasard dans notre triste station, nous amusait ; nous nous taisions et regardions tantôt la pendule, tantôt les bouteilles.

Lorsque l'aiguille marqua minuit moins cinq, je me mis à déboucher lentement une bouteille. Je ne sais si l'alcool m'avait affaibli ou si la bouteille était trop humide ; je me rappelle seulement que, quand le bouchon vola au plafond avec bruit, la bouteille me glissa des mains et tomba à terre. Il se perdit à peine un verre, car je réussis à rattraper la bouteille

et à boucher du doigt le goulot écumant.

– Bonne année, bonne chance ! dis-je à ma femme en remplissant les verres. Bois.

Ma femme prit son verre et arrêta sur moi ses yeux effrayés ; sa figure avait pâli, exprimait la terreur.

– Tu as fait tomber la bouteille ? demanda-t-elle.

– Oui. Qu'est-ce que ça fait ?

– Ce n'est pas bien, dit-elle, posant son verre et pâlissant encore plus ; c'est un mauvais présage. C'est signe qu'il nous arrivera cette année quelque chose de mauvais.

– Quelle commère tu fais ! soupirai-je ; tu es intelligente et tu radotes comme une vieille nourrice. Bois.

– Dieu veuille que je radote, mais… il arrivera quelque chose ; tu verras !

Elle ne toucha pas à son verre, le mit de côté et, s'étant écartée, elle médita. Je dis quelques vieilles phrases sur le chapitre des préjugés ; je bus une demi-bouteille ; je marchai de long en large, puis je sortis.

Dehors, une nuit de gel brillait, paisible, dans sa froide et solitaire beauté. Tout en haut, sur la gare, la lune et deux petits nuages blancs, duveteux, immobiles, comme collés, étaient suspendus dans le ciel, semblant attendre quelque chose. Une lumière légère et transparente en émanait et, comme craignant d'outrager la pudeur de la terre blanche, doucement, elle éclairait tout : les tas de neige, le remblai… C'était le calme profond.

Je marchais le long du remblai. « Bête de femme ! pensai-je en regardant le ciel semé d'étoiles brillantes. Si même on admet que quelquefois les présages soient justes, quel malheur peut-il donc nous arriver ? Les malheurs que nous avons déjà éprouvés et ceux qui nous menacent sont si grands qu'il est difficile d'imaginer quelque chose de pire. Quel mal faire

encore au poisson déjà pris, cuit et servi à la sauce ? »

Un haut peuplier, couvert de givre, surgit dans la buée bleue, comme un géant recouvert d'un suaire. Il me regarda sévèrement, lugubrement, comme si, pareil à moi, il comprenait la solitude ; je le regardai longuement.

« Ma jeunesse, comme un bout de cigarette jetée, s'est perdue pour un sou, continuai-je à penser. Mes parents sont morts lorsque j'étais encore enfant ; on m'a chassé du lycée. J'appartiens à une famille noble, mais je n'ai rien reçu, ni instruction, ni éducation. Je n'ai pas plus de science qu'un simple graisseur de roues. Je n'ai ni asile, ni proches, ni amis, ni travail que j'aime. Je ne suis capable de rien et, dans la plénitude de mes forces, je ne suis bon qu'à boucher une petite place de chef de gare. Je n'ai connu dans l'existence que malchance et déboires. Que peut-il encore m'arriver de mal ? »

Des feux rouges surgirent au loin ; un train venait vers moi. La steppe engourdie en écoutait le bruit. Mes pensées étaient si amères qu'il me semblait que je pensais tout haut et que le gémissement des fils télégraphiques et le bruit du train transmettaient mes pensées.

« Que peut-il donc m'arriver de pire ? La mort de ma femme ? – me demandai-je. – Ce n'est pas effrayant. On ne peut se cacher de sa conscience : je n'aime pas ma femme. Je me suis marié encore gamin. Je suis maintenant jeune et fort ; elle est flappie, vieille, abêtie ; elle est pétrie de préjugés de la tête aux pieds. Qu'y a-t-il de bien dans son fade amour, sa poitrine plate, son regard éteint ? Je la supporte, mais je ne l'aime pas. Que peut-il donc m'arriver ? Ma jeunesse se perd, comme on dit, pour une pincée de tabac. Les femmes ne passent devant moi qu'aux portières de wagons, comme des étoiles filantes. Il n'y a pas eu pour moi et il n'y a pas d'amour. Ma virilité, ma hardiesse, ma tendresse se perdent… Tout se perd comme de la poussière, et même mon argent, ici, dans la steppe, ne vaut pas un rouge liard. »

Le train passa avec bruit devant moi et, de ses fenêtres

rouges, m'éclaira avec indifférence. Je le vis s'arrêter près des feux verts de la gare, y stationner une minute et filer plus loin. Après avoir marché près de deux verstes, je revins. Les pensées tristes ne me quittaient pas. Autant que je me sentisse malheureux je tâchais, il me souvient, que mes idées fussent plus tristes et plus sombres encore. Il y a des moments, voyez-vous, où la conscience d'être malheureux procure aux gens peu développés et orgueilleux un certain plaisir. Ils coquettent même avec leurs souffrances. Il y avait beaucoup de vérité dans mes pensées, mais aussi beaucoup d'absurdité et de présomption ; et il y avait quelque chose de puérilement provocateur dans ma question : « Que peut-il m'arriver de mauvais ? » « Oui, que peut-il donc arriver ? me demandais-je en revenant. Il me semble que j'ai tout vécu. J'ai été malade ; j'ai perdu de l'argent ; je reçois tous les jours des semonces de mes chefs ; je meurs de faim ; un loup enragé est même venu dans la cour de la gare ; quoi encore ?… On m'a insulté, humilié,… et j'ai offensé à mon tour. Il n'y a que criminel que je n'aie pas été ; mais il me semble que je suis incapable de le devenir, et, d'ailleurs, je ne crains pas la justice. »

Les deux petits nuages s'étaient écartés de la lune et se tenaient l'un près de l'autre comme s'ils se chuchotaient quelque chose que la lune ne devait pas entendre. Un vent léger passa sur la steppe, apportant le bruit sourd du train qui s'éloignait.

Au seuil de la maison, ma femme me rencontra. Ses yeux riaient gaiement et toute sa figure respirait la satisfaction.

– Il y a du nouveau chez nous, me dit-elle. Va vite dans ta chambre passer ta tunique neuve ; nous avons une visite.

– Quelle visite ?

– Ma tante Nathâlia Pétrôvna vient d'arriver par le train.

– Quelle Nathâlia Pétrôvna ?

– La femme de mon oncle Sémiône Fiôdorytch ; tu ne la connais pas. Elle est très bonne et très bien.

Je fis probablement la moue, car ma femme prit une mine sérieuse et balbutia rapidement :

– Il est certainement étrange qu'elle soit venue, mais ne te fâche pas, Nicolaï, et sois indulgent. Elle est malheureuse. Mon oncle est véritablement un despote et un être méchant ; il est difficile de vivre avec lui. Ma tante dit qu'elle ne restera ici que trois jours, jusqu'à ce qu'elle ait reçu une lettre de son frère.

Ma femme chuchota encore je ne sais quelles longues sornettes sur son oncle despote, sur la faiblesse humaine, en général, et sur celle des jeunes femmes en particulier, et sur notre devoir de donner asile, à tous, même aux grands pécheurs, etc., etc.…

Ne comprenant absolument rien, je passai ma tunique neuve et allai faire connaissance avec ma « petite tante ».

Une petite femme à grands yeux noirs était assise à notre table. Et la table, les murs gris, le canapé grossier… jusqu'au moindre grain de poussière… tout semblait rajeuni, égayé par la présence d'un être frais et jeune, qui répandait une odeur complexe de beauté et de vice.

Que la visiteuse fût vicieuse, je le compris à son sourire, à son odeur, à sa manière particulière de regarder et de jouer des cils, au ton avec lequel elle parlait à ma femme, personne honnête… Il ne fallait pas qu'elle me racontât qu'elle s'était enfuie de chez son mari, que son mari était vieux et despote, tandis qu'elle était bonne et gaie ; je compris tout du premier coup d'œil, et il n'est probablement pas en Europe un seul homme qui ne sache pas distinguer, au premier regard, une femme douée d'un certain tempérament.

– Je ne savais pas que j'eusse un neveu aussi grand ! dit la tante, me tendant la main en souriant.

– Et je ne savais pas, répondis-je, que j'eusse une aussi jolie tante !

Le souper recommença. Le bouchon de la seconde bouteille sauta avec bruit, et ma tante but d'un trait un demi-verre ; et quand ma femme sortit une minute, la tante ne fit plus de cérémonies : elle but tout le verre. Je m'enivrai et du vin et de la présence d'une femme. Vous rappelez-vous la romance :

Yeux noirs, yeux passionnés,

Yeux ardents et magnifiques,

Pourquoi est-ce que je vous aime ?

Pourquoi est-ce que je vous crains ?…

Je ne me souviens pas de ce qui se passa ensuite. Qui veut savoir la façon dont l'amour commence, que celui-là lise des romans et de longs récits. Moi je ne dirai que peu de choses, et avec les paroles mêmes de cette sotte romance :

C'est que je vous ai rencontrée

À une heure fatale…

Tout vola au diable sens dessus dessous. Je me souviens d'un tourbillon terrible, enragé, qui m'emporta comme une plume. Il me retourna longtemps et balaya de cette terre ma femme, ma tante même, et ma vigueur. D'une gare de la steppe il m'a jeté, comme vous voyez, dans cette rue sombre…

Dites-moi maintenant ce qui peut encore m'arriver de mauvais ?

1887.

LA SORCIÈRE

Il allait être minuit. Couché dans la maison du sacristain sur un énorme lit, le chantre Savèli Guikine ne dormait pas bien qu'il eût l'habitude de s'endormir comme les poules. Sous un coin de couverture crasseuse, faite de morceaux d'indiennes de toutes couleurs, apparaissaient ses durs cheveux roux ; de sous un autre coin de la couverture, sortaient ses pieds immenses qui n'avaient pas été lavés depuis longtemps. Il écoutait…

La maison du sacristain{44} était enclose dans l'enceinte curiale. Son unique fenêtre donnait dans les champs. Et, dans les champs, c'était une véritable guerre.

Il était difficile de comprendre ce qui cherchait à s'exterminer et pour la perte de qui la nature mettait tout sens dessus dessous ; mais, à en juger par le grondement incessant et sinistre qui retentissait, quelqu'un était en fort mauvais point. Une force victorieuse courait les champs, faisait rage dans la forêt et sur le toit de l'église, frappait furieusement des poings dans la fenêtre, balayait, déchirait, et quelque chose de vaincu hurlait et pleurait… Le gémissement plaintif s'entendait tantôt derrière la fenêtre, tantôt sur le toit, tantôt dans la cheminée ; et ce n'était pas un appel au secours que l'on sentait en lui, mais l'angoisse, la conscience qu'il n'y avait plus de salut, qu'il était trop tard… Les tas de neige s'étaient recouverts d'une mince écorce de glace et des larmes glacées tremblaient sur eux et sur les arbres. Sur les chemins et les sentiers s'épanchait un jus de boue et de neige fondue ; bref, sur la terre, c'était le dégel, mais, à travers la nuit opaque, le ciel ne le voyait pas et il envoyait malgré tout de toute sa force des flocons de neige nouvelle… Et le vent chaloupait comme un homme ivre. Ne permettant pas à cette neige de toucher la terre, il la faisait voler dans les ténèbres comme il voulait.

Guikine écoutait ce concert et se renfrognait. Il savait, ou, tout au moins, il devinait à quoi menait tout ce tintamarre, et de qui c'était l'œuvre…

– Je sais ! marmonna-t-il en menaçant sous la couverture quelqu'un du doigt ; je sais tout !

Près de la fenêtre était assise sur un escabeau sa femme, Raïssa Nîlovna. Sur un autre escabeau une lampe de fer-blanc, comme timide et incertaine de ses forces, versait sa lumière pauvre et vacillante sur ses larges épaules, sur les beaux et appétissants reliefs de son corps et sur sa natte épaisse, qui touchait terre.

La femme du chantre cousait des sacs de grosse étoupe, ses mains couraient vite, mais tout son corps, l'expression de ses yeux, de ses sourcils, de ses lèvres grasses, de son cou blanc, plongés dans un travail monotone et mécanique, semblaient dormir. De temps à autre seulement, elle levait la tête pour donner du relâche à son corps fatigué et regarder à la dérobée la fenêtre derrière laquelle un chasse-neige se déchaînait. Et elle se repenchait sur la grosse toile. Ni désirs, ni tristesse, ni joie, rien ne se marquait sur sa belle figure au nez retroussé, aux joues trouées de fossettes. Ainsi n'exprime rien une belle fontaine quand elle ne joue pas.

La travailleuse finit un sac qu'elle jeta à terre et, s'étant étirée avec délices, elle arrêta sur la fenêtre son regard terne et fixe… Aux carreaux ruissellent des larmes et blanchissent des flocons de neige éphémères ; les flocons tombent sur la vitre, regardent la femme du chantre et fondent…

– Viens te coucher ! grommela le chantre.

Sa femme ne répondit mot. Mais soudain ses cils se mirent à battre et l'attention brilla dans ses yeux. Savèli qui, sous la couverture, épiait sans cesse l'expression de sa figure, leva la tête et demanda :

– Qu'y a-t-il ?

– Rien… Il semble, répondit doucement la femme, que quelqu'un arrive.

Guikine rejeta des mains et des pieds la couverture, s'agenouilla sur le lit et regarda sa femme stupidement. La lumière timide de la petite lampe éclaira la face poilue et grêlée du chantre, et glissa sur sa tête entignassée.

– Tu entends ? demanda sa femme.

À travers le hurlement continu de la tempête, il saisit un tintement grêle, à peine perceptible, pareil au bourdonnement d'un moustique qui veut se poser sur une joue et qui se fâche qu'on l'en empêche.

– C'est la poste… grogna Savèli, s'asseyant sur ses talons.

À trois verstes de l'église, passait la route postale ; quand le vent venait de la route, les habitants de la maison de garde entendaient les clochettes.

– Seigneur ! soupira la femme du chantre, des gens peuvent-ils voyager par un temps pareil !

– Affaire de service… Qu'on le veuille ou non, il faut marcher.

Le tintement plana dans l'air et s'éteignit.

– La voilà passée ! dit Savèli, se recouchant.

Mais il n'eut pas le temps de ramener la couverture, que le son net de la clochette frappa son oreille. Le chantre, inquiet, regarda sa femme, sauta à bas du lit et, se dandinant, marcha le long du four. La clochette tinta un peu, puis se tut de nouveau, comme si on l'eût arrachée.

– On n'entend rien… murmura le chantre, s'arrêtant et regardant sa femme, les yeux à demi clos.

Mais juste à ce moment-là, le vent fouetta la fenêtre et apporta un tintement grêle et aigu… Savèli pâlit, toussota et de nouveau traîna par terre ses pieds nus.

– La poste perd sa route ! dit-il d'une voix rauque, en regardant sa femme avec colère. Entends-tu ? La poste s'égare !… Je sais… je sais… Est-ce que je ne comprends pas ? Je sais tout ! Que le diable t'emporte !

– Que sais-tu ? demanda doucement sa femme, sans détacher les yeux de la fenêtre.

– Je sais que c'est toi qui fais tout cela, diablesse ! C'est ton œuvre… Fusses-tu perdue ! Et qu'il y ait cette tourmente et que la poste s'égare… c'est toi qui fais tout cela… c'est toi !

– Deviens-tu enragé, imbécile ?… observa tranquillement sa femme.

– Il y a longtemps que je le remarque… Dès le premier jour que j'ai été marié, j'ai remarqué qu'il y a en toi du sang de chienne !

– Pfouh ! fit Raïssa étonnée, en levant les épaules et se signant ; fais le signe de la croix, idiot !

– Tu es une sorcière et le resteras ! continua Savèli d'une voix sourde et dolente, en se mouchant rapidement dans le pan de sa chemise. Bien que tu sois ma femme et que tu sois de condition ecclésiastique, je dirai à confesse ce que tu es… Et comment ne pas le faire ? Seigneur, protège-moi et sauve-moi ! L'année passée, le jour du prophète Daniel et des trois adolescents, il y a eu aussi un chasse-neige, et qu'est-il arrivé ? Un ouvrier est venu ici se chauffer. Puis, le jour de saint Alexis, l'homme-de-Dieu, la rivière a débâclé et l'exempt est venu{45}… Il a causé toute la nuit avec toi, le maudit, et, le matin, quand il est sorti, je l'ai regardé, il avait les yeux cernés et les joues creuses. Hein, qu'en dis-tu ? À la fête du Sauveur, il y a eu deux fois des orages, et, les deux fois, un chasseur est venu passer la nuit ici. J'ai tout vu ! que le diable t'emporte ! J'ai vu tout ! Aha ! tu es devenue plus rouge qu'une écrevisse, hein ?

– Tu n'as rien vu…

– Oui-da !… Et cet hiver, avant Noël, le jour des Dix martyrs de Crète, quand la bourrasque a duré un jour et une nuit… t'en souviens-tu ? Le greffier du maréchal de la noblesse s'est perdu en route et est venu tomber ici, le chien… Et de qui t'étais-tu coiffée ? pouah ! un greffier ! Cela valait-il la peine de gâter le temps de Dieu ! Un avorton du diable, un morveux qu'on ne voit pas au-dessus de terre, qui a la gueule pleine de boutons et le cou de travers… Si encore il était beau ! mais, pouah, le diable !

Le chantre reprit haleine, essuya ses lèvres et prêta l'oreille. On n'entendait pas la clochette, mais le vent fonça sur le toit et on entendit de nouveau la fenêtre vibrer.

– Et maintenant, c'est la même chose ! continua Savèli. Ce n'est pas pour rien que la poste s'égare ! Crache-moi dans les yeux si ce n'est pas toi qu'elle cherche ! Oh ! le malin connaît son affaire ! C'est un bon aide ! Il l'égarera, égarera et te l'amènera ici… Je le s-sais ; je le v-vois ! Tu ne me le cacheras pas, grelot du diable, luxure de monstre ! J'ai compris tes pensées dès le commencement de la tourmente !

– En voilà un imbécile ! railla sa femme. Alors, à ton idée, c'est moi qui fais le mauvais temps ?

– Hum, tu peux rire ! Que ce soit toi ou pas toi, tout de même, je le remarque. Dès que le sang joue en toi, il fait mauvais temps, et chaque fois le mauvais temps apporte ici n'importe quel imbécile. Cela arrive chaque fois ; c'est donc toi.

Pour être plus persuasif, le chantre mit un doigt sur son front, ferma l'œil gauche et poursuivit, d'une voix traînante :

– Oh ! folie, damnation de Judas ! Si tu es vraiment une créature et non pas une sorcière, tu devrais chercher dans ta tête si tous ces gens-là c'est bien un ouvrier, ou un chasseur, ou un greffier, et pas le diable sous leur enveloppe ! Hein ! tu aurais dû y penser !

– Que tu es bête, Savèli ! soupira la femme, regardant son

mari avec pitié. Quand mon père habitait ici, beaucoup de gens venaient chez lui pour se faire guérir des fièvres ; il en venait des villages, des hameaux et des fermes des Arméniens… Il en venait presque chaque jour, et personne ne les prenait pour des diables. Et s'il vient quelqu'un, une fois par an, se chauffer pendant le mauvais temps, ça te paraît un miracle, imbécile que tu es ! Et tu as tout de suite toutes sortes de pensées…

La logique de sa femme ébranla Savèli. Il écarta ses pieds nus, baissa la tête et réfléchit. Il n'était pas encore fermement convaincu de ses soupçons, et le ton sincère et indifférent de sa femme l'avait tout à fait démonté ; pourtant, après avoir un peu songé, il secoua la tête et dit :

– C'est que ce ne sont pas des vieux ou des bancals, mais toujours des jeunes qui demandent à passer la nuit… Pourquoi donc cela ? Et s'ils ne faisaient que se réchauffer, mais ils font le jeu du diable !… Non, femme, il n'y a pas en ce monde de créatures plus rusées que votre espèce féminine !… De véritable esprit, mon Dieu, vous en avez moins qu'un étourneau, mais de votre malice diabolique, oh ! la la, sauve-nous, Reine des Cieux ! Écoute la poste qui sonne ! La bourrasque ne faisait que commencer, que déjà je connaissais toutes tes pensées ; tu as fait ta sorcellerie, araignée !

– Mais qu'as-tu à me houspiller, damné ! dit Raïssa, perdant patience. Pourquoi te colles-tu à moi, résine ?

– Je te houspille parce que, s'il arrive quelque-chose cette nuit – Dieu nous en préserve ! – tu m'entends !… s'il arrive quelque chose, j'irai demain dès l'aube à Diâdkovo, trouver le père Nicodime et lui expliquerai tout. Voici et voilà, lui dirai-je, père Nicodime ; excusez-moi généreusement ; ma femme est une sorcière. Et pourquoi ça ? Hein ! Vous voulez savoir pourquoi ? Soit !… Pour ceci et pour cela… Et malheur à toi, femelle ! Tu seras punie, non seulement au jugement dernier, mais sur terre ! Ce n'est pas pour rien qu'il y a dans le rituel des prières pour tes pareilles.

Soudain on frappa à la fenêtre un coup si violent et si extraordinaire que Savèli pâlit et se replia de peur. Sa femme sursauta et pâlit aussi.

– Au nom de Dieu, dit une grosse voix profonde et tremblante, laissez-nous nous réchauffer un peu ! Qui y a-t-il ici ? Ayez la bonté d'ouvrir ! Nous nous sommes égarés.

– Qui êtes-vous ? demanda la femme du chantre, craignant de regarder par la fenêtre.

– La poste, répondit une autre voix.

– Tu n'as pas fait ta diablerie pour rien ! dit Savèli avec un geste accablé. Ça y est ! J'ai eu raison… Prends garde, toi !

Le chantre sauta deux fois devant le lit, se jeta sur la couette, et, reniflant avec colère, tourna le visage contre le mur. Bientôt l'air froid lui souffla dans le dos ; la porte grinça et, sur le seuil, apparut une haute figure humaine, couverte de neige de la tête aux pieds. Derrière elle, en apparut une autre, blanche aussi…

– Faut-il entrer les sacs ? demanda la seconde figure, d'une vois enrouée.

– Ils ne peuvent pas rester là-bas.

En disant cela, le premier homme se mit à dénouer son passe-montagne et, sans attendre de l'avoir fait, l'enleva avec sa casquette et le jeta avec colère du côté du four. Puis, ayant quitté avec peine son manteau et l'ayant jeté au même endroit, il se mit à marcher dans la chambre sans dire bonsoir.

C'était un jeune postier, vêtu d'une mauvaise tunique d'uniforme usée, et chaussé de bottes rousses et sales. Réchauffé par le mouvement, il s'assit devant la table, allongea ses pieds boueux sur les sacs et appuya sa tête sur son poing. Sa figure pâle, à taches rouges, portait encore les traces des souffrances et de la peine qu'il avait endurées. Crispée, mécontente, avec de la neige fondant à ses sourcils, à ses moustaches et à sa barbe taillée en rond, elle était belle.

– Quelle vie de chien ! grogna-t-il en regardant les murs et ne semblant pas croire qu'il fût au chaud. Nous avons failli y passer ! Sans votre lumière, je ne sais ce qui serait arrivé… Et la peste sait quand tout cela finira ! Il n'y a ni fin ni bout à cette vie de chiens ! Où sommes-nous ? s'informa-t-il, baissant la voix et levant les yeux vers la femme du chantre.

– Sur la hauteur de Gouliâévo, dans le bien du général Kalinôvski, répondit la femme, saisie et rougissante.

– Tu entends, Stépane ? dit le postier au cocher retenu dans la porte par le gros sac de cuir qu'il avait sur le dos ; nous voilà à Gouliâévo.

– Oui… nous sommes loin !

Ayant glissé ces mots en une manière de soupir enroué et entrecoupé, le cocher ressortit et apporta peu après un second sac plus petit ; puis il sortit encore une fois et rapporta le sabre du postier, pendant à une large courroie et semblable au long glaive plat que l'on met dans les images populaires aux mains de Judith, près du lit d'Holopherne. Les sacs rangés le long du mur, le cocher sortit dans l'entrée, s'y assit et alluma sa pipe.

– Peut-être, après le voyage, boiriez-vous du thé ? demanda la femme du chantre.

– Peut-il être question de boire du thé ! dit le postier renfrogné. Il faut se réchauffer au plus vite et partir, sans quoi nous serons en retard pour le train-poste. Nous allons rester une dizaine de minutes et nous partirons. Vous aurez seulement la bonté de nous montrer la route.

– C'est une punition de Dieu que ce temps-là, soupira la femme.

– Oui, on peut le dire… Qui êtes-vous ?

– Nous ?… Nous sommes d'ici, attachés à l'église… Nous sommes du clergé… Tenez, mon mari est couché ! Savèli, lève-toi donc ! Viens dire bonsoir ! Ici, avant, il y avait une

paroisse, mais on l'a supprimée il y a un an et demi. Naturellement, quand les maîtres vivaient ici, il y avait du monde ; ça valait la peine d'avoir un curé ; mais, maintenant, jugez-en ; de quoi vivrait le clergé quand le plus proche village, Mârkovka, est à cinq verstes. Savèli maintenant n'a plus de place… alors il remplace le gardien : on l'a chargé de la garde de l'église.

Et le postier apprit que si Savèli était allé chez la générale et s'était fait remettre une lettre pour l'archevêque, on lui aurait donné une bonne place ; mais il n'allait pas chez la générale parce qu'il était paresseux et sauvage.

– Bien qu'il serve de gardien, nous sommes du clergé, ajouta la femme du chantre.

– Et de quoi donc vivez-vous ? demanda le postier.

– Il y a la prairie et le jardin de l'église. Mais il ne nous revient pas grand'chose, soupira la femme. Le père Nicodime, de Diâdkovo, qui a des yeux envieux, dit la messe ici à la Saint-Nicolas d'été et à la Saint-Nicolas d'hiver, et il prend pour cela presque tout pour lui. Il n'y a personne pour nous soutenir.

– Tu mens ! grogna Savèli. Le père Nicodime est une âme sainte, un flambeau de l'Église ; ce qu'il prend, c'est réglementaire.

– Comme il est méchant, ton homme ! sourit le postier. Il y a longtemps que tu es mariée ?

– Quatre ans depuis le dimanche du Pardon. Papa était chantre ici, et quand son heure de mourir approcha, il alla au Consistoire demander que sa place me reste, et que l'on nomme ici un chantre célibataire pour que je l'épouse. C'est comme ça que je me suis mariée.

– Alors, dit le postier à Savèli, en le regardant de dos, tu as tué deux mouches d'un même coup : tu as eu la place et tu as eu une femme ?

Savèli remua nerveusement le pied et se rapprocha du mur. Le postier se leva de table, s'étira et s'assit sur un des sacs. Après avoir réfléchi, il tâta le ballot, changea son sabre de place, et s'étendit, une jambe pendante.

– Une vie de chien ! grommela-t-il en mettant ses mains sous sa tête et fermant les yeux. Je ne souhaiterais pas une vie pareille au plus féroce Tartare !

Le silence s'établit bientôt. On entendait Savèli renifler et le postier, endormi, respirer lentement et régulièrement, lâchant à chaque exhalation un *kh-h-h,* plein et prolongé. On eût dit parfois qu'une petite roue mal graissée grinçait dans sa gorge ; et sa jambe, tremblante, grattait le ballot.

Savèli se retourna sous la couverture et regarda lentement autour de lui. Sa femme, assise sur l'escabeau, les joues serrées entre ses poings, regardait le postier ; son regard était fixe comme celui d'un être étonné et effrayé.

– Allons, grogna Savèli en colère, qu'as-tu à regarder ?

– Qu'est-ce que ça te fait ? Reste couché ! répondit la femme sans quitter des yeux la tête blonde du jeune homme.

Savèli, furieux, soupira de tout son souffle et se tourna brusquement vers la muraille. Trois minutes après, il se retourna inquiet, se mit à genoux sur le lit et, appuyé à l'oreiller, il regarda sa femme de travers. Celle-ci, immobile, continuait à regarder le postier. Ses joues avaient pâli et son regard brillait d'un feu étrange. Le chantre gémit, se laissa glisser du lit et, s'étant approché du postier, lui mit un mouchoir sur la figure.

– Pourquoi fais-tu ça ? demanda sa femme.

– Pour que la lumière ne lui aille pas dans les yeux.

– Éteins tout à fait.

Savèli regarda sa femme soupçonneusement, allongea les lèvres vers la lampe, mais se retint et ouvrit les bras.

– N’est-ce pas une ruse du diable !… s’écria-t-il. Hein ! existe-t-il créature plus rusée que l’espèce féminine ?

– Ah ! diable ensoutané, siffla sa femme, ridée de dépit ; attends un peu !

Et s’étant mieux assise, elle se mit à regarder de nouveau le postier.

Il ne servait de rien que sa figure fût couverte : son visage l’intéressait moins que la vue générale, l’ensemble et la nouveauté de cet homme. Il avait la poitrine large, puissante, de belles mains fines, musclées, de jolies jambes, bien plus belles que les « guibolles » de Savèli ; il n’y avait pas à comparer.

– Bien que je sois le malin ensoutané, prononça Savèli au bout de quelques instants, ils n’ont pas à dormir ici !… Oui !… Leur service est affaire d’État ; nous serions responsables si nous les gardions. Lorsqu’on fait la poste, il faut la faire, il n’y a pas à dormir !… Eh, toi, cria-t-il, toi, le cocher, comment t’appelle-t-on ? Faut-il que je vous conduise ? Lève-toi ! Il ne faut pas dormir quand on fait la poste.

Et Savèli, perdant patience, se précipita sur le postier et le tira par la manche.

– Eh ! fit-il, votre Seigneurie ! Quand on peut marcher, il faut marcher ; si on ne le peut pas, alors tant pis !… Il n’y a pas à dormir !

Le postier se redressa, se mit sur son séant, promena un regard trouble autour de la chambre et se recoucha.

– Quand donc partiras-tu ? martela Savèli, le tirant encore par la manche ; la poste est faite pour arriver à temps ; entends-tu ? Je vais te conduire.

Le postier ouvrit les yeux. Réchauffé, accablé par la douceur du premier sommeil, pas encore tout à fait réveillé, il voyait, comme à travers un voile, le cou blanc, le regard fixe et mouillé de Raïssa ; il ferma les yeux et sourit comme s’il

voyait tout cela en rêve.

Il entendit une douce voix de femme disant :

– Comment partir par un temps pareil ? Vous feriez mieux de dormir à votre aise.

– Et la poste ? s'alarma Savèli ; qui mènera la poste ? Est-ce toi qui la mèneras ?

Le postier rouvrit les yeux, regarda les fossettes mouvantes de Raïssa ; il se souvint de l'endroit où il était et comprit. L'idée de partir dans les froides ténèbres fit courir de sa tête à ses pieds une chair de poule glacée, et il se ratatina.

– On aurait pu encore rester cinq minutes, dit-il en bâillant. Quoi qu'on fasse, nous sommes en retard.

– Peut-être arriverons-nous juste à temps, dit, dans l'entrée, la voix du cocher ; vois, il fait très mauvais ; le train, pour notre chance, sera peut-être en retard.

Le postier se leva, et, s'étirant paresseusement, se mit à prendre son manteau ; Savèli, voyant que les hommes de la poste s'apprêtaient à partir, hennit de satisfaction.

– Aide-moi, lui cria le cocher, levant de terre le gros sac.

Le chantre courut à son aide et traîna avec lui les sacs dans la cour. Le postier se mit à dénouer son passe-montagne. Raïssa le regardait dans les yeux comme pour sonder son âme.

– Vous devriez au moins prendre du thé… lui dit-elle.

– Je voudrais bien, dit-il… Mais les voilà qui sont prêts ! Nous sommes quand même en retard…

– Restez donc, lui souffla-t-elle, les yeux baissés, en touchant sa manche.

Le postier dénoua enfin le nœud et jeta, indécis, le passe-montagne sur son bras. Il se sentait au chaud près de la jeune femme.

– Quel cou tu as… lui dit-il.

Et il toucha son cou de ses deux doigts. Voyant qu'on ne lui résistait pas, il caressa la main, le cou, l'épaule…

– Que tu es belle…

– Restez boire du thé…

– Où mets-tu ce sac, riz-cuit-à-la-mélasse ! disait dehors la voix du cocher{46}. Place-le en travers !

– Restez donc ! Voyez comme gronde la tempête !

Pas encore tout à fait réveillé, ne pouvant chasser le charme accablant d'un sommeil jeune, le postier fut pris soudain d'un désir qui fait oublier tous les sacs de dépêches, les trains-poste, tout au monde… Effrayé, comme voulant fuir ou se cacher, il se retourna vers la porte, prit à la taille la femme du chantre et, déjà, il se penchait sur la petite lampe pour l'éteindre, quand des bottes claquèrent dans le couloir et le cocher apparut… Derrière son épaule, Savèli regardait. Le postier baissa rapidement les bras et s'arrêta, comme hésitant.

– Tout est prêt ! dit le cocher.

Le postier resta immobile une seconde, puis il secoua brusquement la tête, complètement réveillé, et suivit le cocher. Raïssa demeura seule.

– Allons, monte, entendit-elle ; montre-nous le chemin.

Une clochette se mit à tinter paresseusement, puis une autre, et les sons, s'enchaînant doucement, s'éloignèrent de la maison du garde.

Quand ils s'éteignirent petit à petit, la femme du chantre s'arracha de sa place et se mit à marcher nerveusement. D'abord elle était pâle, puis elle rougit toute. Sa figure se convulsa de haine ; sa respiration trembla ; ses yeux brillèrent d'une irritation sauvage et cruelle, et, marchant comme dans une cage, elle ressemblait à une tigresse que l'on effraie avec un fer rouge. Elle s'arrêta un instant et jeta un coup d'œil sur son logis. Le lit occupait presque la moitié de la pièce ; il

s'allongeait tout le long du mur et se composait d'une couette sale, d'oreillers durs et gris, d'une couverture et de divers haillons innommables ; ce lit formait un amas informe, presque pareil à celui que présentait la tête du chantre chaque fois qu'il lui prenait envie de se pommader. Du lit jusqu'à la porte, qui ouvrait dans le couloir froid, s'étendait le four avec ses pots et des torchons suspendus. Tout, sans en excepter Savèli qui venait de sortir, était, au superlatif, crasseux et enfumé, en sorte qu'il était étrange de voir dans un tel milieu le cou blanc, et la peau fine et douce d'une femme. Raïssa courut au lit, allongea là main, comme si elle voulait disperser, fouler aux pieds, réduire en poussière tout cela ; mais, comme effrayée du contact de toute cette saleté, elle recula et se remit à marcher…

Lorsque, deux heures plus tard, Savèli revint, couvert de neige et harassé, elle était couchée, déshabillée. Ses yeux étaient clos, mais aux menus frissons qui couraient sur sa figure, le chantre devina qu'elle ne dormait pas. En revenant chez lui, il s'était promis de ne lui rien dire jusqu'au lendemain et de ne la pas toucher ; mais il ne put se tenir de la piquer et de l'offenser.

– Tu en as été pour ta sorcellerie, lui dit-il avec un ricanement de malveillance ; il est parti !

Raïssa se taisait ; seul son menton tremblait. Savèli se déshabilla lentement, enjamba le corps de sa femme, et se coucha contre le mur.

– J'expliquerai demain au père Nicodime quelle femme tu es ! marmonna-t-il, se repliant en boule.

Sa femme tourna brusquement la tête vers lui et ses yeux brillèrent.

– Tu peux garder la place, lui dit-elle, mais va te chercher une femme dans la forêt ! Suis-je une femme pour toi ? Puisses-tu éclater ! Quel pataud, quel paresseux ai-je au cou, Dieu me pardonne !

– Allons, allons… Dors !

– Je suis une malheureuse ! sanglota-t-elle. Sans toi, j'aurais peut-être épousé un marchand ou un noble ! Sans toi, j'aimerais maintenant mon mari ! Pourquoi la neige ne t'a-t-elle pas enseveli ? pourquoi n'as-tu pas gelé sur la route, hérode !

Raïssa pleura longtemps. Enfin elle fit un profond soupir et se calma. La tourmente grandissait toujours derrière la fenêtre. Dans le four, dans la cheminée, derrière tous les murs, quelque chose pleurait, et il semblait à Savèli que cela pleurait en lui et dans ses oreilles. Il s'était, cette nuit, entièrement convaincu de ses soupçons au sujet de sa femme ; il ne doutait plus, qu'avec l'aide du Malin, elle disposât des tempêtes et des troïkas de poste ; il n'en doutait pas, mais comme pour augmenter son chagrin, ce pouvoir surnaturel, ce mystère, cette force sauvage donnaient à cette femme couchée auprès de lui un attrait spécial, incompréhensible, qu'il n'avait pas remarqué auparavant. De ce que, sans s'en apercevoir lui-même, il l'avait poétisée, elle était devenue, lui semblait-il, plus blanche, plus lisse, plus loin de lui…

– Sorcière ! s'exclama-t-il avec dépit ! Fi ! dégoûtante !

Et pourtant, ayant attendu que, calmée, elle se fût mise à respirer régulièrement, il lui toucha la nuque du doigt… Et il prit sa lourde natte dans sa main… Elle ne le sentit pas. Devenu plus hardi, il caressa son cou.

– Laisse-moi ! cria-t-elle.

Et, de son coude, elle le frappa si fort à la racine du nez, que des étincelles lui jaillirent des yeux.

La douleur du chantre se calma bientôt, mais son supplice continua de durer.

1886.

IÔNYTCH

I

Lorsque, dans la ville gouvernementale de S…, les étrangers se plaignaient de l'uniformité de la vie, les habitants, comme pour se disculper, disaient qu'au contraire on était très bien à S…, qu'il y avait une bibliothèque, un théâtre, un club, qu'on y donnait des bals et qu'enfin il y avait des familles intelligentes, intéressantes, agréables, avec lesquelles on pouvait se lier.

Et on indiquait la famille Toûrkine comme la plus cultivée et la plus remplie de talents.

Cette famille habitait la rue principale, près du gouverneur, dans une maison à elle. Toûrkine, Ivan Pétrôvitch, bel homme brun avec des favoris, organisait des spectacles d'amateurs dans un but de bienfaisance. Il y jouait lui-même les vieux généraux et toussait alors très drôlement. Il connaissait beaucoup d'anecdotes, de charades, de dictons. Il aimait à plaisanter et à faire de l'esprit, et son expression était telle qu'on ne pouvait pas deviner s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement.

Sa femme, Véra Iôssifovna, maigre et gentille, avec un pince-nez, écrivait des romans et des récits, et les lisait volontiers à ses invités.

Leur fille, Ekathérîna Ivânovna, jeune personne à marier, jouait du piano.

En un mot, chaque membre de la famille avait du talent.

Les Toûrkine recevaient avec affabilité et montraient gaiement à leurs invités, avec une grande simplicité de cœur, ce qu'ils savaient faire. Dans leur vaste maison de pierre, l'espace ne manquait pas et, l'été, on y était au frais. La moitié des fenêtres ouvrait sur un vieux jardin ombreux où des rossignols chantaient au printemps. Quand il y avait compagnie, on entendait à la cuisine un bruit de hachoirs, on

sentait l'oignon grillé ; et cela présageait un abondant et savoureux souper.

On dit au docteur Startsév, Dmîtri Iônytch, quand il fut nommé médecin du zemstvo et s'installa à Dialéj, à dix verstes de S…, qu'il devait, à titre d'intellectuel, faire connaissance avec les Toûrkine. Une fois, en hiver, on le présenta dans la rue à Ivan Pétrôvitch ; on parla du temps, du théâtre, du choléra, et une invitation suivit.

Au printemps, le jour de l'Ascension, après avoir fait sa consultation, Startsév se rendit en ville pour se distraire et s'acheter quelques effets ; il y alla à pied, sans se presser (il n'avait pas encore de chevaux à lui) et il fredonnait sans cesse :

Quand je n'avais pas encore bu les larmes de la coupe de vie…

En ville, il dîna, se promena, puis, comme d'elle-même, l'invitation d'Ivan Pétrôvitch lui revint à l'esprit. Il décida d'aller voir quelle sorte de gens étaient les Toûrkine.

– Bonjour… je vous en prie, lui dit Ivan Pétrôvitch, venant à sa rencontre à la porte d'entrée, très content de voir un hôte aussi agréable ; venez que je vous présente à ma très fidèle épouse Vérotchka. Je lui ai dit, reprit-il en présentant le docteur à sa femme, qu'il n'a pas le moindre droit romain de rester chez lui à son hôpital. Il faut qu'il consacre ses loisirs à la société. N'est-ce pas, mon âme ?

– Asseyez-vous là, dit Véra Iôssifovna en faisant asseoir son hôte à côté d'elle ; vous pouvez me faire la cour. Mon mari est jaloux ; c'est un Othello ; mais nous tâcherons qu'il ne remarque rien.

– Ah, mon petit oiseau, ma toute bonne ! dit tendrement Ivan Pétrôvitch, et il l'embrassa sur le front… Vous êtes venu bien à propos, docteur, ma très fidèle épouse a écrit un grandissime roman et elle le lira aujourd'hui à haute voix.

– Jeantchik{47}, dit Véra Iôssifovna à son mari, *dites que*

l'on nous donne du thé{48}.

On présenta à Startsév Ekathérîna Ivânovna, jeune fille de dix-huit ans, très ressemblante à sa mère, également maigre et gentille. Elle avait encore une expression enfantine et une taille fine, délicate, une gorge virginale, belle et saine, évoquant le printemps, le vrai printemps. Ensuite on but du thé en mangeant des confitures, du miel, des bonbons, et de très bons biscuits qui fondaient dans la bouche. À l'approche du soir, les amis et connaissances arrivèrent, et, à chacun, Ivan Pétrôvitch disait en le fixant de ses yeux rieurs :

– Bonjour, s'il vous plaît.

Ensuite, tous s'assirent au salon avec des mines très sérieuses, et Véra Iôssifovna lut son roman.

Elle commença ainsi :

« La gelée augmentait toujours… »

Les fenêtres étaient grandes ouvertes ; on entendait à la cuisine un bruit de hachoirs, l'odeur de l'oignon frit se répandait… Dans les fauteuils vieux et profonds on était bien, les bougies clignotaient doucement dans la pénombre du salon. En ce soir d'été, quand les voix et les rires arrivaient de la rue et que dehors se répandait la senteur du lilas, il était difficile de comprendre comment la gelée augmentait toujours, et comment le soleil couchant éclairait de ses froids rayons la plaine neigeuse et un passant qui marchait, solitaire, sur la route.

Véra Iôssifovna lut l'histoire d'une jeune et belle comtesse, qui installait chez elle, à la campagne, des écoles, des hospices, des bibliothèques, et qui s'amourachait d'un peintre de passage.

Elle lisait des choses qui n'arrivent jamais dans l'existence et cependant c'était agréable à écouter. C'était confortable, et il vous passait en tête des idées si bonnes et si tranquilles qu'on ne voulait pas se lever.

– Pas mal du tout, dit doucement Ivan Pétrôvitch.

Un des invités écoutant, et transporté en pensée très, très loin, dit, d'une voix à peine distincte :

– Oui… en effet…

Une heure passa, deux heures… Dans le jardin municipal, un orchestre jouait et un chœur chantait. Quand Véra lôssifovna ferma son cahier, elle se tut cinq minutes, et écouta la *loutchi-noùchka*{49}, que chantait le chœur. Et cette chanson exprimait ce qu'il n'y avait pas dans le roman, et ce qui est dans la vie.

– Vous publiez vos œuvres dans les revues ? demanda Startsév à Véra lôssifovna.

– Non, répondit-elle ; je ne les publie nulle part. Je les écris et je fourre les cahiers dans une armoire. Pourquoi publier ? Nous avons de la fortune.

Et tous soupirèrent, on ne sait pourquoi.

– Et maintenant, toi, Kôtik{50}, dit Ivan Pétrôvitch à sa fille, joue-nous quelque chose.

On leva le dessus du piano, on ouvrit les cahiers de musique, déjà préparés. Ekathérîna Ivânovna s'assit et plaqua les deux mains sur le piano ; puis elle les replaqua de toutes ses forces ; et encore, et encore. Ses épaules et sa poitrine tressaillaient. Elle plaquait ses mains à la même place avec entêtement et il semblait qu'elle ne cesserait pas avant d'avoir fait entrer toutes les touches dans le piano. Le salon s'emplissait de tonnerre ; tout tonnait, le parquet, le plafond et les meubles… Ekathérîna Ivânovna jouait un passage difficile, intéressant par sa difficulté même, long, uniforme, et Startsév, écoutant, se représentait des pierres dégringolant d'une haute montagne, dégringolant et dégringolant, et il voulait qu'elles cessassent de dégringoler.

En même temps, Ekathérîna Ivânovna, rose d'efforts, énergique, avec une boucle de cheveux lui tombant sur le

front, lui plaisait beaucoup. Après un hiver passé à Dialéj au milieu des malades et des moujiks, être dans un salon, regarder ce jeune être élégant et apparemment pur, écouter ces sons bruyants, ennuyeux, mais pourtant recherchés, était pour lui si agréable, si nouveau !…

– Eh bien, Kôtik, dit Ivan Pétrôvitch, les larmes aux yeux, quand sa fille eut fini et se leva, aujourd'hui tu as joué comme jamais. Meurs, Denis, tu ne feras pas mieux{51}.

Tous l'entourèrent, la félicitèrent, s'étonnèrent, assurant qu'ils n'avaient pas entendu depuis longtemps de musique pareille. Et elle écoutait, silencieuse, souriant à peine, et dans toute sa personne se lisait le triomphe.

– Très bien ! Parfait !

– Très bien, dit aussi Startsév, cédant à l'entraînement général. Où avez-vous étudié la musique ? demanda-t-il à la jeune fille ; au Conservatoire ?

– Non, je m'y prépare seulement. Jusqu'à présent, j'ai étudié ici, chez Mme Zavlôvski.

– Vous avez été au lycée ?

– Oh non ! répondit pour elle sa mère ; nous prenons à la maison des professeurs du lycée ou de l'Institut. Convenez-en, elle aurait pu subir de mauvaises influences. Tant qu'une jeune fille grandit, elle doit être sous la seule influence de sa mère.

– Tout de même, maman, j'irai au Conservatoire, dit Ekathérîna Ivânovna.

– Non, Kôtik, assura sa maman. Kôtik ne fera pas de chagrin à son papa et à sa maman.

– Si, j'irai, j'irai ! dit Ekathérîna Ivânovna, mutine, plaisantant.

Et de son petit pied elle frappa le parquet.

Au souper, ce fut Ivan Pétrôvitch qui montra ses talents. Ne

riant que des yeux, il raconta des anecdotes, proposa des énigmes drôles, qu'il résolvait, et il parlait toujours son langage extraordinaire, acquis par de longs entraînements à faire de l'esprit, et qui, évidemment, s'était transformé en habitude. Il disait : « grandissime, pas mal du tout, ça vous tortille, merci… »

Mais ce n'était pas tout.

Lorsque les invités, rassasiés et satisfaits, se groupèrent dans l'antichambre, cherchant leurs manteaux et leurs cannes, près d'eux se démena le petit domestique, Pavloûcha, ou, comme on l'appelait amicalement, Pâva, garçon de quatorze ans, aux cheveux ras, aux joues rondes.

– Allons, Pâva, à ton tour fais-nous quelque chose ! lui dit Ivan Pétrôvitch.

Pâva prit une pose, leva les mains en l'air, et prononça d'un ton tragique :

– Meurs, malheureuse !

Et tous se mirent à rire.

– Amusante maison ! pensa Startsév en s'en allant.

Il entra dans un restaurant pour boire de la bière, puis s'en revint à pied chez lui, à Dialéj. Il marchait en fredonnant sans cesse :

Ta voix, pour moi, est caressante et tendre…

Ayant fait ses dix verstes, il ne sentait, en se couchant, aucune fatigue ; au contraire, il lui semblait qu'il aurait encore marché avec plaisir une vingtaine de verstes.

« Pas mal du tout… » se rappela-t-il en s'endormant.

Et il rit.

II

Startsév voulut souvent revenir chez les Toûrkine, mais il eut beaucoup à faire à l'hôpital et ne parvint pas à trouver un moment libre. Il passa ainsi plus d'un an à travailler et à rester seul, lorsque, un beau jour, on lui apporta de la ville une enveloppe bleu pâle.

Véra Iôssifvna souffrait depuis longtemps de migraines, mais quand Kôtik se mit à l'épouvanter chaque jour, en la menaçant d'aller au Conservatoire, les accès devinrent plus fréquents. Tous les médecins de la ville défilèrent chez les Toûrkine. Le tour du médecin du zemstvo arriva lui aussi.

Véra Iôssifovna lui écrivait une lettre pathétique, l'invitant à venir soulager ses maux. Startsév y alla, et se mit ensuite à venir souvent, très souvent, chez les Toûrkine.

Il avait, en effet, un peu soulagé Véra Iôssifovna, et elle disait à ses invités que c'était un docteur extraordinaire, étonnant. Mais Startsév ne venait déjà plus chez les Toûrkine pour la migraine de Véra Iôssifovna…

C'est un jour de fête. Ekathérîna Ivânovna a fini ses longs et fatigants exercices de piano. Ensuite, on est resté longtemps dans la salle à manger à boire du thé, et Ivan Pétrôvitch a raconté quelque chose de drôle. Mais on a sonné ; il a fallu aller dans l'antichambre recevoir un visiteur ; Startsév, profitant d'une minute de désarroi, dit à mi-voix à Ekathérîna Ivânovna, en s'agitant beaucoup :

– Au nom de Dieu, je vous en supplie, ne me torturez pas ; allons au jardin !

Elle leva les épaules, comme hésitante, ne comprenant pas ce qu'il voulait d'elle ; pourtant elle se leva et sortit.

– Vous jouez du piano des trois et des quatre heures, dit Startsév en la suivant, puis vous restez avec votre maman et il n'y a aucune possibilité de vous parler. Donnez-moi, je vous

en supplie, ne fût-ce qu'un quart d'heure !

L'automne approchait. Le vieux jardin était paisible, triste ; les feuilles sombres gisaient dans les allées. Il faisait déjà nuit de bonne heure.

– Toute une semaine, je ne vous ai pas vue ; si vous saviez comme j'ai souffert ! continua Startsév. Asseyons-nous. Écoutez-moi.

Ils avaient une place préférée dans le jardin, un banc sous un large érable ; ils s'assirent sur ce banc.

– Que voulez-vous ? demanda Ekathérîna Ivânovna d'un ton sec, officiel.

– Toute une semaine sans vous voir, il y a si longtemps que je ne vous ai pas entendue ! J'ai soif de votre voix. Parlez.

Sa fraîcheur, l'expression naïve de ses yeux et de ses joues le charmaient. Même dans la façon dont sa robe lui allait, il voyait quelque chose d'extraordinairement joli, de touchant par sa grâce simple et naïve. Et, malgré cette naïveté, elle lui semblait très intelligente, et développée au delà de son âge. Il pouvait parler avec elle de littérature, d'art, de ce qu'on voulait. Il pouvait se plaindre de la vie et du monde, bien qu'il arrivât parfois que, durant une conversation sérieuse, elle se mît tout à coup à rire sans propos ou s'enfuît à la maison. Comme presque toutes les jeunes filles de S…, elle lisait beaucoup (à S…, en général, on lisait très peu, et on disait que, sans les jeunes filles et les jeunes juifs, on aurait pu fermer la bibliothèque). Qu'elle lût, cela plaisait infiniment à Startsév et il lui demandait avec émoi, chaque fois qu'il la voyait, ce qu'elle avait lu.

Et il l'écoutait le raconter avec enchantement.

– Qu'avez-vous lu cette semaine, depuis que nous nous sommes vus ? lui demanda-t-il encore. Parlez, je vous en prie.

– J'ai lu Pîssémski.

– Quoi donc ?

– *Mille Âmes,* répondit Kôtik. Et comme les prénoms de Pîssémski étaient drôles, il s'appelait Alexey Théophilâktych !

– Où allez-vous donc ? dit Starstév effrayé, quand elle se leva tout à coup et se dirigea vers la maison ; j'ai besoin de vous parler ; il faut que je vous explique… Restez avec moi cinq minutes. Je vous en conjure !

Elle s'arrêta comme pour dire quelque chose, puis lui fourra maladroitement un billet dans la main, et courut vers la maison. Et là, elle se remit au piano.

« Ce soir, à onze heures, lut Startsév, soyez au cimetière, près du monument Demetti. »

« Cela n'a pas le sens commun, pensa-t-il, en revenant à lui. Que vient faire ici le cimetière ? Pour quelle raison ? »

C'était clair : Kôtik s'amusait. À qui, en effet, serait-il venu sérieusement en tête de donner rendez-vous, la nuit, loin de la ville, au cimetière, quand il est si aisé de le faire dans la rue ou au jardin municipal ? Et cela lui allait-il, à lui, médecin du zemstvo, homme instruit, sérieux, de soupirer, de recevoir des petits billets, de se traîner au cimetière, de faire des bêtises, dont même les collégiens rient aujourd'hui ! Où mènera ce roman ? Que diront ses confrères quand ils sauront ?

Ainsi pensait Startsév, tournant au cercle autour des tables. Mais, à dix heures et demie, il se rendit soudain au cimetière.

Il avait déjà en ce temps-là deux chevaux à lui et un cocher à gilet de velours, nommé Pantéléïmone. La lune brillait. Le temps était doux ; il faisait chaud, mais chaud comme en automne. Dans les faubourgs, près des abattoirs, les chiens hurlaient. Startsév laissa ses chevaux à l'extrémité de la ville, dans une petite rue, et se rendit à pied au cimetière.

« Chacun a ses bizarreries, pensait-il ; Kôtik, elle aussi, a les siennes. Qui sait ? Peut-être ne plaisante-t-elle pas et viendra-t-elle ? »

Et il se livra à cette faible et vaine espérance ; elle le grisait.

Il marcha une demi-verste à travers champs. Le cimetière se profilait en bande noire comme un bois ou un grand jardin. Le mur en pierres blanches, puis la porte apparurent… Au clair de lune on pouvait lire au-dessus de la porte : *L'heure viendra dans laquelle*… Startsév entra par la petite porte et ce qu'il vit tout d'abord, ce fut des croix blanches et des monuments de chaque côté de la large allée et leurs ombres noires, ainsi que celle des peupliers. Loin à l'entour on voyait du blanc et du noir, et les arbres endormis penchaient leurs branches sur du blanc. Il semblait qu'il fît plus clair ici que dans les champs. Semblables à des pattes, les feuilles des érables se dessinaient nettement sur le sable jaune des allées, et les inscriptions des monuments étaient lisibles. Aux premiers instants, Startsév fut frappé de ce qu'il voyait pour la première fois de sa vie et qu'il n'aurait probablement plus l'occasion de voir : un monde ne ressemblant à rien autre chose ; un monde où le clair de lune était si doux, si beau, qu'il semblait que ce fût là qu'il naissait ; un monde où il n'y avait pas de vie, quoi qu'on fît, et où l'on sentait dans chaque peuplier sombre, dans chaque tombe, un mystère promettant une vie douce, belle, éternelle. Des pierres tombales, des fleurs fanées, s'exhalaient, avec l'odeur des feuilles d'automne, le pardon, la tristesse, le repos…

À l'entour, aucun bruit. Dans une profonde paix, les étoiles regardent du haut du ciel, et les pas de Startsév résonnent lourdement à contretemps. Ce ne fut que lorsque l'horloge de la chapelle se mit à sonner les heures et qu'il s'imagina mort, enterré ici pour l'éternité, qu'il lui sembla que quelqu'un le regardait, et il pensa une minute que ce n'était pas le repos et la paix, mais la profonde tristesse du néant, un désespoir accablant…

Voici le monument de Demetti, en forme de chapelle, avec un ange en haut… Dans le temps, une troupe d'opéra italien

était passée en tournée à S… Une des cantatrices mourut ; on l'y enterra, et on lui érigea ce monument. En ville, nul ne se souvenait plus de la cantatrice, mais la lampe, au-dessus de l'entrée, reflétait le clair de lune et semblait brûler.

Personne…

Qui donc viendrait ici à minuit ?

Mais Startsév attendait, et le clair de lune semblait réchauffer sa passion. Il attendait et s'imaginait des baisers et des étreintes. Il resta assis une demi-heure près du monument ; puis il marcha dans les allées latérales, le chapeau à la main, attendant, et pensant combien dans ces tombes il y avait de femmes et de jeunes filles qui avaient été belles, charmantes, qui avaient aimé, qui, les nuits, avaient brûlé de passion, se livraient aux caresses… Comme la mère nature se moque, en somme, méchamment de l'homme, et comme il est pénible de le constater !

Startsév pensait ainsi, et, en même temps, il voulait crier qu'il attend, qu'il veut de l'amour coûte que coûte. Devant lui, ce n'étaient plus des morceaux de marbre qui blanchissaient, mais des corps magnifiques ; il voyait des formes qui se cachaient pudiquement à l'ombre des arbres, il sentait de la chaleur et l'angoisse l'énervait…

Et exactement comme à la chute d'un rideau de théâtre, la lune disparut sous les nuages. Soudain, tout s'assombrit autour de lui. Startsév trouva à peine la porte du cimetière – il faisait sombre maintenant comme en automne. – Il erra ensuite près d'une heure et demie en cherchant la ruelle où il avait laissé ses chevaux.

– Je suis fatigué, dit-il à Pantéléïmone ; je tiens à peine debout.

Et, s'asseyant avec délice dans sa voiture, il songea :

« Ah ! si je pouvais ne pas engraisser. »

III

Le lendemain soir, il alla chez les Toûrkine faire sa demande en mariage. Mais ce fut malaisé parce que le coiffeur accommodait Ekathérîna Ivânovna, qui allait à une soirée dansante au cercle.

Il fallut rester longtemps dans la salle à manger et prendre du thé. Ivan Pétrôvitch, voyant que son hôte était pensif et s'ennuyait, tira de la poche de son gilet et lut une lettre drôle d'un intendant allemand qui, rendant compte des travaux de la propriété, prenait des mots les uns pour les autres.

« Ils donneront sans doute à leur fille une grosse dot », pensait Startsév, écoutant distraitement.

Après une nuit d'insomnie, il se sentait accablé comme si on lui eût fait boire quelque chose de doux et d'assoupissant. Il éprouvait un vague malaise, mais aussi une joie tiède, tandis que, dans son esprit, une petite parcelle, froide et positive, raisonnait :

– Arrête-toi tant qu'il est temps ! Est-ce la femme qu'il te faut ? Elle est gâtée, capricieuse ; elle dort jusqu'à deux heures ; et tu es le fils d'un chantre, un médecin de zemstvo !

– Bah ! qu'est-ce que cela fait ? pensait-il ; que cela soit !

– Si tu l'épouses, reprenait la parcelle raisonneuse, ses parents te forceront à quitter le zemstvo et à habiter en ville.

– Et après ! J'habiterai en ville, s'il le faut, pensait-il. Ils donneront une dot ; nous nous installerons.

Ekathérîna Ivânovna entra enfin en robe de bal, décolletée, jolie, toute claire, et Startsév l'admira. Il éprouva un enchantement tel qu'il ne put dire un mot. Il la regardait seulement et riait.

Elle se mit à le saluer pour partir, et lui, qui n'avait plus à rester là, se leva, en disant qu'il devait rentrer chez lui où des

malades l'attendaient.

– Rien à faire, lui dit Ivan Pétrôvitch. Partez avec vos chevaux et vous descendrez Kôtik au cercle.

Dehors une petite pluie tombait ; il faisait très sombre et ce n'était qu'à la toux enrouée de Pantéléïmone qu'on pouvait deviner où étaient les chevaux. On leva la capote de la victoria.

Ivan Pétrôvitch installant sa fille en voiture, fit des calembours et, quand les chevaux partirent, il dit : « Adieu, s'il vous plaît ! »

– Hier, j'ai été au cimetière, commença Startsév ; qu'il est peu charitable, peu noble de votre part…

– Vous avez été au cimetière ?

– Oui, j'y ai été, et je vous ai attendue jusqu'à deux heures. Je souffrais…

– Eh bien, souffrez, si vous ne comprenez pas la plaisanterie !

Ekathérîna Ivânovna, heureuse d'avoir joué si malicieusement un amoureux et d'être tant aimée, se mit à rire ; mais elle poussa tout à coup un cri d'effroi, parce que, à ce moment-là, les chevaux tournèrent trop court en franchissant la porte et que la voiture faillit verser. Startsév entoura la taille d'Ekathérîna Ivânovna pour la soutenir ; effrayée, elle se serra contre lui, et, ne pouvant se retenir, il l'embrassa passionnément sur les lèvres, sur le menton, et l'étreignit plus fort.

– Assez, dit-elle sèchement.

Un instant après elle n'était plus dans la voiture, et l'agent placé près du perron éclairé du cercle, criait d'une voix atroce à Pantéléïmone :

– Qu'as-tu à stationner, corbeau ? Roule plus loin !

Startsév se rendit à Dialéj, mais revint vite. Avec un habit

emprunté, et une cravate blanche qui remontait et voulait se détacher du faux col, il se trouvait assis à minuit dans le salon du club et disait à Ekathérîna Ivânovna, avec feu :

– Que ceux qui n'ont jamais aimé savent peu de chose ! Personne, il me semble, n'a encore décrit l'amour exactement ; c'est à peine si l'on peut décrire ce sentiment tendre, radieux et torturant ; celui qui l'a éprouvé, ne fût-ce qu'une fois, ne consentira pas à le communiquer par des mots. Mais à quoi bon des préambules, des descriptions ? À quoi bon une éloquence superflue ? Mon amour est sans bornes… Je vous en prie, je vous en supplie, dit-il à la fin, soyez ma femme !

– Dmîtri Iônytch, dit Ekathérîna Ivânovna avec une expression très sérieuse, après avoir réfléchi ; Dmîtri Iônytch, je suis très reconnaissante de l'honneur que vous me faites, je vous estime, mais… (Elle se leva et continua debout.) Mais excusez, je ne puis pas être votre femme. Parlons sérieusement, Dmîtri Iônytch ; vous savez que j'aime l'art plus que tout au monde. J'aime follement, j'adore la musique ; je lui ai consacré toute ma vie. Je veux être artiste ; je veux de la gloire, des succès, la liberté, et vous voulez que je continue à vivre dans cette ville, que je continue cette vie inutile et frivole, qui m'est devenue impossible !… Me marier ? Non, pardon ! L'homme doit tendre à un but plus élevé, brillant. La vie de famille me lierait pour toujours, Dmîtri Iônytch. (Elle sourit un peu, car en prononçant « Dmîtri Iônytch » elle se rappela Alexey Théophilâktych) Dmîtri Iônytch, vous êtes bon, noble, intelligent ; vous êtes meilleur que tous les autres. (Les larmes lui vinrent aux yeux.) Je sympathise avec vous de toute mon âme, mais… mais vous comprendrez…

Et pour ne pas pleurer, elle se détourna et sortit du salon.

Le cœur de Startsév cessa de battre inquiètement. Sorti du club, il arracha la cravate empesée et respira à pleine poitrine. Il avait un peu honte, et son amour-propre était blessé : il ne s'attendait pas à un refus. Il ne pouvait pas croire que tous ses rêves, son angoisse et ses espérances l'eussent conduit à une

fin si sotte, celle d'une petite pièce dans un spectacle d'amateurs… Et il plaignait son sentiment, son amour. Il le plaignait tant qu'il se serait mis, lui semblait-il, à sangloter, ou bien il aurait donné de toutes ses forces un coup de parapluie dans le large dos de Pantéléïmone.

Trois jours durant, tout lui tombait des mains. Il ne mangea pas, ne dormit pas. Mais quand il entendit dire que Ekathérina Ivânovna était partie pour Moscou pour entrer au Conservatoire, il se calma et recommença à vivre comme avant.

Ensuite, en se rappelant parfois comme il avait erré au cimetière, ou comme il avait cherché un habit par toute la ville, il s'étirait paresseusement et disait :

« Que d'arias, tout de même ! »

IV

Quatre ans passèrent.

Startsév avait en ville une grosse clientèle. Chaque matin il faisait rapidement sa consultation à Dialéj, puis il allait voir ses malades de la ville. Mais il n'avait déjà plus ses deux chevaux ; il avait une troïka{52}, avec des grelots, et il revenait à la maison tard dans la nuit.

Il avait engraissé, avait pris du corps et n'allait pas volontiers à pied, car il souffrait d'étouffement. Pantéléïmone avait grossi aussi. Et plus il croissait en largeur, plus il soupirait tristement et se plaignait de son sort amer ; les courses l'excédaient.

Startsév allait dans beaucoup de maisons et rencontrait beaucoup de gens, mais il ne se liait intimement avec personne. Les gens de la ville l'irritaient par leurs discours, leurs opinions sur la vie, et même leur aspect. L'expérience lui avait enseigné que, tant que l'on joue aux cartes et que l'on mange avec un habitant de S…, c'est un homme paisible, débonnaire, et même intelligent. Mais si on lui parle de quelque chose d'incomestible, de politique ou de science par exemple, il ne comprend plus rien, ou développe une philosophie si obtuse et si méchante, qu'on n'a qu'à y renoncer et à partir. Quand Startsév essayait de parler, même avec un interlocuteur libéral de ce que, par exemple, grâce à Dieu, l'humanité progresse, et qu'avec le temps on pourra supprimer les passeports et la peine de mort, l'autre le regardait de travers et avec méfiance et lui demandait : « Alors chacun pourra tuer dans la rue qui il voudra ? » Et quand Startsév, à souper ou aux heures du thé, disait qu'il faut travailler, qu'on ne peut vivre sans travail manuel, chacun prenait cela pour un reproche et commençait à se fâcher et à discuter âprement.

Avec tout cela les habitants de S… ne faisaient absolument rien, ne s'intéressaient à rien, et on ne savait de quoi parler

avec eux. Et Startsév évitait les conversations, ne faisait que manger et jouer aux cartes. Et quand, pour quelque fête de famille, on l'invitait à dîner, il s'asseyait et mangeait en silence, en regardant son assiette. Tout ce que l'on disait pendant ce temps-là n'était pas intéressant, mais injuste, bête ; il éprouvait de l'irritation, s'agitait, mais se taisait et, parce qu'il se taisait avec morgue, en regardant son assiette, on le surnomma « le Polonais rogue », bien qu'il n'eût jamais rien eu de polonais.

Il fuyait les distractions telles que le théâtre et les concerts, mais il jouait au *vinnte* (sorte de whist), chaque soir, pendant trois heures, avec délices. Il avait aussi une distraction à laquelle il s'était peu à peu habitué : c'était, le soir, de retirer de ses poches les billets que lui avaient rapporté ses visites, et il arrivait qu'il y avait, en billets jaunes et verts, sentant les parfums, le vinaigre, l'encens, ou l'huile de poisson, qu'il y en avait dans toutes ses poches, pour soixante-dix roubles. Et lorsqu'il avait plusieurs centaines de roubles, il les portait à la Société de Crédit mutuel, et les versait à son compte.

En ces quatre ans, après le départ de Ekathérîna Ivânovna, Startsév n'alla que deux fois chez les Toûrkine, à la demande de Véra Iôssifvna, qui soignait toujours ses migraines.

Chaque été, Ekathérîna Ivânovna venait chez ses parents en visite, mais il se fit qu'il ne la vit pas une seule fois.

Mais quatre ans étaient passés. Un calme et doux matin, on apporta à l'hôpital une lettre. Véra Iôssifovna écrivait à Dmîtri lônytch qu'il lui tardait beaucoup de le voir. Elle le priait de venir absolument adoucir ses souffrances et mentionnait que ce jour-là était son anniversaire.

Il y avait au bas :

« Je m'associe à la demande de maman.

K. »

Startsév réfléchit et alla le soir chez les Toûrkine.

– Bonjour, s'il vous plaît, l'accueillit Ivan Pétrôvitch, riant des yeux seulement ; bonjourez-moi.

Véra Iôssifovna, déjà très vieille, avec des cheveux blancs, serra la main de Startsév, soupira d'un air maniéré et dit :

– Docteur, vous ne voulez pas me faire la cour, vous ne venez jamais : je suis déjà pour vous une vieille femme. Mais voici une jeune personne qui vient d'arriver. Peut-être sera-t-elle plus heureuse.

Et Kôtik ?…

Elle avait maigri, pâli ; elle était devenue plus jolie et plus élancée ; et ce n'était plus Kôtik, mais Ekathérîna Ivânovna. Il n'y avait plus en elle la fraîcheur de naguère, ni la naïve expression enfantine. Dans son regard, dans ses manières il y avait quelque chose de nouveau, de mal assuré, de gêné, comme si, dans la maison de ses parents, elle ne se sentait plus chez elle.

– Que d'années, que d'hivers passés ! dit-elle en tendant les mains à Startsév.

On voyait que son cœur battait anxieusement, et, regardant le docteur avec curiosité, elle continua :

– Comme vous avez engraissé. Vous êtes hâlé, vous êtes plus homme, mais en somme, vous avez peu changé.

Elle lui plaisait encore. Elle lui plaisait beaucoup. Mais, ou bien il lui manquait déjà quelque chose, ou il y avait en elle quelque chose de trop. Il n'aurait pas pu dire précisément ce que c'était. Quelque chose l'empêchait de sentir comme avant. Sa pâleur, son expression nouvelle, son faible sourire, sa voix, ne lui plaisaient pas, et quelques instants après, sa robe, le fauteuil où elle était assise, quelque chose de jadis, au moment où il avait été sur le point de l'épouser, lui déplaisaient aussi. Il se rappela son amour, ses rêves, les espérances qui l'agitaient quatre ans auparavant ; et il se sentit mal à l'aise.

On prit le thé et on mangea une tarte. Puis Véra Iôssifovna

donna lecture de son nouveau roman. Elle lisait des choses qui n'arrivent jamais dans la vie, et Startsév regardait sa belle tête blanche, et attendait qu'elle eût fini.

« Les gens sans talent, pensa-t-il, ne sont pas ceux qui ne savent pas écrire des récits, mais ceux qui les écrivent et ne savent pas les cacher. »

– Pas mal du tout, dit Ivan Pétrôvitch.

Puis Ekathérîna Ivânovna joua bruyamment du piano, et longtemps, quand elle eut fini, on la remercia et on s'extasia.

« Il est tout de même bien que je ne l'aie pas épousée », pensa Startsév.

Elle le regardait et attendait apparemment qu'il lui proposât d'aller au jardin ; mais il se taisait.

– Si nous causions un peu, dit-elle en s'approchant de lui. Quelle est votre vie ? Que vous arrive-t-il ? Que devenez-vous ? Tous ces jours-ci, continua-t-elle nerveusement, j'ai pensé à vous. Je voulais vous envoyer une lettre ; je voulais aller moi-même chez vous à Dialéj. J'étais déjà décidée à le faire ; puis je me suis ravisée. Qui sait comment vous allez vous comporter avec moi maintenant ! Je vous attendais aujourd'hui avec tant d'agitation !… Au nom de Dieu, allons au jardin.

Ils allèrent au jardin et s'assirent sur le banc, sous le vieil érable, comme quatre ans auparavant. Il faisait sombre.

– Alors, demanda Ekathérina Ivânovna, comment allez-vous ?

– Pas mal, répondit Startsév, ça va à peu près.

Et il ne put rien trouver de plus.

Ils se turent.

– Je suis émue, dit Ekathérina Ivânovna en se couvrant le visage de ses mains, mais n'y faites pas attention. Je me trouve si bien à la maison ; je suis si heureuse de revoir tout le

monde, et je ne peux m'y accoutumer ! Que de souvenirs ! Il me semblait que nous causerions sans trêve jusqu'au matin…

Il voyait près de lui sa figure, ses yeux brillants ; dans l'obscurité elle lui semblait plus jeune que dans la chambre. C'était comme si son expression enfantine eût reparu. Elle le regardait en effet avec une curiosité naïve ; elle le regardait comme si elle voulait mieux voir et mieux connaître cet homme qui l'avait aimée naguère si ardemment, avec tant de tendresse et de malheur. Ses yeux le remerciaient de cet amour. Et il se rappela tout ce qui avait été, dans les moindres détails : comme il avait rôdé au cimetière, comme il était revenu exténué le matin à la maison, et, soudain, il éprouva l'angoisse et le regret du passé. Dans son âme se ralluma une petite flamme.

– Rappelez-vous comment je vous ai accompagnée à une soirée au cercle, dit-il. Il pleuvait, il faisait sombre…

La petite flamme brûla plus fort dans son cœur ; il voulut parler, se plaindre de la vie…

– Ah ! dit-il en soupirant, vous demandez comment je vis ? Comment nous vivons ici ? Mais nous ne vivons pas ! Nous vieillissons, nous engraissons, nous nous affaissons. Un jour et une nuit sont vingt-quatre heures de passées. La vie s'écoule, terne, morne, sans idées… Le jour, gagner de l'argent, le soir, au cercle. Société de joueurs, d'alcooliques, d'enroués, que je ne peux souffrir. Qu'y a-t-il là de bon ?

– Mais vous avez le travail, qui est un noble but. Vous aimiez tant à parler de votre hôpital ! J'étais alors étrange. Je me croyais une grande pianiste. Actuellement toutes les demoiselles jouent du piano, et je jouais comme tout le monde ; mais il n'y avait en moi rien de particulier. Je suis pianiste comme maman est écrivain. Et naturellement, je ne vous comprenais pas alors. Mais ensuite, à Moscou, j'ai souvent pensé à vous. Je ne pensais qu'à vous. Quel bonheur d'être médecin du zemstvo, répéta Ekathérîna Ivânovna avec enthousiasme, de soulager les souffrances, d'aider le peuple !

Quel bonheur !… Quand je pensais à vous, à Moscou, vous me sembliez si levé, si idéal…

Startsév songea aux billets qu'il retirait de ses poches, le soir, avec tant de plaisir, et la petite flamme s'éteignit dans son cœur.

Il se leva pour rentrer. Elle le prit sous le bras.

– Vous êtes le meilleur des hommes que j'ai connus, poursuivit-elle. Nous nous verrons, nous causerons, n'est-ce pas ? Promettez-le-moi ! Je ne suis pas une pianiste ; je ne m'illusionne plus ; je ne jouerai pas devant vous, et ne vous parlerai pas de musique.

Quand on entra dans la maison et que Startsév vit, à la lumière du soir, sa figure et ses yeux tristes, reconnaissants et scrutateurs, tournés sur lui, il sentit de l'inquiétude, et il pensa encore :

« Comme c'est bien que je ne l'aie pas épousée ! »

Il voulut prendre congé.

– Vous n'avez aucun droit romain de vous en aller sans souper, dit Ivan Pétrôvitch en le reconduisant. C'est très perpendiculaire de votre part ! Allons, dit-il à Pâva, dans l'antichambre, fais nous quelque chose !

Pâva, non plus un adolescent, mais un jeune homme avec des moustaches, prit la pose, leva la main en l'air et dit d'une voix tragique :

– Meurs, malheureuse !

Tout cela irrita Startsév. En montant en voiture et en regardant la maison sombre et le jardin qui lui étaient jadis si chers et si agréables, il se rappela d'un coup les romans de Véra lôssifovna, le jeu tumultueux de Kôtik, les traits d'esprit d'Ivan Pétrôvitch, la pose tragique de Pâva, et il se demanda ce que devait être le reste de la ville, si les gens qui avaient le plus de talent y étaient si fortement dénués de génie.

Trois jours après, Pâva lui apporta un mot de Ekathérîna Ivânovna.

Vous ne venez pas nous voir. Pourquoi ? Je crains que vous ne soyez changé à notre égard ; je le crains et je m'effraie à cette seule pensée ; calmez-moi et venez nous dire que tout va bien. J'ai besoin de causer avec vous.

Votre

E. T.

Il lut ce billet, réfléchit et dit à Pâva :

– Dis-leur, mon bon, que je ne peux pas venir aujourd'hui ; je suis très occupé. Dis-leur que je viendrai dans deux ou trois jours.

Mais trois jours passèrent, une semaine s'écoula, et il n'y allait toujours pas.

En passant une fois devant la maison des Toûrkine, il se souvint qu'il faudrait y entrer, ne fût-ce que pour une minute ; il le pensa et n'entra pas.

Et plus jamais il ne retourna chez les Toûrkine.

V

Quelques années s'écoulèrent encore. Startsév est devenu encore plus corpulent, plus gras. Il respire péniblement et marche la tête rejetée en arrière. Lorsque, bouffi et congestionné, il passe dans sa troïka avec des grelots, et que Pantéléïmone, bouffi et congestionné lui aussi, la nuque charnue, assis sur son siège, les bras tendus en avant comme s'ils étaient en bois, crie aux passants : « Prends ta *drroite ! ! ! »*, le tableau est imposant. Il semble que ce n'est pas un homme qui passe, mais un dieu païen. Le docteur possède, en ville, une énorme clientèle et n'a pas le temps de souffler. Il a déjà une propriété et deux maisons en ville ; il en guigne une troisième de plus de rapport, et, quand on lui parle, à la Société de Crédit Mutuel, d'une maison quelconque à vendre, il y va sans se gêner, et, passant par toutes les chambres, sans faire attention aux femmes et aux enfants déshabillés qui le regardent avec stupeur et effroi, il cogne chaque porte avec sa canne et dit :

– C'est le cabinet ? C'est la chambre à coucher ? Et qu'est-ce qu'il y a là ?

Et ce disant, il respire avec difficulté et essuie la sueur de son front.

Il a beaucoup à faire, mais ne quitte pas son poste du zemstvo ; l'avarice le domine ; il veut être ici et là. À Dialéj, on l'appelle simplement Iônytch : « Où va Iônytch ? » ou : « Ne faut-il pas appeler Iônytch en consultation ? »

Apparemment parce que sa gorge est infiltrée de graisse, sa voix a changé. Elle est devenue mince et sifflante. Son caractère aussi a changé. Le docteur est devenu rude, irritable. Pendant sa consultation, il se fâche ordinairement, frappe impatiemment le parquet de sa canne et crie, de sa voix désagréable :

– Veuillez ne répondre qu'à mes questions. Ne parlez pas !

Il est célibataire, il vit tristement ; rien ne l'intéresse.

Depuis qu'il habite Dialéj, l'amour pour Kôtik a été sa seule joie, et, probablement, la dernière. Tous les soirs, au cercle, il joue au *vinnte,* puis il reste seul à une grande table et soupe. Le plus vieux et le plus considéré des garçons, Ivane, le sert. On lui sert du Lafitte n° 17, et tous, – l'économe du cercle, et le chef de cuisine, et le garçon, – savent ce qu'il désire et emploient toutes leurs forces à le contenter. Sans cela, que Dieu en préserve ! il se mettrait tout d'un coup en colère et frapperait le parquet de sa canne.

En soupant, il se retourne parfois et se mêle à quelque conversation :

– De quoi parlez-vous ? hein ? qui ?

Et lorsque, par hasard, à l'une des tables près de lui on parle des Toûrkine, il demande :

– De quels Toûrkine parlez-vous ? De ceux dont la fille joue du piano ?

Voilà tout ce qu'on peut dire à son sujet.

Et les Toûrkine ?

Ivan Pétrôvitch n'a pas vieilli, n'a pas changé du tout. Comme devant, il raconte des anecdotes et fait de l'esprit. Véra Iôssifovna lit, comme devant, ses romans à ses hôtes avec une cordiale simplicité. Et Kôtik joue du piano tous les jours pendant quatre heures. Elle a visiblement vieilli, est quelquefois malade ; elle va chaque automne en Crimée, avec sa mère.

En les conduisant à la gare, Ivan Pétrôvitch, quand le train s'ébranle, essuie ses larmes et crie :

– Adieu, s'il vous plaît.

Et il agite son mouchoir.

1898.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2010

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : JacquelineM, Jean-Marc, Julien, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

En français dans le texte. (N. d. tr.)

Autrement dit comme suspect au point de vue politique.

Établissements d'instruction supérieure pour les jeunes filles nobles. (Tr.)

Radis, raifort (Tr.)

Potage aux betteraves. (Tr.)

En français (Tr.)

En Russie, on peut exercer la médecine, et être médecin militaire avant d'avoir le titre de docteur. (Tr.)

Baty-Khan, le fondateur de la Horde d'or (1236). (Tr.)

Le kvass est une boisson populaire fermentée à base de farine de seigle ou de pain noir. (Tr.)

Nom forgé par Gogol et qui veut dire : un rustre qui méprise son ange. (Tr.)

Vodka infusée de poivre. (Tr.)

Autrement dit : votre père. En employant cette forme polie, le gouverneur se trompe d'ailleurs légèrement de prénom ; celui du père du héros de *Ma Vie* est Alexéy. (Tr.)

Les fonctionnaires russes portaient et portent encore, sans doute, une cocarde au-dessus de la visière de leur casquette. (Tr.)

À cette époque les wagons russes étaient éclairés au moyen de bougies, brûlant dans des lanternes fixes. (Tr.)

Les *biégovyia drojki* dont il s'agit ici sont un véhicule à quatre roues égales, sorte d'« araignée ». (Tr.)

Ancienne peuplade très barbare de la Russie primitive. (Tr.)

Mot étranger dont Stépane ne connaît pas le sens et dont il se sert d'autant plus volontiers. (Tr.)

Voir la note page 65. (Tr.)

Palâchka est le diminutif péjoratif de Pélaguéïa (Pélagie !) (Tr.)

Missaïl Alexéïévitch. (Tr.)

Traktir. (Tr.)

Les Cosaques ont des noms très pittoresques. Tchékhov, qui baptise toujours ses personnages des noms les plus expressifs, en a donné un des plus amusants à ce tenancier de *traktir*. *Tchistoplouï* équivaudrait au français *Cracheproprе.* (Tr.)

Littéralement : *mademoiselle petite-mère.* (Tr.)

Diminutif d'Alexandra. (Tr.)

Comme les trois autres carêmes russes, le carême qui précède Noël est très long et très sévère. (Tr.)

Il s'agissait du partage général des terres d'après « un terme énigmatique, emprunté à la langue populaire du Haut Volga. » Voy. A. LEROY-BEAULIEU, *l'Empire des tsars,* t. II, p. 550 et suiv. (Tr.)

Iv. Serg. Aksâkov (1823-1886), célèbre journaliste, propagateur des idées slavophiles. (Tr.)

C'est, on le sait, une des principales idées de Tolstoï. (Tr.)

Gentiment et par manière, à la façon sentimentale des Allemands romantiques. Les Russes se plaisent à accoler ces deux adverbes en parlant des Allemands. (Tr.)

Élève d'une école militaire ou navale. (Tr.)

Diminutifs du nom de deux enfants, Stépane et Nicolas. (Tr.)

Portant une grande étoile en papier qui représente l'étoile des Mages, les enfants russes s'en vont à Noël, chanter et

quêter de porte en porte ou de maison en maison. Cf. VÂNNKA, *les Moujiks,* t. II, p. 188. (Tr.)

Double diminutif de Boris, la forme *Bôria,* que l'on verra plus bas, en étant le diminutif direct. (Tr.)

À la façon de saint Jean dans le désert, expression consacrée. (Tr.)

Diminutif de Grigôri, le nom d'un autre fils de Moussâtov. (Tr.)

Le kvass est une boisson populaire fermentée à base de farine de seigle ou de pain noir. (Tr.)

Mots en français (ou à peu près) dans la bouche de l'ivrogne. (Tr.)

En français, mal prononcé, dans le texte : *attanndé.* (Tr.)

Sôniouchka, diminutif très tendre de Sônia. (Tr.)

Onomatopée russe du cri, ou ronflement du râle de genêt. (Tr)

Seigneur, maître. (Tr.)

Sa croix de baptême. (Tr.)

Diminutif caressant d'Agâphia. (Tr.)

Exactement du gardien de l'église. (Tr.)

L'Ouriâdnik, chef de police du district. (Tr.)

Le nom pittoresque que le cocher donne à Savèli vient de ce que les prêtres mangent fréquemment du riz bouilli ; l'usage veut que l'on prépare pour les enterrements et les services funèbres un plat de riz bouilli, relevé de miel ou de raisins secs, destiné à l'assistance et dont on laisse le reste au clergé. – Voy. un récit de notre t.I : *Chez la Maréchale de la noblesse,* p. 238. (Tr.)

Diminutif russifié de Jean. (Tr.)

En français dans le texte. (Tr.)

Chanson populaire. (Tr.)

Diminutif fantaisiste de Ekathérîna qui veut dire : Mon petit chat. (Tr.)

Allusion au compliment adressé, dit-on, à Denis Fonvisine par Potemkine, après la lecture de sa pièce : *le Dadais.* (Tr.)

Attelage à trois chevaux. (Tr.)